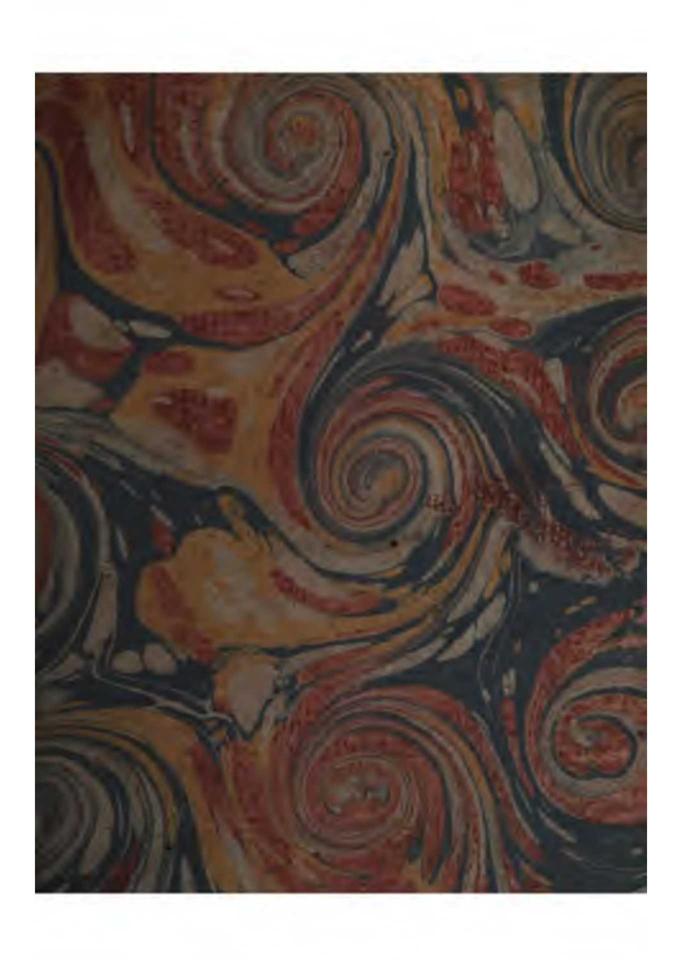


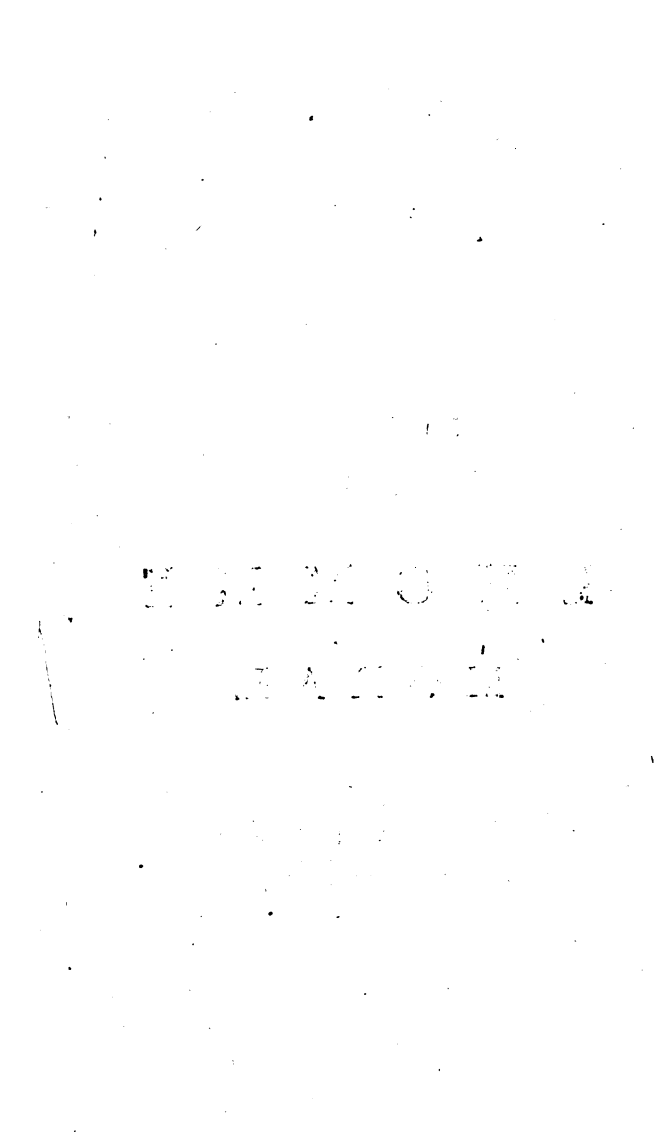



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



1.8.0

L'HOMME MORAL.



L'HOMME MORAL,

OU

LES PRINCIPES DES DEVOIRS,

SUIVIS

D'UN APPERÇU SUR LA CIVILISATION.

PAR M. LEVESQUE.

Quatrieme Edition, corrigée & augmentée.

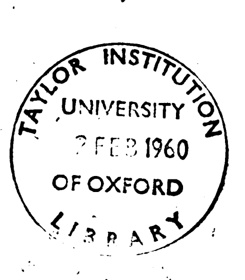


A PARIS,

Chez DE BURE l'aîné, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PRÉFACE.

LES trois éditions de l'*Homme Moral* qui se sont succédées dans le cours de l'année 1775, qui portent toutes le nom d'Amsterdam, & dont les exemplaires sont rares, du moins en France, ont été faites loin des yeux de l'Auteur qui était alors à Saint-Pétersbourg; une seule avait été entreprise de son aveu. On trouve dans toutes des fautes d'impression difficiles à corriger, & qui détruisent le sens ou qui n'en forment aucun. L'Auteur en avait à se reprocher de plus graves à lui-même. Pressé par un Voyageur qui offrait de se charger du manuscrit, engagé à saisir cette occasion parcequ'il n'espérait pas en trouver d'autres, il ne s'était pas

donné le temps de méditer assez toute l'étendue de son sujet pour s'appercevoir qu'il manquait encore quelques chapitres à son Ouvrage, & que quelques autres n'avaient pas leur juste étendue.

De deux éditions furtives, celle dont l'Auteur a le plus à se plaindre a été annoncée comme une édition corrigée & considérablement augmentée. C'était un leurre qu'on offrait au public & un exemple du brigandage des contrefacteurs. L'Editeur était obligé de remplir la promesse qu'il avait faite, dans le titre, de donner des corrections & des augmentations. Comme il n'avait aucune correspondance avec l'Auteur, il prit le parti de changer quelques mots dans le texte, d'en dénaturer quelquefois le sens, d'y coudre rare-

ment des phrases entieres, mais très souvent des membres de phrases. Tantôt ces additions contredisent les principes de l'Auteur; tantôt elles ne font que répéter ce qu'il a dit : plusieurs pêchent contre la langue ou contre la vérité; d'autres ne font qu'arrêter & distraire l'attention du lecteur, ou fatiguer son oreille après une période terminée.

On a fait précéder tout cela d'une introduction dans laquelle on semble supposer que l'Auteur parle lui-même, quoiqu'il ne l'ait connue que quatre ans après la publication. On lui fait dire que son livre doit être regardé comme le Code de l'humanité, ce qui serait dans sa bouche d'un orgueil insupportable. Enfin on paraît quelquefois s'y jouer de la morale;

ce qui est non seulement scandaleux, mais absurde, à la tête d'un livre écrit pour la faire aimer.

Cette édition, que nous croyons devoir dénoncer au public, est du petit format *in*-8°, & contient 318 pages, non compris l'introduction & la table des chapitres.

L'édition que nous offrons aujourd'hui au Public est donc la premiere qui ait été faite sous les yeux de l'Auteur. Il a revû son Ouvrage avec soin; il a retranché tout ce qui lui a paru long, systématique, superflu, ou susceptible d'une interprétation contraire à ses sentiments; il a supprimé d'anciens chapitres, en a composé de nouveaux, & a fait à presque tous les autres des additions essentielles.

Nous ajouterons un mot pour

écarter de l'Auteur le ſoupçon de plagiat. Pluſieurs paſſages de ſon livre ſe trouvent dans un Ouvrage très célebre : mais il faut obſerver que l'*Homme Moral* a paru en 1775, & que les paſſages dont il s'agit ne ſe liſent que dans la derniere édition de l'*Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſements dans les deux Indes*, faite en 1780. L'Auteur de l'*Homme Moral* ſerait flatté de croire que M. Raynal s'eſt rencontré pluſieurs fois avec lui pour la penſée & pour l'expreſſion : mais peut-être l'éloquent & profond Hiſtorien des Etabliſſements dans les Indes aura-t-il fait quelques extraits de l'*Homme Moral*, & les retrouvant, quatre ou cinq ans après, écrits de ſa main, il aura cru qu'ils étaient de lui, & les aura employés comme

ſon bien propre. C'eſt une erreur dans laquelle riſquent de tomber les Ecrivains qui font des extraits : car on ne reconnaît pas toujours auſſi aiſément ſes penſées que ſon écriture. Nous ſommes loin d'accuſer de plagiat un Auteur capable,

---

L'HOMME MORAL.

Chapitre IV de toutes les éditions.

En effet, l'homme en ſociété n'eſt plus rien par lui-même. Fort comme citoyen, parceque tous ceux qui l'entourent lui ſervent d'appui ; comme homme, il ne peut ſe ſoutenir par ſa propre puiſſance.... Il doit ſes jouiſſances, ſes forces, ſes poſſeſſions, & juſqu'à ſon exiſtence, au corps politique auquel il eſt aſſocié.

comme M. Raynal, d'embellir tout ce qu'il daignerait emprunter.

Nous allons rapporter les passages qui se trouvent les mêmes dans les deux Ovrages, ou qui ne different que par quelques changements de mots.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

Des établissements dans les deux Indes. T. IV, p. 691 & 692 de l'éd. in-4°. de l'année 1780. T. X, p. 450 & suiv. de l'édit. in-8°.

C'est tout le contraire pour celui qui vit dans l'état social. Il n'est rien par lui-même ; c'est ce qui l'entoure qui le soutient. Ses possessions, ses jouissances, ses forces & jusqu'à son existence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la ſociété deviennent communs au citoyen. Nulle partie de l'édifice ne peut s'écrouler, qu'il ne riſque d'être écraſé ſous ſa ruine. L'injuſtice qu'il commet le menace d'une injuſtice qu'il aura à ſupporter. S'il ſe livre au crime, d'autres pourront devenir également criminels; & qui peut l'aſſurer de n'être pas leur victime? Il doit donc tendre conſtamment au bien général, puiſque c'eſt de ce bien que dépend celui des particuliers.

Si un ſeul prétend ſe diſpenſer de travailler à l'avantage public, pour ne s'occuper que de ſes propres avantages, de ſa propre ſatisfaction; s'il veut s'exemter du devoir commun parceque les actes d'un particulier doivent avoir peu d'influence ſur les actes de tous: les autres pourront s'exemter de même de devoirs importuns . . . . Ils ſont tour à tour & bourreaux & victimes . . . Chacun nuit & reçoit des dommages, dépouille & eſt dépouillé, frappe & eſt frappé; & l'on ne voit plus

Les maux de la ſociété deviennent les maux du citoyen. Il court riſque d'être écraſé, quelque partie de l'édifice qui s'écroule. L'injuſtice qu'il commet le menace d'une injuſtice ſemblable. S'il ſe livre au crime, d'autres peuvent devenir criminels à ſon préjudice. Il doit donc tendre conſtamment au bien général, puiſque c'eſt de cette proſpérité que dépend la ſienne.

Qu'un ſeul s'occupe de ſes intérêts ſans s'embarraſſer de l'intérêt public; qu'il s'exemte du devoir commun, ſous prétexte que les actions d'un particulier ne peuvent avoir une influence marquée ſur l'ordre général, d'autres auront des volontés auſſi perſonnelles.

Alors tous les membres de la ſociété ſeront tour à tour bourreaux & victimes. Chacun nuira & recevra des dommages, chacun dépouillera & ſera dépouil-

qu'un état de guerre de tous contre tous.

Ainsi c'est avec la société que commença le devoir.

On peut le définir l'observation rigoureuse de ce qui est utile à la société. Cette courte définition renferme toutes nos obligations & la pratique de toutes les vertus, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au corps social : elle exclut tous les vices, puisqu'ils sont tous dangereux.

. . . . Des hommes vicieux, & en même temps pitoyables raisonneurs, s'affermissent dans leur mépris pour les vertus qui les condamnent, parceque ce sont, disent-ils, des institutions de convenance . . . .

. . . Tu y vis, misérable, dans cette société, tu jouis des avantages qu'elle te procure, tu aimes à les recueillir en refusant d'y contribuer; si elle te rejettait, tu cesserais d'être ; & tu dédaignes ce qui lui est convenable, ce sans quoi elle ne pourrait se maintenir . . . . . .

lé, chacun frappera & sera frappé : ce sera un état de guerre de tous contre tous.

Ainsi ce fut avec la société que commença le devoir.

Le devoir peut être défini l'obligation rigoureuse de faire ce qui convient à la société. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au corps politique ; il exclut tous les vices, puisqu'il n'en est aucun qui ne soit nuisible.

Ce serait raisonner pitoyablement que de se croire en droit de mépriser, avec quelques cœurs pervers, toutes les vertus, sous prétexte qu'elles ne sont que des institutions de convenance.

Malheureux, tu vivrais dans cette société qui ne peut subsister sans elles, tu jouirais des avantages qui en sont le fruit, & tu te croirais dispensé de les pratiquer, même de les estimer !

. . . Que ſerait-elle (la vertu) ſi elle était abſolue & ſans aucune relation aux avantages des hommes . . . Aurait-on accordé ce beau nom à des actes ſtériles ?

Chapitre XXV *des éditions de* 1775.

(*Chapitre* XXVI *de la préſente édition.*)

L'AMITIÉ n'eſt pas préciſément un devoir, car il faut qu'un devoir puiſſe ſe commander.

Elle offre une union encore plus reſſerrée que celle des membres politiques.

Ne ſait-on pas qu'elle exige des déférences réciproques, des conſeils dans les conjonctures difficiles, des conſolations dans les malheurs, de l'appui dans les démarches, des ſecours dans l'infortune, une ſenſibilité également partagée ?

Nous exagérons ce ſentiment . . . Nous le faiſons conſiſter dans un parfait abandon de ſoi-même, dans une entiere rénonciation à ſes intérêts les plus chers,

Eh! quel pourrait être leur objet, si elles étaient sans relations avec les hommes? Eût-on accordé ce beau nom à des actes purement stériles?

Tome IV, *page* 23, *de l'édition in-4°.*

Tome VIII, *pages* 43 *&* 44, *de l'édition in-8°.*

L'AMITIÉ n'est pas précisément un devoir, puisqu'on ne peut la commander: mais c'est une union plus agréable, plus tendre & même plus forte que celles qui sont formées par la nature ou par les institutions sociales.

Tous ceux que ce sentiment délicieux a rapprochés s'accordent réciproquement des conseils dans les conjonctures difficiles, des consolations dans les malheurs, de l'appui dans les démarches, des secours dans l'infortune.

Loin de chercher à diminuer les obligations de cette vertu, l'imagination se plaît à les exagérer. On veut qu'elle ne puisse pas exister sans un parfait aban-

en faveur de la perſonne aimée.

L'amitié eſt un ſentiment exquis, & ne ſemble pas faite pour tous les hommes. Il en eſt beaucoup qui, par la ſécheresse, la froideur & la rudeſſe de leur caractere ne peuvent ni l'éprouver ni la faire naître.

La richeſſe ſuffit au riche. Il n'a plus que le ſentiment de ſon opulence actuelle, le deſir de l'augmenter & la crainte de la perdre.

Il faut à l'homme puiſſant des eſclaves qui tremblent ſous ſon pouvoir, des adulateurs dont l'œil fauſſement timide n'oſe s'élever juſqu'à lui, des ames avilies qui implorent ſa protection dédaigneuſe.

Quel appât trouveraient-ils à des plaiſirs, que de pauvres honnêtes gens peuvent goûter comme eux?

don de ſoi-même, ſans une entiere rénonciation à ſes intérêts perſonnels en faveur de la perſonne véritablement chérie.

Il n'eſt pas donné à tous les hommes de jouir des douceurs de l'amitié. Pluſieurs à raiſon de la froideur & de la ſéchereſſe de leur caractere, ne peuvent ni l'éprouver ni la faire naître.

Comment entrerait-elle dans le cœur du riche? Il n'eſt touché que de ſon opulence actuelle, du deſir de l'augmenter, de la crainte de la perdre.

Il ne faut au puiſſant que des adulateurs dont l'œil timide n'oſe s'élever juſqu'à lui, des ames avilies qui implorent baſſement ſa protection.

Quel appât pourrait-il goûter dans une communication intime, que la derniere claſſe des citoyens pourrait goûter auſſi-bien ou mieux que lui?

TABLE

S CHAPITRES,

L'HOMME MORAL.

'RE I. PREMIER principe de la Morale
l connu, page 1
II. L'homme sauvage. 4
III. L'homme en société, 12
IV. Des devoirs du Citoyen en géné-
l, 15
V. Fondements de la société, 24
VI. Les hommes sont-ils naturelle-
ent méchants ? 27
VII. Gouvernement, 37
VIII. Egalité, 57
IX. Loix, 66
X. Le Prince, 74
XI. Justice, 80
XII. Religion, 88
XIII. Population, 105
XIV. Amour, 109
XV. Polygamie, 111
XVI. Encouragement du mariage, 116
XVII. Adultere, 118
XVIII. Des suites de l'adultere, 122
XIX. Chasteté, 131
XX. Choix des époux, 137

CHAP. XXI. Inceste, page 140
CHAP. XXII. Devoirs des époux, 144
CHAP. XXIII. Premiere nourriture des enfants, 153
CHAP. XXIV. Education, 167
CHAP. XXV. Devoirs des enfants, 204
CHAP. XXVI. Amitié, 213
CHAP. XXVII. Gloire, estime, mépris, opprobre, 229
CHAP. XXVIII. Bienfaisance, 233
CHAP. XXIX. Reconnaissance, 239
CHAP. XXX. Obstacles à la bienfaisance, 241
CHAP. XXXI. Avarice, 246
CHAP. XXXII. Humanité, 251
CHAP. XXXIII. Luxe, 255
CHAP. XXXIV. Aumône, 266
CHAP. XXXV. Principe des passions, 271
CHAP. XXXVI. Passions, 277
CHAP. XXXVII. Compassion, 295
CHAP. XXXVIII. Courage, 302
CHAP. XXXIX. Courage dans le malheur, 310
CHAP. XL. Courage dans les douleurs, 312
CHAP. XLI. Courage contre la mort, 315
CHAP. XLII. Duel, 318
CHAP. XLIII. Suicide, 333
CHAP. XLIV. Courage dans le commerce ordinaire de la société, 336
CHAP. XLV. L'homme avec lui-même, 351
CHAP. XLVI. Bonheur, 357
CHAP. XLVII. Desirs, espérance, 364

CHAP. XLVIII. Plaisir, page 371
CHAP. XLIX. Volupté d'Epicure, 376

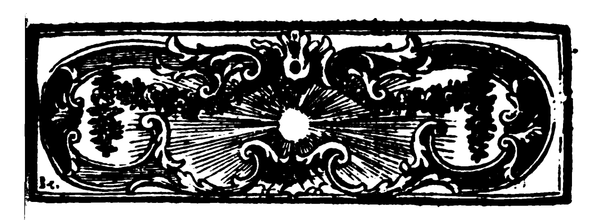
APPERÇU SUR LA CIVILISATION.

CHAP. I. L'homme considéré dans l'état le plus brut, 394
CHAP. II. Commencement d'un langage, 399
CHAP. III. L'homme brut considéré par rapport au moral & à l'industrie, 405
CHAP. IV. Qualités de l'esprit chez les sauvages, 416
CHAP. V. Idées surnaturelles des sauvages, 418
CHAP. VI. Faible population des sauvages, 427
CHAP. VII. Style énergique des sauvages, 432
CHAP. VIII. Quand commence l'amour de la patrie, 435
CHAP. IX. Hospitalité en honneur chez les sauvages, 438
CHAP. X. La guerre a pris naissance chez les sauvages, 441
CHAP. XI. Maniere dont les sauvages font la guerre, 449
CHAP. XII. Défaut de Gouvernement chez les sauvages, 454
CHAP. XIII. Formation des grands Etats, 458
CHAP. XIV. Causes des divers gouvernements, 464
CHAP. XV. Origine de l'esclavage & du despotisme, 469

CHAP. XVI. On ne peut faire passer subitement un peuple de la servitude à un gouvernement modéré, page 473
CHAP. XVII. L'esprit national regle la législation, 479
CHAP. XVIII. Influence de la culture des terres sur les progrès de l'esprit, 482

Fin de la Table des Chapitres.

L'HOMME



L'HOMME MORAL.

CHAPITRE PREMIER.

Premier principe de la Morale mal connu.

Les anciens philosophes ont cultivé la Morale, & en ont fait souvent le sujet de leurs écrits. Leurs maximes ont mérité l'admiration de la postérité. Ils ont très bien établi les devoirs de l'homme; mais ils n'ont pas remonté à leur source: ils nous ont appris ce que nous devions faire; mais ils n'ont pas dit pourquoi nous y étions obligés: ils voulaient régir le citoyen; mais ils n'ont pas apperçu que le principe de toutes ses obligations

se trouvait dans les rapports qu'il a contractés avec ses semblables, dès le moment qu'il s'est uni avec eux par les liens de la société.

Aussi, quoique leurs écrits soient remplis de sentences sublimes, il manque encore quelque chose à leur utilité : car nous ne nous soumettrons pas aisément, sur la simple assertion du moraliste, à la gêne que la morale nous impose. Si vous voulez me plier au joug, donnez-moi des motifs qui me déterminent à le subir.

Le seul moyen de remonter à la source de nos devoirs, c'est de prendre l'homme sortant des mains de la nature, & de le suivre jusqu'à l'état social. C'est dans son passage à ce nouvel état, que nous verrons naître ses obligations.

Notre religion nous apprend que le Créateur instruisit l'homme qu'il venait de former. Mais qu'il nous soit permis, pour mieux connaître la nature de l'homme, de mettre à l'écart les moyens surnaturels dont il fut aidé, & de le consi-

dérer dans l'état où il ſe fût trouvé, s'il eût été abandonné à lui-même : car un miracle ne peut nous faire connaître la nature.



CHAPITRE II.

L'Homme sauvage.

L'HOMME a la faculté d'acquérir des perfections, des qualités nouvelles; mais l'homme de la nature ne possede encore que bien peu de qualités apparentes qui le rendent supérieur aux autres animaux.

Pressé par la faim, il court sur la terre, il plonge dans les fleuves, il monte sur les arbres pour trouver quelque proie. Ses besoins satisfaits, il est tranquille, ne pense point, ne prévoit rien, & s'endort.

Plaçons l'homme isolé sous un de ces climats où le froid glace les fleuves pendant une partie de l'année, où les animaux se cachent ou s'éloignent d'une terre couverte d'une couche épaisse de neige durcie par les frimas : alors le sauvage est souvent plusieurs jours sans trouver de quoi satisfaire la faim qui le dévore; quelquefois ses recherches sont tout à-fait inutiles : il se tue par les peines mêmes qu'il se donne pour conser-

ver ſa vie ; il tombe épuiſé, languit, & s'éteint.

Quelle que ſoit la terre qu'il habite, ſouvent pourſuivi par les animaux carnaciers, ſi quelque arbre ne lui offre point un aſyle, ſi en fuyant il eſt atteint dans ſa courſe, il eſt forcé de livrer un combat. Heureux s'il eſt vainqueur ; peu malheureux s'il ſuccombe, puiſqu'il ne perd qu'une exiſtence dont il n'a jamais connu le prix, & dont il n'a jamais prévu la fin. Mais s'il ne met en fuite ſon ennemi qu'après avoir reçu quelque bleſſure profonde ; privé de ſecours, ne connaiſſant aucun remede à ſes douleurs, il trouve une mort lente, après les plus affreux tourments.

Tel eſt le tableau qu'on doit ſe former de l'homme de la nature dans toute la rigueur du terme, & dont on ne peut ſe faire une idée que par hypotheſe, puiſqu'on ne trouve par-tout que des hommes qui ont au moins quelque faible commencement d'aſſociation. Comme il n'a qu'une ſenſibilité médiocre & moins

encore d'idées, on peut avoir raiſon de ne le point appeller malheureux. Il ne peut être miſérable par la privation de ce qu'il ne connaît pas ; & il ſerait difficile de décider ſi les maux dont le menacent & que lui font éprouver les animaux féroces & l'inclémence de la nature, ſont égaux à ceux que l'homme inflige à l'homme, & l'individu à lui-même dans l'état ſocial.

Je voudrais bien qu'on m'indiquât quels ſont les devoirs moraux de cet homme iſolé ? Envers qui les remplira-t-il, lui qui vit ſeul & pour lui ſeul ? Pourquoi devrait-il à quelque autre, puiſqu'il n'attend que de lui-même tout ſon appui ? Par quelles obligations eſt-il lié à ſes ſemblables qu'il ne connaît pas, qu'il ne ſent pas le beſoin de connaître, de qui il n'eſpere rien & qui n'eſperent rien de lui ? Puiſqu'il n'a de rapports qu'avec lui ſeul, il n'eſt lié à perſonne par la chaîne des devoirs.

Deux ſeuls beſoins étaient connus alors : la faim & l'amour ; mais la vie

était trop dure, trop dépendante du hasard, pour que l'amour ne fût pas rarement senti. Le langage n'était pas encore nécessaire; ainsi il n'y avait point encore de langage. Les hommes séparés les uns des autres n'avaient rien à se disputer entr'eux; ils pouvaient donc se rencontrer quelquefois sans troubler leur paix mutuelle. Il ne pouvait y avoir que deux causes de guerre: quand un homme affamé ou amoureux en rencontrait par hasard un autre pourvu d'une proie ou d'une femme. Le combat n'était ni bien long ni bien cruel entre deux ennemis qui n'avaient point d'armes.

Encore trop dépourvus d'idées pour sentir le besoin qu'ils avaient les uns des autres, ces sauvages ne pensaient pas à établir entr'eux des devoirs mutuels. Comment deux individus ne se rencontrant presque jamais deux fois en leur vie auraient-ils cru se devoir quelque chose?

Mais supposons que plusieurs créatures de notre espece se soient trouvées ren-

fermées dans un eſpace dont la ſortie ſoit devenue impoſſible à des hommes ſans art. Inſenſiblement ces individus ont travaillé à la propagation. Plus reſſerrés, plus nombreux, relativement à l'eſpace qu'ils occupaient, leurs rencontres ſont devenues plus fréquentes, & ils ſe ſont inſenſiblement familiariſés à la vue de leurs ſemblables.

Cependant comme ils n'étaient pas encore entaſſés, & qu'il leur était aiſé de trouver une nourriture ſuffiſante, ils ont continué de vivre paiſiblement : n'ayant pas beſoin les uns des autres, ils ſe rencontraient avec indifférence, & ne faiſaient point encore uſage de la parole pour établir entr'eux une communication inutile.

Mais le nombre des conſommateurs devint enfin plus conſidérable, & par conſéquent les aliments plus rares.

Alors, celui qui, après bien des fatigues, s'était procuré ſa ſubſiſtance, & ſe la voyait arracher, conçut qu'on lui raviſſait injuſtement ce que ſes peines lui

avaient rendu propre : ainſi ſe forma l'idée de la juſtice. S'il voulut qu'on reſpectât ſes propriétés, il fallut qu'il reſpectât celles des autres, & voilà un commencement de devoirs moraux. Mais cette idée morale vint bien lentement. Avant de s'en pénétrer, on employa longtemps la force pour l'attaque & pour la défenſe. L'inutilité fréquente de la force rendit la morale néceſſaire.

L'homme affamé tâcha par des cris inarticulés, par des geſtes expreſſifs, de témoigner ſon beſoin à celui qu'il croyait capable de lui procurer des aliments : voilà un commencement de langage, parceque le beſoin de ſecours commence à ſe faire ſentir.

Si l'on fut touché de ſes maux, s'il obtint l'aide qu'il implorait, il ſe forma une idée de la bienfaiſance; ſenſible au bienfait, il ſentit la reconnaiſſance naître dans ſon cœur : ainſi la vertu commença à être connue. S'il n'éprouva que des refus, il acquit l'idée de la dureté du cœur, & il la contracta peut-être lui-

même ; car l'inhumanité des autres peut nous rendre impitoyables.

Dans la nouvelle situation qui rapprochait les hommes, qui les familiarisait entre eux, & qui engendrait de nouveaux besoins, l'homme se fit bientôt une compagne. Il n'abandonna point la femme dont la fécondité lui procurait un fruit de leur union, qui, en exigeant leurs soins, contribuait à la resserrer. Il voulut épargner des peines à l'objet que l'attrait des plaisirs lui avait rendu cher ; il voulut sur-tout lui faire partager les siennes, car les sauvages sont impérieux & personnels : voilà donc une union conjugale.

Si un voisin, impétueux dans ses desirs, voulut enlever à l'époux sa compagne, celui-ci ressentit le tort qu'on lui faisait, & se forma les idées que nous rendons par les mots de chasteté conjugale, de rapt, de libertinage, d'adultere : ainsi l'on vit s'étendre la liste des vices, des vertus, des devoirs.

La famille ainsi réunie avait souvent

besoin de s'expliquer. Des gestes & des cris différemment articulés suffisaient pour témoigner le desir que faisaient naître les objets présents, ou le dégoût & la crainte qu'ils excitaient. Il ne fallait que montrer l'objet; l'accent & l'habitude du corps faisaient le reste.

Mais on desira des objets qui n'étaient pas présents. Il fallut inventer des mots qui les désignassent. Ainsi naquirent les signes de la pensée, qui ensuite contribuerent beaucoup aux progrès de la mémoire, & à étendre la pensée même.



CHAPITRE III.

L'Homme en ſociété.

Nous venons de voir les hommes ſe raſſembler en ſociété. Dans les premiers temps de leur union, l'eſpece ſe ſera multipliée promptement; car les beſoins factices n'ayant pas fait connaître encore une miſere idéale, les enfants n'auront pas été de long-temps une charge pour leurs peres.

Dès que l'eſpece eſt nombreuſe, il faut qu'elle ſe réuniſſe pour lutter contre la nature, qui ſemble tendre toujours à faire ſouffrir l'homme, ou à le détruire : l'homme victorieux la force à lui fournir ſa ſubſiſtance & les commodités dont il jouit.

La ſociété eſt devenue presque partout indiſpenſable. Les hommes, ſe preſſant en quelque ſorte les uns contre les autres, ne peuvent plus ſubſiſter que par leurs ſoins réciproques, & ils eſpéreraient en vain tirer leur ſubſiſtance d'une terre qu'ils n'auraient pas cultivée, ou

de la chair des animaux qu'ils n'auraient pas nourris.

Dans la ſociété, l'homme ne reſſemble plus au ſauvage iſolé. L'homme ſocial perd de ſa force, & acquiert de la ſenſibilité. Son adreſſe s'étend ſur un plus grand nombre d'objets, en même tems qu'elle diminue à quelques égards. Il ſaura ſe conſtruire un aſyle, & ne ſaura plus en trouver un au ſommet d'un arbre élevé. En étendant ſes connaiſſances, il contracte de nouveaux goûts; en perdant de ſa force, il apprend à connaître de nouveaux beſoins. Moins exercé, il ne ſera plus aſſez léger pour fuir le lion, le tigre, qui l'attaquent; mais il les domtera avec les armes qu'il a ſu fabriquer. Devenu prévoyant, il craindra les dangers auxquels il ne pourrait réſiſter ſeul; il ne s'y expoſera qu'avec ſes compagnons. Ils lui prêteront auſſi du ſecours dans les travaux que lui ſeul ne pourrait exécuter. Mais s'ils ne lui refuſent pas leur aide, c'eſt qu'ils peuvent attendre la ſienne dans l'occaſion: ils donnent pour recevoir, &

ne doivent pas être trompés dans leur attente. Ainſi point de ſociété ſans un commerce quelconque, & qui même ne ſoit fondée ſur ce commerce.

De nouveaux arts s'inventent. Quelques individus en jouiſſent d'abord; bientôt ils deviennent néceſſaires à tous; mais tous ne peuvent exercer chacun de ces talents divers. Ainſi s'accroît le commerce, & ſe multiplient les anneaux de la chaîne ſociale. L'un fournit à l'autre ſon induſtrie, & reçoit en échange ce que, par lui-même, il ne pourrait ſe procurer. Qu'un homme alors ſoit rejetté de l'union commune, il trouvera bientôt la mort dans ſa faibleſſe & dans la privation des beſoins qu'il a contractés.



CHAPITRE IV.

Des devoirs du Citoyen en général.

Sous quelque forme que soit rassemblée la société, nous lui donnerons le nom de république, parceque c'est l'intérêt général, le bien de la chose publique, qui est le fondement véritable de tout gouvernement. Si ce bien n'est pas toujours consulté, s'il est même quelquefois cruellement contrarié, c'est l'abus du gouvernement, ce n'en est pas la nature. Quand les hommes sont convenus entre eux de se laisser gouverner, ils ont eu dessein d'assurer leur bonheur, & non de se livrer en jouet aux caprices du pouvoir.

Tout homme vivant sous un gouvernement, doit être appellé citoyen, parcequ'il participe aux avantages de la cité, c'est-à-dire du corps social, & qu'il doit contribuer pour sa part à ces mêmes avantages dont il profite.

En effet, l'homme en société n'est plus rien par lui-même; seul au milieu

de tous, il eſt environné des témoignages de ſa propre faibleſſe. Fort comme citoyen, parceque tous ceux qui l'entourent lui ſervent d'appui; comme homme, il ne peut ſe ſoutenir par ſa propre puiſſance. Il n'a même la faculté de vivre qu'autant que les compagnons de ſon ſort ne ſe livrent pas ſans réſerve à l'injuſtice, à la cupidité. Expoſé à mille beſoins, qu'il n'a pas lui-même la faculté de ſatisfaire, obligé d'implorer ou de payer des ſecours pour les contenter, menacé de périls qu'il ne ſaurait parer, & dont la ſociété le garantit; il doit ſon bien-être, ſa force, ſes poſſeſſions, & juſqu'à ſon exiſtence, au corps politique, auquel il eſt aſſocié.

Les maux de la ſociété deviennent communs au citoyen. Nulle partie de l'édifice ne peut s'écrouler qu'il ne riſque d'être écraſé ſous ſa ruine; l'injuſtice qu'il commet le menace d'une injuſtice à ſupporter; s'il ſe livre au crime, d'autres pourront devenir également criminels : & qui peut l'aſſurer de n'être pas

leur victime ? Il doit donc tendre conſtamment au bien général, puiſque c'eſt de ce bien que dépend celui des citoyens & ſa propre tranquillité.

Si un ſeul prétend ſe diſpenſer de travailler à l'avantage public, pour ne s'occuper que de ſes propres avantages, de ſa propre ſatisfaction ; s'il veut s'exemter du devoir commun, parceque les actions d'un particulier doivent avoir peu d'influence ſur les actions de tous ; les autres pourront s'exemter de même de devoirs importuns. Alors chacun tendant à ſon propre intérêt, & mépriſant l'intérêt général, la ſociété, abandonnée de ſes membres, ne ſera plus, puiſqu'elle n'eſt que par eux. L'état ſera détruit, & entraînera la perte des citoyens.

Que reſtera-t-il du corps politique, ſi on le conſidere indépendamment des membres qui le compoſent? Je ne trouve plus qu'un vain nom. Il ne doit ſon exiſtence qu'aux individus qui le forment ; il emprunte ſa force de la force réunie de chacun d'eux, &, procurant à ſes

[redacted]

membres les avantages dont ils jouiſſent, il n'a lui-même d'autres avantages que la ſomme réunie de ceux que lui rapporte chaque citoyen.

Un état vertueux eſt celui qui eſt compoſé de citoyens amis de la vertu. Une république corrompue ne renferme généralement que des hommes vicieux, & par conſéquent malheureux, puiſqu'ils ſont entr'eux tour-à-tour & bourreuax & victimes. Car, lorſque chacun veut tendre par toutes ſortes de voies à ſon bien-être, chacun nuit, & reçoit des dommages, dépouille & eſt dépouillé, frappe & eſt frappé; & l'on ne voit plus qu'un état de guerre de tous contre tous.

Cet état doit avoir été trop long-temps celui des premiers hommes, qui ſe ſont trouvés réunis. Trop mauvais raiſonneurs pour vouloir acheter, au prix de quelque gêne, la ſûreté de leurs perſonnes & de leurs propriétés, ils n'auront pas imaginé de faire à leur bonheur le ſacrifice d'une partie de leurs deſirs. Indignés de toute

dépendance, pénétrés du sentiment de leur force, c'est à cette force qu'ils auront voulu tout devoir.

Mais ils auront enfin reconnu les maux qu'ils se causaient à eux-mêmes en ne mettant point de limites à leurs prétentions; las de perdre autant & souvent plus qu'ils ne pouvaient obtenir, ils seront convenus de se lier mutuellement par de certaines obligations pour leur tranquillité réciproque. Ces obligations se sont accrues à mesure que le besoin s'en est fait sentir. Chacun a cessé de prétendre à tout, pour jouir avec plus de sûreté de quelque chose; chacun a payé par des sacrifices la sûreté de son existence; & tous se sont mis des chaînes, pour jouir en paix de quelque liberté.

Ainsi c'est avec la société qu'a commencé le devoir. L'utilité reconnue lui a donné naissance, & c'est l'utilité qui continue de le constituer.

On peut donc le définir, l'observation rigoureuse de ce qui est utile à la société. Cette courte définition renferme

toutes nos obligations & la pratique de toutes les vertus, puiſqu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit utile au corps ſocial. Elle exclut tous les vices, puiſqu'ils ſont tous pernicieux.

Ainſi nous n'aurons pas beſoin de porter nos regards hors de la nature, ni de nous plonger dans les profondeurs d'une ſublime & fauſſe métaphyſique, pour chercher à connaître nos devoirs : ils ſont tous renfermés dans l'utilité. Je dis dans l'utilité, & non pas dans la vertu; parceque la vertu n'eſt autre choſe que le devoir lui-même rempli, ou que les loix de l'utilité religieuſement obſervées. L'utilité eſt le but ; c'eſt la vertu qui y conduit. Je ne dirai pas : Soyez juſtes, parceque la juſtice eſt une vertu ; car je pourrais parler à des gens peu ſenſibles à ce langage. Mais j'entraînerai plus invinciblement mes concitoyens, en leur criant : Hommes, obſervez la juſtice ; car elle eſt utile aux autres & à vous-mêmes.

L'intérêt perſonnel iſolé conſeillera

quelquefois de bonnes actions qui s'accorderont avec nos avantages, mais il entraînera plus souvent au crime. L'intérêt personnel, indissolublement attaché par la chaîne sociale à l'intérêt de tous, est la base de nos devoirs.

Des hommes vicieux, & en même temps pitoyables raisonneurs, s'affermissent dans leur mépris pour les vertus qui les condamnent, parceque ce sont, disent-ils, des institutions de convenance.

Eh ! quel plus bel éloge en peut-on faire, que d'avouer qu'elles conviennent au bien de la société ? Tu y vis, misérable, dans cette société ; tu jouis des avantages qu'elle te procure ; tu aimes à les recueillir, en refusant d'y contribuer. Si elle te rejettait, tu cesserais d'être : & tu dédaignes ce qui lui est convenable, ce sans quoi elle ne peut se maintenir !

N'est-ce donc point parceque l'homme éclairé par la saine raison, inspiré par la nature, & soumis aux loix éternelles de

ſon auteur, a ſenti l'utilité de la vertu, eſt convenu de l'obſerver, qu'elle en eſt plus reſpectable ? Que ſerait-elle, en quoi pourrait-elle conſiſter, ſi elle était abſolue & ſans aucune relation aux avantages des hommes? Celui même qui l'outrage, en profite. Aurait-on donc accordé ce beau nom à des actes ſtériles? Ayons horreur du malheureux qui mépriſe la vertu, parcequ'elle n'eſt qu'utile.

Pour nous aſſurer que c'eſt l'utilité qui en fait la baſe, adoptons un moment la fiction des Champs Elyſées. Tranſportons-nous dans ce ſéjour de félicité, célébré par les anciens poëtes. De quelle vertu la pratique reſte-t-elle aux ames heureuſes qui ſont cenſées l'habiter? Du courage? Elles n'ont point de maux à ſupporter, de périls à craindre. De la juſtice? Nul n'y convoite le bien d'autrui. De la tempérance? On n'y connaît point les deſirs. De la prudence, il ne reſte plus à choiſir entre le bien & le mal. De la bienfaiſance? Eh! perſonne n'a de beſoins. Il ne leur reſte donc l'exercice

d'aucune vertu, parcequ'il ne leur reſte plus rien d'utile à faire (1).

Quand les chefs des gouvernements & tous les citoyens rempliront leurs devoirs; quand ils ſeront juſtes, humains, bienfaiſants; quand ils auront toujours devant les yeux l'utilité générale; les hommes jouiront de la plus grande portion de bonheur dont l'humanité ſoit capable.

---

(1) Fragm. Ciceronis.



CHAPITRE V.

Fondements de la société.

JE pourrais m'arrêter long-temps à peindre les avantages des secours mutuels ; je ferais peut-être frémir les citoyens en leur offrant le tableau des malheurs qui les menacent s'ils osent, en se livrant au crime, briser les nœuds de la société : deux fables, toutes deux inventées dans l'Orient, ennuieront moins, & diront bien plus que de longs discours.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Fable Chinoise.

Un village fut saccagé pendant la nuit par des brigands. Les habitants furent massacrés, deux échapperent seuls à la rage des assassins. L'un était aveugle & l'autre paralytique : l'un ne pouvant marcher, ni l'autre voir son chemin, chacun d'eux aurait péri s'il avait été abandonné à lui-même. Mais l'aveugle chargea le paralytique sur ses épaules, le paralytique indiqua le chemin à l'aveugle, tous deux gagnerent

gagnerent un aſyle & dûrent la vie au ſecours qu'ils s'étaient mutuellement prêté.

Le Crime.

Fable de Saadi (1).

Trois habitants de Balck voyageaient enſemble ; ils rencontrerent un tréſor & ils le partagerent. Ils continuerent leur route en s'entretenant de l'uſage qu'ils feraient de leurs richeſſes. Les vivres qu'ils avaient portés étaient conſommés : ils convinrent qu'un d'eux irait en acheter à la ville, & que le plus jeune ſe chargerait de cette commiſſion ; il partit.

Il ſe diſait en chemin : me voilà riche; mais je le ſerais bien davantage ſi j'avais été ſeul quand le tréſor s'eſt préſenté.... Ces deux hommes m'ont enlevé mes richeſſes... Ne pourrais-je pas les reprendre ?.. Cela me ſerait facile. Je n'aurais

(1) Le ſtyle de cette fable eſt de M. de Saint-Lambert.

qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter ; à mon retour, je dirais que j'ai dîné à la ville : mes compagnons mangeraient sans défiance & ils mourraient. Je n'ai que le tiers du trésor, & j'aurais le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disaient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer à nous : nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ; sa part aurait augmenté les nôtres, & nous serions véritablement riches..... Il va revenir, nous avons de bons poignards.....

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés ; ses compagnons l'assassinerent. Ils mangerent, ils moururent, & le trésor n'appartint à personne.

De ces deux fables bien méditées, peuvent se déduire tous les principes de la Morale.

CHAPITRE VI.

Les Hommes ſont-ils naturellement méchants ?

LA pratique de nos devoirs nous ſerait ſi avantageuſe ! Qui peut donc nous en éloigner ? Faut-il croire que l'homme ſoit méchant de ſa nature ?

On a répondu qu'il l'était ; on a calomnié l'humanité.

Je ne dirai pas qu'il ſoit naturellement bon. Puiſqu'il naît ſans idées, il naît indifférent au bien & au mal. La ſituation dans laquelle il ſe trouvera placé, ſa maniere d'envisager ſes intérêts, décideront de ſes penchants & de ſes actions : agneau, s'il doit brouter l'herbe ; tigre, s'il doit ſe nourrir de carnage.

Dans ſon premier état, & avant qu'il ſe fût lié par les obligations ſociales, il ne penſait qu'à ſatisfaire aux beſoins naturels. Toujours guidé par la nature, il n'entrait dans ſes actions aucune malignité. Quand il éprouvait le ſentiment de la faim, il cherchait une proie, & la

prenait indifféremment où il la trouvait, sur un arbre, dans les champs, peut-être même entre les mains de son semblable. Il ne voyait dans cet acte qu'un moyen de satisfaire le besoin dont il était pressé; ses idées n'allaient point au delà. Il sentait, & ne raisonnait point. Le sentiment lui ordonnait de se nourrir; le raisonnement ne lui avait point appris à respecter la propriété d'autrui. Il ne connaissait que lui seul dans la nature, parcequ'il n'avait que la conscience de ses propres sensations. Tout ce qui était hors de lui-même ne l'affectait que relativement à ses besoins. C'est ainsi qu'on voit des animaux affamés arracher à d'autres leur proie, par le seul instinct qui les porte à se nourrir.

Dans l'état actuel, l'homme qui a plus d'idées, plus de connaissances, a malheureusement aussi plus de besoins: il a faim d'un plus grand nombre d'objets. Il cherche donc plus souvent à dépouiller son semblable. C'est le même sentiment, mais plus souvent réveillé.

L'homme en acquérant des idées, en a acquis beaucoup de fausses. Il s'est accoutumé à regarder comme nécessaires bien des choses qui ne composent pas le nécessaire : il fait du mal aux autres pour se les procurer.

Le préjugé fait des méchants. On se rend criminel, parcequ'il érige des crimes funestes en vertus. La même énergie qui fait un grand homme, fait un grand scélérat du mortel qu'égare le préjugé. Que de bien certains princes auraient fait à la terre, si on ne leur eût pas persuadé que la gloire & la vertu consistent à la dévaster !

Le préjugé a fait à certains hommes une honte d'un travail qu'ils appellent mercénaire. Ils ont nui à leurs semblables, parcequ'ils auraient rougi de leur devoir la subsistance en les servant par leurs travaux.

On fait du mal par intérêt, par colere ou par vengeance.

L'homme dans son état naturel connaissait peu la vengeance, puisqu'il n'a-

vait pas toutes les idées que nous nous sommes formées de l'insulte. D'ailleurs la vengeance suppose un sentiment profond d'une injure passée, & nous avons vu que notre sauvage avait bien peu de mémoire.

L'attaquait-on, pour le priver de sa proie? il se défendait. Le combat fini, la querelle était oubliée.

Il était capable de colere, comme la plupart des autres animaux. Mais c'était une affection passagere. Elle ne peut constituer la méchanceté, qui suppose une habitude constante.

Il ne reste plus que l'intérêt. Mais ôtez à l'homme tous les faux intérêts qu'il s'est fabriqués, vous lui ôtez une grande partie de sa malice. Il l'exerce fréquemment, parcequ'il a un grand nombre de desirs qui combattent avec ceux de ses compagnons. Mais ces desirs sont le plus souvent excités en lui par toutes les superfluités qui l'environnent dans l'état social.

Il est vrai que souvent des peuplades

de ſauvages ſe font entr'elles de cruelles guerres : mais elles y ſont forcées par le premier des beſoins ; car elles ne peuvent être voiſines ſans ſe nuire, puiſque l'une ne peut aller à la chaſſe ſans détruire la ſubſiſtance de l'autre.

Les hommes puiſſants ont été plus ſouvent que les autres accuſés de méchanceté. C'eſt que, leurs deſirs ſatisfaits leur inſpirant des deſirs nouveaux, les intérêts ſe ſont multipliés pour eux ; c'eſt que leur puiſſance ne leur permet pas de conſentir à des privations. Tout ce qu'ils ſouhaitent doit leur appartenir : la juſtice n'eſt pas pour eux un obſtacle, parcequ'ils ont la force : ils entendent rarement la voix de la vérité, parcequ'ils aiment mieux inſpirer de la crainte que de la confiance : ils ne réfléchiſſent jamais, parcequ'ils jouiſſent toujours : enfin ennemis du grand nombre, le grand nombre trouve ſon intérêt à leur nuire. Souvent le tyran ſanguinaire n'a voulu que ſe venger ou ſe défendre.

On n'a guere de deſirs violents, ſans

espérer de les satisfaire, & l'homme puissant peut satisfaire presque tous les siens. Desire-t-il les biens d'un homme ? il les aura : cela ne tient qu'à la vie du possesseur...

On trouve peu de ces hommes puissants dans nos gouvernements d'Europe. Toute force y est enchaînée par les mœurs & par les loix.

Denys, tyran à Syracuse, fût un bon homme à Corinthe.

Qu'on me dise qu'un homme fait le mal sans intérêt : je ne le croirai pas, ou je croirai qu'il est insensé.

On cite des exemples. Examinons-les. Nous verrons que ces gens qui ont fait le mal, sans qu'il dût leur en revenir aucun avantage, étaient dans des moments d'une gaieté effrénée & stupide, dans le délire de la débauche. Ils étaient fous alors.

Vous dit-on qu'un homme est méchant ? Suivez-le bien ; vous lui verrez faire des actes de bonté, quand il n'aura pas d'intérêt à faire le mal. L'assassin

ſanguinaire, le parricide atroce, a fait du bien quelquefois.

L'hiſtoire ancienne nous offre des Princes qui n'ont jamais fait de bien, qui ont toujours fait du mal, & ſouvent pour le plaiſir de le faire. L'hiſtoire ancienne nous trompe quand elle ne s'accorde point avec la nature.

Pourquoi ne voit-on pas de tels princes dans l'hiſtoire moderne ? C'eſt qu'elle eſt mieux faite; c'eſt que les hiſtoriens ſont moins ennemis des ſouverains; c'eſt que les ſources de l'hiſtoire étant mieux connues, & les regles de la ſaine critique plus familieres, il eſt moins permis aux hiſtoriens de mentir.

Souvent on appelle méchants des hommes qui ne ſont que légers, imprudents, inconſidérés, & qui font du mal parcequ'ils ne prévoient ni ne ſavent les conſéquences de ce qu'ils diſent ni de ce qu'ils font. Je les compare à des enfants qui détruiſent, qui déchirent, qui nuiſent en effet, ſans avoir même l'idée de nuire.

Fréquentez les cours ; vous ſerez tenté de haïr les hommes. Deſcendez dans les claſſes médiocres, dont les membres vivent paiſiblement de leur travail ; vous ſerez aſſez content de l'eſpece humaine.

La Grece avait beaucoup de lutteurs, parcequ'elle avait inſtitué des prix de la lutte : nous n'en avons aucun, parcequ'ils ne trouveraient chez nous que des coups à gagner. Donnez à diſputer aux courtiſans des places, des rangs, la faveur du prince ; à des ſavants, un peu de gloire, une fumée brillante ; aux femmes, ce qui peut flatter leur vanité ; à tous les hommes, quelque profit qu'ils ne puiſſent faire ſans nuire à leurs ſemblables : & vous trouverez des méchants. Multipliez les avantages en faveur des plus habiles à mal faire, & vous multiplierez la méchanceté. Mettez les hommes dans une poſition où ils aient peu d'intérêt à ſe nuire, vous les trouverez aſſez bons. Si vous pouviez détruire, juſques dans la racine, les intérêts qui les diviſent, vous étoufferiez le mal moral.

S'il existait un peuple chez qui la nature fût si abondante, que chaque particulier n'eût qu'à étendre le bras pour se procurer la nourriture; où le climat fût assez doux pour qu'on n'eût pas besoin de vêtement; où les ombrages fussent assez étendus, pour fournir le couvert à tous; où nul homme n'eût besoin d'un autre, & n'eût par conséquent aucun intérêt à le chagriner; où il n'y eût dans l'amour que l'amour même, toujours couronné, jamais inquiet, ni jaloux : il n'y aurait chez ce peuple aucun acte de malignité, & le mot de méchanceté manquerait à la langue.

Les habitants de l'Inde, les Insulaires de Taïti, sont les plus doux des hommes. C'est que leur position approche de celle que je viens de décrire; c'est que la nature est pour eux si prodigue, & leur a laissé si peu de besoin, qu'ils sont rarement tentés de rien se disputer entr'eux.

Les Mahométans vainqueurs de l'Inde n'ont pas contracté la même douceur, parcequ'ils ont apporté avec eux plus de besoins factices.

Voulez-vous rappeller les hommes à leur bonté naturelle ? dépouillez-les de tous leurs intérêts imaginaires; faites-leur connaître leur intérêt véritable; qu'ils apprennent de vous ce qui peut les rendre heureux. Mais qu'il est difficile d'éclairer l'homme ! C'est un aveugle qui heurte, blesse & renverse ceux qu'il rencontre, précisément parcequ'il est aveugle.



CHAPITRE VII.

Gouvernement.

Le même bien général, qui eſt la ſource & le but des devoirs, a donné naiſſance au gouvernement.

Eh quoi? L'homme n'a-t-il donc pas le droit d'être libre? Et qui lui diſputera le droit de chercher un déſert ſauvage, d'y errer, d'y ſouffrir, & d'y périr en liberté?

Mais il faut convenir d'une vérité bien triſte. C'eſt au prix d'une partie de cette liberté même, que l'homme achete la ſûreté de ce qui lui en reſte & tous les avantages de l'état ſocial.

Livrés à l'impétuoſité de mille paſſions différentes, agités par le choc de mille intérêts divers, aveuglés par l'éclat de mille faux avantages qu'ils ne peuvent ſe procurer qu'aux dépens les uns des autres; les hommes ſont incapables de reſter libres au milieu de leurs ſemblables. Une liberté ſans bornes ſerait pour eux un don empoiſonné qu'ils recevraient

avec une joie ſtupide, & qui leur cauſerait bientôt une mort douloureuſe.

Il faut que leurs paſſions ſoient réprimées par le frein des loix : il faut que l'homme reçoive des chaînes. Par le vice de ſa nature il eſt ſoumis néceſſairement aux loix : il l'eſt donc en même temps au gouvernement chargé de les porter & de les maintenir.

Si tous les citoyens avaient ſur eux-mêmes aſſez d'empire pour réprimer leurs paſſions vicieuſes; s'ils ſentaient que leur repos & celui de la république eſt indiſſolublement attaché à la pureté des mœurs; aucun d'eux ne craindrait de voir apporter la corruption dans le ſein de ſa famille. Si tous voulaient être juſtes, par le ſentiment profond des maux que doit faire éprouver à la république l'injuſtice de ſes membres, & à chaque citoyen l'injuſtice de ſon ſemblable; nul ne craindrait les trames ſourdes, ni les entrepriſes violentes de l'iniquité.

Ainſi les hommes reſteraient toujours dans un état de liberté parfaite, & ſe

gouvernant aſſez bien eux-mêmes, ils ne ſongeraient pas même à ſe former un gouvernement.

Mais dans les aſſociations des hommes, les beſoins ſont preſſants & difficiles à ſatisfaire : les deſirs ſont véhéments. Celui qui peut arracher à ſon voiſin faible la ſubſiſtance qui lui coûterait plus à ſe procurer par le travail, ne ſe refuſera pas à la douceur de contenter ſes appétits par les moyens les plus faciles. De là un cruel état de guerre de citoyens contre citoyens : de là l'idée de la juſtice, & l'établiſſement d'un pouvoir capable de la faire reſpecter.

Sans tous les déſordres que les hommes apportent eux-mêmes dans leur union, de quel droit donnerait-on des ordres à des gens qui agiraient aſſez bien ſans en recevoir ? De quel droit chargerait-on de fers des bras innocents qui n'abuſeraient jamais de leur liberté ? Rien alors ne ſerait plus injuſte que le pouvoir d'un ſeul qu'on nomme prince, ou de pluſieurs qu'on nomme magiſtrats,

ſur le grand nombre qu'on nomme peuple.

Mais, ſans ce pouvoir, aucun membre du corps ſocial ne pourrait être paiſible dans ſes jouiſſances, aſſuré dans ſes poſſeſſions, ſans crainte pour ſa vie. Rien n'eſt donc plus juſte que cette puiſſance, qui leur aſſure à tous & la vie & la paix.

Pour reconnaître l'origine du gouvernement, remontons encore à la naiſſance de la ſociété.

Les hommes, rapprochés les uns des autres, mais n'ayant encore ni poſſeſſions, ni arts, ni preſque d'idées, ne penſerent pas à établir une forme de gouvernement entr'eux. Ils étaient chaſſeurs, pêcheurs ou frugivores, ſuivant la ſituation où ils ſe trouvaient.

Quand l'un d'eux ſe voyait ravir la proie qu'il avait ſaiſie avec peine, il ſentait bien l'injuſtice; mais on n'y connaiſſait point de remede. Il ſouffrait la faim, juſqu'à ce qu'il eût trouvé une autre proie, qui, ſur un terrein peu ha-

bité, & pour des habitants peu difficiles, devait se trouver ordinairement bientôt.

Mais quand la population plus nombreuse eut rendu les subsistances plus rares; quand la pêche, la chasse ou les productions spontanées du sol ne suffirent plus aux habitants multipliés; il fallut rassembler des troupeaux, planter des arbres; cultiver la terre. On sent bien que les termes entre ces différentes époques durent être fort longs.

L'homme eut alors le malheur, devenu nécessaire, d'être possesseur. Avec les possessions naquirent l'avarice, la cupidité, la fraude. Parcequ'on avait déjà quelque chose, on desira beaucoup.

Auparavant, un homme affamé aurait bien arraché la nourriture des mains de son semblable: mais à présent un homme qui n'a pas de besoins, veut augmenter ses possessions, pour goûter le plaisir d'avoir de grandes possessions.

On arrache à un autre ce qui lui est nécessaire pour vivre, afin de ne pas

toucher à ce que soi-même on a pour vivre : on lui ravit sa subsistance, pour avoir des inutilités.

Celui qui, pour se vêtir, a plus de peaux de brebis qu'il ne lui en faut, & qui n'a pas de fruits, doit donner quelques-unes de ses peaux à celui qui lui donnera des fruits : mais il aime mieux tâcher d'avoir les fruits, & de garder les peaux.

Est-il vigoureux ? Il n'y cherchera pas de finesse ; il enlevera les fruits, le terrein même, & se fera peut-être servir par le propriétaire dépouillé. Se défie-t-il de sa vigueur ? Il trouvera des moyens de dérober adroitement. La ruse est la force du faible.

Ainsi les hommes employaient sans cesse, les uns contre les autres, la violence ou la supercherie. Qui n'était pas un Hercule, voulait être un Cacus.

Le faible qui se vit opprimé par la force, qu'on priva du fruit de ses peines, qui vit ses jours menacés par l'iniquité, fit des vœux pour l'établissement

d'un pouvoir capable de le protéger.

L'homme fort, l'homme puiſſant méconnut plus long-temps les loix ſacrées de l'équité. Il fondait tous ſes droits ſur la force de ſes muſcles. Ne craignant rien, il abhorrait toute dépendance. Il eût rougi de ſe ſoumettre même à la juſtice, & aurait été indigné qu'elle eût enchaîné ſon bras.

Mais toute force, toute puiſſance eſt relative. Tout homme peut être accablé par la force d'un autre, ou par la puiſſance réunie de pluſieurs. Tous ſentirent donc enfin qu'ils avaient intérêt au maintien de la juſtice.

Ils le ſentaient; mais ils ne laiſſaient pas de l'enfreindre, quand l'occaſion ſe trouvait favorable. Les paſſions ſont vives; la raiſon eſt froide : la glace ne réſiſte point au feu.

Quel tableau que celui des hommes ſans frein, dévorés par l'ambition, livrés à l'intérêt, rongés par les deſirs tumultueux, troublés par les fureurs de l'amour & de la jalouſie, égarés par les tranſports

de la colere, rendus furieux par la frénésie de la vengeance ! Discordance bizarre, dont un sage gouvernement doit faire résulter cette heureuse harmonie qui donne la vie & le mouvement à la société.

Quelle fut la ressource des hommes? Ils élurent un chef pour tenir entr'eux la balance. Le roi était une loi vivante : sa volonté formait tout le systême de la législation. Ce gouvernement, désigné long-temps par le doux nom de paternel, & que nous appellons du nom odieux de despotisme, est le plus simple dans ses moyens, & par conséquent le plus ancien de tous. Il n'exige de grandes lumieres ni dans le prince, ni dans les ministres, ni dans les sujets : il ne suppose que de l'ascendant d'une part, & de la soumission de l'autre.

Il était plus conforme aux idées peu étendues des premiers hommes rassemblés, de choisir un d'entr'eux qui les jugeât, que d'établir une suite de loix par lesquelles ils fussent jugés. Les gouver-

nements aristocratiques ou populaires, sont en quelque sorte d'institution moderne.

Quelqu'un a dit que la démocratie était le plus ancien des gouvernements, parceque ce fut celui des premiers hommes qui se rassemblerent en société, avant qu'ils eussent élu des chefs. Mais ces hommes n'avaient pas encore établi de gouvernement ; ils vivaient dans l'anarchie, & non pas sous le gouvernement démocratique.

Ceux qui supposent que la société a commencé par l'union d'une famille, doivent reconnaître que le chef de la famille était une sorte de roi.

Les républiques furent établies par des hommes qui, déja policés, se réunirent pour former un établissement, ou elles s'éleverent sur les ruines du gouvernement d'un seul. Quand, au moment de l'association, il se trouva des hommes qui l'emportaient beaucoup sur les autres par la fortune ou par l'autorité, la république fut aristocratique.

Mais il n'eſt pas queſtion d'approfondir ici l'origine des différentes eſpeces de gouvernements. Il ſuffit de ſavoir qu'un gouvernement eſt abſolument néceſſaire aux hommes, & que le plus grand mal qu'on pût leur faire, ſerait de les abandonner à eux-mêmes. Bientôt la terre ne ſerait plus que le vaſte & affreux tombeau de l'humanité.

Fermez donc l'oreille aux voix téméraires qui oſeraient déclamer contre toute ſubordination. C'eſt ſacrifier la ſociété à l'individu, comme ſi l'individu ne devait pas être enveloppé dans la ruine de la ſociété.

La vraie liberté conſiſte à pouvoir ſatisfaire nos volontés honnêtes, & de telles volontés ne ſeront jamais contraires aux véritables intérêts d'aucun citoyen ni à ceux de la république. Cette liberté manque rarement aux hommes d'une condition médiocre & ſans ambition, même ſous le joug d'un tyran : car les tyrans ne vont guere chercher leurs victimes; ils ne frappent que ceux qui ſe

trouvent, ou viennent se placer à la portée de leur sceptre d'airain.

Puisque la société ne serait qu'un cahos informe, si elle n'était subordonnée à un pouvoir qui la dirige ; c'est donc un devoir de se soumettre à cette puissance, & de sacrifier l'amour dangereux d'une liberté indéfinie, à l'amour de la paix & de l'ordre, à l'utilité générale & à notre propre intérêt.

Devenir citoyen, c'est se soumettre à un empire, s'obliger à bien des devoirs qui pourront être pénibles, s'interdire bien des actions qui pourraient être agréables, & qui même rapporteraient quelquefois des avantages personnels, au moins apparents. On ne peut plus vivre pour soi, mais pour coopérer au bien général, & pour le partager.

Il serait bien doux de pouvoir n'être soumis qu'à une forme de gouvernement, qui fût examinée & approuvée par tous les membres de l'association. Il ne devrait pas même y en avoir d'autres, si tous les hommes étaient assez

juſtes & aſſez éclairés pour ſentir leurs véritables intérêts, pour connaître que l'avantage de chacun eſt indiſſoluble-ment lié à l'avantage de tous, pour ſavoir où commence le ſacrifice que nous devons faire de nous-mêmes à l'Etat : mais ils ſont bien éloignés de cette perfection, & tomberaient dans un malheur extrême, ſi on leur laiſſait le choix de la maniere dont ils voudraient être heureux.

Non, ſans doute, rien ne ſerait plus funeſte à tous les citoyens qu'un gouvernement dont tous auraient réglé la conſtitution ! ou plutôt, chacun voulant tirer à ſoi tous les avantages, voulant en priver ſes aſſociés, ils ne parviendraient pas même à établir une forme de gouvernement monſtrueuſe.

Quelle eſt la meilleure de toutes les formes de gouvernement ? Queſtion importante en politique, inutile en morale, puiſqu'on eſt obligé de ſe ſoumettre à la légiſlation ſous laquelle on recueille les fruits de la ſociété.

Queſtion affligeante, qui ne peut qu'inſpirer

qu'inſpirer le déſeſpoir & la haine de la patrie à ceux qui ne ſont pas nés dans un état dont la conſtitution ſe rapporte au ſyſtême qu'ils pourraient ſe former. Quelle cruauté de préſenter un choix à tant de gens qui ſe rendraient malheureux ou coupables s'ils oſaient choiſir !

Cherchez plutôt à les conſoler. Repréſentez-leur que tous les gouvernements ont leurs inconvénients & leurs avantages, qui ne peuvent guere être balancés avec aſſez de précision pour établir entre eux des motifs certains de préférence :

Que cette préférence eſt ſubordonnée à l'étendue de la domination, au caractere du ſouverain, à celui des peuples, à leurs mœurs, à leurs opinions :

Que chaque gouvernement eſt mélangé de quelques-unes des qualités des autres ; que ces conſeils, ces cours ſuprêmes des états monarchiques, dont les lumieres & la prudence du ſouverain préfere ſi ſouvent les déciſions à ſa volonté iſolée, les rapprochent de l'ariſtocratie :

Que, par l'aſcendant d'un magiſtrat, une ariſtocratie tient quelquefois du deſpotiſme :

Qu'il n'y a pas, qu'il n'y a peut-être jamais eu de véritables démocraties ; que l'aſcendant de quelques familles, ou celui d'un citoyen habile ou audacieux, les a toujours changées en ariſtocraties, ou en véritables monarchies.

Apprenez-leur que même le pur deſpotiſme n'a jamais pu exiſter, ou qu'il n'a été du moins qu'un état violent & paſſager : que les mœurs, les uſages, l'eſprit national, les opinions religieuſes, l'aſcendant du ſacerdoce, les terreurs du deſpote, ſon caractere, ſes vertus, ſes faibleſſes, ont toujours mis une barriere à ſes volontés iſolées.

Tout empire a ſes temps de maladie & de ſanté. On conſidere un état à l'époque de ſa plus grande vigueur ; on examine ſa conſtitution, & l'on décide quelle eſt la plus convenable aux aſſociations humaines : mais ſouvent il doit cette force qu'on admire à des circonſ-

tances étrangeres à son régime. Il dépérit enfin, parcequ'il faut que tout passe : un autre état deviendra florissant avec une législation contraire, & les penseurs oisifs feront de nouveaux raisonnements.

Les corps politiques sont trop vastes & trop compliqués, pour qu'on puisse aisément connaître le siege des maux qui les attaquent, & qui sont toujours répandus dans un si grand nombre de parties. De subtils spéculateurs en recherchent les causes, & produisent sur ce sujet les plus ingénieuses & souvent les plus vaines conjectures.

Je ne connais rien de plus sage que le sentiment de Montaigne : » La nécessité, dit-il, compose les hommes, & » les assemble. Cette couture fortuite se » forme après en loix..... Certes, toutes » ces descriptions de police feintes par » art, se trouvent ridicules à mettre en » pratique. Ces grandes & longues alter- » cations de la meilleure forme de so- » ciété & des regles plus commodes à » nous attacher, sont altercations pro-

« pres seulement à l'exercice de notre
« esprit.... Telle peinture de police serait
« de mise en nouveau monde ; mais
« nous prenons un monde déja fait &
« formé à certaines coutumes. Par quel
« moyen que nous ayions loi de le re-
« dresser & ranger de nouveau, nous ne
« pouvons guere le tordre de son accou-
« tumé pli, que nous ne rompions tout...
« Non par opinion, mais en vérité,
« l'excellente & meilleure police est à
« chacune nation celle sous laquelle elle
« s'est maintenue. La forme & commo-
« dité dépend de l'usage. Nous nous dé-
« plaisons volontiers de la condition pré-
« sente : mais je tiens pourtant que d'al-
« ler desirant le commandement de peu
« en un état populaire, ou en la monar-
« chie une autre espece de gouvernement,
« c'est vice & folie.... Quand quelque
« piece se dérange, on peut l'étayer ; on
« peut s'opposer à ce que l'altération &
« corruption naturelle à toutes choses ne
« nous éloigne trop de nos commence-
« ments : mais d'entreprendre à refondre

« une si grande masse, & à changer les « fondements d'un si grand bâtiment, « c'est à faire à ceux qui, pour décrasser, « effacent; qui veulent amender les dé- « fauts particuliers par une corruption « universelle, & guérir les maladies par « la mort..... Toutes ces grandes mu- « tations ébranlent l'état & le désor- « donnent ».

Nous parlons à tous les hommes, &, quelles que soient les institutions du corps social, dont ils sont membres, nous les exhortons à la paix; qu'ils respectent l'ordre de la société dans laquelle ils se trouvent placés; qu'ils craignent d'y porter le trouble, de faire leur malheur & celui de leurs concitoyens, en s'élevant contre les loix auxquelles leur naissance ou leur vie actuelle les soumet.

Que de maux se préparent les peuples qui se soulevent contre le pouvoir qui les domine! par quels flots de leur sang ils effaceront les loix dont ils se plaignent! le pouvoir contre lequel ils ré-

clament ne pourra être enſeveli que ſous leurs cadavres déchirés.

Il eſt arrivé de plus grands malheurs ; bien plus de ſang a été répandu par la révolte des peuples, que par la tyrannie des ſouverains. L'infidélité, le ſoulevement des ſujets a ſouvent appellé l'horreur & la mort ſur d'immenſes contrées.

Avant que les hommes connuſſent les vrais principes du gouvernement, ils regarderent comme vertueux les meurtriers des princes qui leur avaient déplu. Mais il eſt bien rare & bien difficile que les meilleurs ſouverains puiſſent longtemps être généralement aimés de leurs peuples. Ce n'eſt qu'après leur mort qu'on rend juſtice aux dépoſitaires de la ſuprême puiſſance. Ils avaient donc à craindre ſans ceſſe le fer d'un aſſaſſin qu'une gloire sûre attendait, & qui recevait les actions de grace d'une partie de ſes concitoyens, pour avoir donné la mort au tyran. La crainte rendait farouches & cruels des princes qui, peut-être, auraient été juſtes, s'ils avaient régné ſans

défiance. Des flots de ſang coulaient à leurs moindres ſoupçons, & les peuples étaient plongés dans tous les maux affreux qui accompagnent les mutations de regne fréquentes & forcées. Tant de calamités les ramenerent enfin à des principes plus ſages : l'utilité publique parla plus haut que les paſſions de ceux qui pouvaient gagner au changement, & l'intérêt général fit regarder juſtement les rois comme ſacrés, & leurs meurtriers comme parricides. Rejettons avec horreur toute maxime ſéditieuſe, dont la conſéquence ſerait de nous ramener à notre premier aveuglement.

La fidélité eſt donc la premiere vertu des ſujets, puiſqu'elle eſt très utile à leur aſſociation, puiſque leur infidélité doit attirer ſur eux les plus grands maux. Quel que ſoit le pouvoir qui les dirige, qu'ils y reſtent ſoumis. Qu'ils reſpectent la forme du gouvernement ſous lequel ils vivent. S'il eſt juſte, s'il eſt bien tempéré, la ſociété eſt heureuſe. Elle peut ſouffrir ſous quelque gouvernement que

ce ſoit, & ce qu'on appelle une démocratie, peut être elle-même la plus cruelle tyrannie.

Tremblez cependant, tyrans oppreſſeurs. La voix du ſage exhortera toujours à la patience les peuples irrités : mais le ſentiment de leurs maux peut l'emporter enfin ſur les cris de la ſageſſe. Puiſſe du moins une juſte terreur vous accompagner ſans ceſſe! puiſſe le fer vengeur briller toujours à vos yeux épouvantés, vous pourſuivre, vous faire trembler au milieu de vos flatteurs & de vos plaiſirs ! puiſſe l'inutile remords porter la rage & le déſeſpoir dans vos cœurs à vos derniers moments, & vos noms odieux être en exécration à la derniere poſtérité !

Mais, ô citoyens, n'oubliez jamais que la ſociété eſt auſſi cruellement déchirée par le brigandage des factions, que par les fureurs de la tyrannie. C'eſt une communauté d'avantages réciproques qui conſtitue une aſſociation réguliere : mais elle ne ſuppoſe pas la parfaite égalité.

CHAPITRE VIII.

Egalité.

Qu'est-ce en effet que cette égalité réclamée si souvent? Une vaine chimere, inventée par le pauvre & par le faible, qui porte envie à l'homme riche & puissant, qu'il croit plus heureux que lui. Cependant ce mortel si envié se retire, peut-être, pour verser des larmes, au fond de ses riches appartements où l'or qui brille de toutes parts ne saurait le consoler.

Il existe pour toutes les conditions une somme à peu près égale de plaisir & de douleur : voilà notre égalité.

L'égalité n'est point dans la nature. Rien ne se ressemble, rien n'est égal.

Peignez-vous un long spectacle d'objets toujours semblables ; l'œil en sera bientôt fatigué. Figurez-vous une grande société d'hommes parfaitement égaux ; il y régnera une inertie pire que la mort.

Considérez une famille. Le pere a sur

ſes enfants une ſupériorité qui tient de l'empire : l'expérience, les qualités acquiſes des aînés les éleveront au-deſſus des enfants qui ſont nés après eux : quelquefois la ſupériorité de l'eſprit dérange cet ordre, mais ſans rétablir l'égalité. Comment, ſi elle n'exiſte pas dans une famille, voudriez-vous la retrouver dans un vaſte état ?

Eſt-ce un partage égal des richeſſes que l'on deſire ? Mais n'eſt-il pas injuſte de toucher aux poſſeſſions, quand on n'en peut pas prouver légalement l'illégitimité ? L'aſſurance des propriétés eſt une des cauſes de l'union ſociale, & un de ſes plus fermes appuis. Une inquiſition même trop ſévere ſur l'origine & la validité du droit des poſſeſſeurs, paraîtrait moins un acte de juſtice que de tyrannie, & entraînerait en effet mille injuſtices, mille extorſions. On ſerait effrayé des maux qu'accompagnerait l'opération téméraire du partage égal des biens.

Cependant exécutez ce partage, diſ-

tribuez également les terres : vous verrez la nature elle-même se révolter contre ce vain effort & le combattre ; l'équilibre se rompra bientôt, & après une courte succession de temps, vont reparaître la grande richesse & la misere.

Quoique les hommes ne soient ni physiquement, ni moralement égaux, il est cependant entr'eux un titre d'égalité : c'est qu'ils sont hommes. D'ailleurs, celui qui a moins de force a souvent plus d'industrie ; celui qui a moins de fortune a plus de vertus.

Tu conçois du mépris pour celui que tu regardes comme ton inférieur! Crains d'être injuste. C'est une cause qui te regarde de trop près pour te laisser l'impartialité d'un juge équitable, & ta vanité te séduit peut-être, quand tu prononces sur ta propre supériorité.

Homme riche, est-ce la pauvreté que tu méprises ? Peux-tu prévoir les revers qui t'attendent ? Il ne tient qu'à la fortune de te rendre demain méprisable.

D'où naît ton orgueil ? Tes richesses

t'appartiennent : mais sont-elles toi-même ? Te donnent-elles quelques vertus ? ajoutent-elles à tes lumieres? Quand une tonne remplie d'or est une fois vuidée, elle n'est plus qu'un meuble vil, qu'on va peut-être remplir d'immondices. Et toi, si l'on te sépare de tes biens, que seras-tu? que te restera-t-il ? Oseras-tu te comparer à cet artisan, à ce manœuvre, qu'à présent tu dédaignes ? Consentira-t-il à te reconnaître pour son égal ? Non, sans doute ; il sait lui-même se soutenir ; il est utile ; & toi, tu ne seras qu'un vain fardeau de la société. Va, Midas n'en était pas moins un sot, pour cacher ses oreilles d'âne sous un bonnet de brocard.

Malheureux ! celui pour qui tu affectes d'injustes dédains, te méprise dans le fond de son cœur : mais il te respecterait, peut-être, s'il connaissait en toi des sentiments d'humanité.

Le général d'armées, le magistrat, le philosophe, le savant, n'iront pas, sans doute, contracter une liaison particuliere

avec un petit marchand ou un ouvrier, qui n'exerce qu'un art grossier. Il faut dans la société habituelle des rapports de sentiments, de vues, de connaissances, même de politesse, qui ne se trouvent point entre les hommes dont les professions ont si peu de conformité. La franchise grossiere du pauvre s'accorderait mal avec la fausseté polie du riche : la naïve impéritie de l'homme du peuple ne conviendrait pas à l'érudite ignorance du savant : les simples préjugés d'un bon marchand ne sont pas les préjugés réfléchis d'un philosophe. Que chacun cherche donc ses semblables, mais sans mépriser les autres.

La distinction d'états vils & d'états honnêtes est odieuse & insultante pour un grand nombre d'hommes estimables. A Rome, la petite marchandise était honteuse, mais le gros commerce n'était pas méprisable. Ainsi, de tout temps, les riches ont été compris dans le nombre des honnêtes gens.

Toute profession utile, toute profes-

faut se soumettre aux coutumes indifférentes.

Je gémis de mon sort, je porte envie au grand, au puissant, au riche. Insensé que je suis! je crois qu'il a sur moi de l'empire, parcequ'il a du pouvoir : eh! n'ai-je pas un empire bien plus glorieux, bien plus flatteur, si je sais me commander à moi-même? Il est plus riche que moi! Il ne l'est pas, si je suis content de ma fortune; si mon industrie, mon travail suffisent à ma subsistance, tandis que ses trésors ne suffisent pas à ses caprices. Il jouit de tous les plaisirs! Il les paie tous & ne jouit d'aucun : je jouis, moi, du repos de ma conscience. Il peut faire du bien! J'en fais aussi, puisque je travaille, puisque je donne un bon exemple aux compagnons de mes peines, puisque j'ai la douceur de les consoler. Mais j'éprouve les maux qui accompagnent la misere! Je suis bien supérieur au riche, si je les supporte avec plus de vertu qu'il ne soutient le poids de la fortune.

Ce qui contribue le plus à rendre les citoyens égaux entr'eux, c'eſt de vivre ſous la protection des mêmes loix.



CHAPITRE IX.

Loix.

D'INJUSTES chefs firent desirer de justes loix. Elles sont les mêmes pour tous; elles ne sont sujettes ni à la séduction ni au caprice.

Quelquefois des rois sages & vertueux sacrifierent au bien public une partie de leur puissance, s'enchaînerent eux-mêmes par les liens de l'équité, & devinrent législateurs.

Avant qu'aucune loi eût été portée, l'homme qui en tua un autre fut un scélérat digne de mort, & condamné par la loi naturelle, qui lui défendait d'attenter à la vie de son semblable, puisque lui-même desirait qu'on respectât la sienne.

Avant que la société se fût formée, avant la convention des propriétés que cette association rendit nécessaire, celui qui se nourrit du fruit du premier arbre qu'il rencontra, ne fit que satisfaire justement au besoin de la nature.

Mais depuis que la société est établie,

& que, par une suite nécessaire de sa constitution, elle a dû assigner des possessions à ses membres; celui qui ose attenter à ces possessions, est criminel: il mérite d'être puni de la maniere que la société juge la plus convenable au maintien d'un ordre qui compose son essence.

Les loix de convenance, autrement nommées loix civiles, sont des décrets émanés du gouvernement, qui prescrivent aux citoyens ce qu'il leur est ordonné de faire, ce qu'il leur est défendu de se permettre.

La loi n'a pas besoin, pour obtenir toute sa force, d'être approuvée par tous les citoyens. On en a déja dit la raison, en parlant du gouvernement. Il suffit qu'elle soit émanée de ceux en qui le peuple reconnaît le droit de la promulguer.

Un principe important, fécond en conséquences, & que le législateur ne doit pas perdre un instant de vue, c'est que la loi ne doit pas résulter de sa volonté particuliere, mais de la nature même de la chose. Le caractere essentiel

d'une bonne loi, c'est d'être utile. Si elle est à charge au citoyen, il faut qu'elle soit indispensable.

La meilleure de toutes les législations, sera celle qui assurera le plus solidement le repos, le maintien, la force de la société civile, en ôtant au citoyen la plus faible portion possible de sa liberté.

S'agit-il de corriger un vice de la constitution ? Alors une loi qui lese des particuliers, peut cependant avoir tous les caracteres de la justice & de la bonté, lorsque le bien qu'elle opere rend cette lésion nécessaire à l'intérêt général : car le salut public est la premiere des loix.

Ce serait une loi bien condamnable & absolument contraire à la nature de la chose, que celle qui léserait des individus sans être utile à la société.

Mais que faudrait-il dire d'un législateur qui blesserait le corps social pour le seul avantage de quelques membres ? Ne ressemblerait-il pas à un homme qui prendrait les fondements de sa maison, pour construire des ornements au comble.

Au reste, quand le gouvernement se trompe, ce n'est souvent qu'une longue expérience qui peut apprendre qu'il s'est trompé.

Une loi avantageuse à l'association générale, mais qui fait souffrir un individu, est toujours condamnée par cet individu, & par ceux qui lui sont attachés, quoiqu'elle soit utile à lui-même en effet, puisqu'elle l'est à tout le corps politique.

Celui qui est gêné dans ses desirs par une loi se plaint de cette loi. Il se plaindrait encore bien davantage, si on laissait un libre cours aux desirs effrénés de ses concitoyens.

Une loi qui ordonne une réforme nécessaire, ne sera jamais approuvée par celui dont cette réforme dérange le bien-être.

Une loi qui n'est point inspirée par la justice, qui ne tend pas à l'intérêt social, n'est pas une véritable loi. Ce n'est qu'un acte de caprice ou de tyrannie.

Citoyens, lorsque la société dans la-

quelle vous vivez s'est long-temps soutenue avec un certain systême de législation, croyez qu'il lui est convenable, & qu'il serait même dangereux de le renverser. Ne méprisez point votre patrie, parceque vous en entendez censurer la législation, parceque des rêveurs inquiets conseillent de la changer.

Un temps de réforme est un temps de crise; toute crise est dangereuse, on ne sait pas quelle en sera la fin. Le corps souffre par un changement de régime; on veut augmenter sa force, & l'on risque de lui donner la mort. On ne peut toucher que d'une main tremblante à une législation consacrée par le temps. Elle peut avoir des défauts qui soient eux-mêmes analogues à la constitution du corps qui l'a reçue, comme l'animal éprouve quelquefois des maladies qu'on ne peut guérir sans lui donner la mort.

Un homme sain doit se tenir à son régime ordinaire: une société vigoureuse doit conserver ses mêmes loix.

Malheur aux générations vivantes à

l'époque où la forme d'un gouvernement est changée ! Livrées à tous les déchirements qui accompagnent les dissentions intestines, poursuivies par le fer, par le feu, par l'aveugle fureur, par la vengeance atroce des différents partis tantôt vaincus, tantôt victorieux, elles ne prévoient que des maux plus funestes encore après tous ceux dont elles meurent victimes, & sont dévouées en sacrifice à la prospérité douteuse des générations à venir.

Figurez-vous un architecte qui, peu content de la construction de Paris ou de Londres, proposerait de les détruire. Vous aurez une juste idée de quantité de livres écrits pour la réformation de la société. Encore la plupart de leurs auteurs veulent-ils abattre des palais pour élever des chaumieres.

Qu'ils écoutent ce que Montaigne semble leur avoir adressé. Ce n'était pas un homme à petits préjugés.

» Il est bien aisé, dit-il, d'accuser d'im-
» perfections une police : car toutes cho-
« ses humaines en sont pleines. Il est bien

« aisé d'engendrer à un peuple le mépris
« de ses anciennes observances... Mais
« d'y rétablir un meilleur état en la place
« de celui qu'on a ruiné, à ceci plusieurs
« se sont morfondus qui l'avoient entre-
« prins... Je me laisse volontiers aller à
« l'ordre public du monde. Heureux peu-
« ple, qui fait ce qu'on commande mieux
« que ceux qui commandent, sans se
« tourmenter des causes ! qui se laisse
« mollement rouler après le roulement
« céleste « !

Ce n'est pas qu'un gouvernement, comme toutes les choses de la terre, ne doive subir des changements. On peut le comparer à un édifice : mais comme cet édifice est tout l'état, on ne peut le démolir que l'état entier ne soit bouleversé dans ses décombres. Il faut se contenter des réparations nécessaires, & remplacer par une pierre nouvelle l'ancienne pierre qui menace de la chûte. Certaines loix convenaient au gouvernement encore barbare : on y substituera des loix nouvelles, convenables à un gouvernement

gouvernement éclairé. Ce ſera l'eſprit national qui, dans ſes progrès ſucceſſifs, fera lentement, mais avec ſûreté, ces réparations indiſpenſables: avec le temps, la totalité de l'édifice ſe trouvera renouvellée, ſans qu'on puiſſe dire qu'il ne ſoit plus le même. Toujours ferme ſur ſes fondements, toujours lié dans toutes ſes parties, & n'ayant jamais éprouvé les ſecouſſes du marteau deſtructeur, il réunira l'appareil impoſant de la vénérable antiquité, à la fraîcheur, à la commodité d'une conſtruction nouvelle.



CHAPITRE X.

Le Prince.

PLUSIEURS écrivains ont ſuppoſé l'exiſtence d'un contrat primitif entre le ſujet & le ſouverain. Qui a vu l'original de ce contrat ? Dans quel monument hiſtorique eſt-il conſigné ? Qui a pu le paſſer ? Qui a eu le droit de me repréſenter avant que j'exiſtaſſe ?

Le devoir de la fidélité n'eſt point appuyé ſur une promeſſe que les ſujets n'ont pu faire avant que de naître, & que perſonne n'a pu faire pour eux : mais ſur le plus fort de tous les engagements, ſur celui de conſulter l'avantage de la ſociété d'où dépendent leurs propres avantages. Elle ne peut ſubſiſter qu'à l'abri du gouvernement, qui ne peut lui-même ſe maintenir que par l'obéiſſance & la fidélité des ſujets.

Le devoir des rois leur eſt dicté par leur propre intérêt plus fort que tous les contrats. La félicité des peuples ne peut

être que l'ouvrage du prince, & seule elle fait le bonheur, la puissance, la gloire & la félicité du monarque.

Toutes les obligations des princes, comme celles des sujets, peuvent être énoncées dans une seule loi ; Soyez justes. De la justice du prince, suit le bonheur des sujets.

Si le souverain est juste, il sentira que ce n'est pas pour son propre avantage, mais pour celui des peuples, qu'il jouit de la puissance ; que tant de prérogatives ne lui ont pas été attribuées sans qu'il dût les payer d'aucun retour ; que tous les sujets ne contribuent à sa grandeur, à sa sûreté, que pour qu'il leur procure à tous la sûreté, le bonheur ; qu'ils font entre ses mains, pour la conservation de l'état, le sacrifice d'une portion de leur propriété, afin qu'il leur assure la tranquille jouissance du reste ; qu'il ne doit exiger ce sacrifice que jusqu'au point où il est nécessaire à eux-mêmes ; qu'enfin si tout l'état est remis entre les mains d'un seul homme, c'est pour qu'un seul hom-

me veille avec une sollicitude paternelle sur la prospérité de tout l'état.

Dans la démocratie, chaque citoyen est chargé pour sa part des soins du gouvernement : dans la monarchie, le souverain prend sur lui seul les soins qui, dans le gouvernement populaire, seraient répartis sur tous les citoyens.

Le tyran croit qu'il regne pour tirer à lui tout le bonheur, & laisser tous les maux à ses sujets. Le juste prince sait que le pouvoir suprême lui est confié pour travailler, pour veiller au bonheur d'une immense famille, pour en être le tendre pere, pour se charger des peines & des inquiétudes, tandis qu'il procure à ses peuples le repos & la sécurité.

Le bon prince aura bien plus de fatigue, mais il éprouvera bien plus de douceurs, qu'aucun de ses sujets. Chacun d'eux n'est heureux que de son propre bonheur; il le sera du bonheur de tout un peuple.

Une félicité sans mélange n'est point accordée à l'homme; elle ne peut donc

l'être à toute une nation. Le prince espérerait en vain rendre parfaitement heureux chacun de ses sujets ; mais il goûtera le repos d'une conscience pure, quand il les aura rendus tous aussi heureux qu'ils peuvent l'être par lui.

Il ne suffit pas qu'il aime, qu'il veuille le bien ; il faut qu'il le connaisse. Combien de princes se sont écartés du vrai but qu'ils devaient se proposer, parcequ'ils ont cru que le plus grand des biens dont pût jouir une nation, était la gloire que procurent les armes : erreur funeste, présentée trop long-temps aux princes comme la premiere des vérités !

Un prince éclairé aimera mieux sa nation fortunée que brillante. Il voudra qu'elle en impose par son courage, par sa discipline, & non qu'elle inspire la terreur par une ambitieuse inquiétude ; qu'elle sache manier les armes pour faire respecter son repos, & non qu'elle prenne les armes pour troubler celui des autres peuples ; juste envers ses voisins comme envers ses sujets, il n'entrepren-

dra la guerre que pour résister à l'iniquité : il ne l'entreprendra qu'en gémissant, parcequ'elle ne sera guere moins funeste à ses sujets même victorieux qu'à leurs ennemis vaincus.

Il ne peut tout voir par ses yeux, il sera donc trompé : mais il dépend de lui de l'être beaucoup moins qu'on ne pense. Tout ce qui entoure le souverain adopte ses goûts, se modele sur son exemple. S'il aime la chasse, il est entouré de bons chasseurs : si la musique lui plaît, il ne manquera pas d'habiles musiciens : s'il aime la vertu, s'il la pratique, il ne verra autour de lui que des amis de la vertu. Qu'il aime véritablement son peuple, il ne trouvera que des amis du peuple : qu'il gémisse sur les maux de l'humanité, tout ce qui l'environne s'empressera de les soulager.

Mais on a connu des princes qui aimaient leurs peuples, qui aimaient la vertu : ils n'en étaient pas moins entourés de courtisans oppresseurs & vicieux. Ils croyaient avoir une cour honnête,

& n'avaient qu'une cour hypocrite. Cela n'eſt que trop vrai, & je crois en ſavoir la cauſe : c'eſt qu'ils n'aimaient pas encore aſſez leurs peuples, c'eſt qu'ils n'aimaient pas encore aſſez la vertu.

Un ſouverain, quand il le veut, fait naître autour de lui les talents, les arts, le génie : il fera naître bien plus aiſément les vertus, car elles ſont plus faciles à l'homme.

Comment diſſipe-t-on l'ignorance ? En la livrant au mépris. Comment fait-on fleurir les arts ? En leur accordant une grande eſtime, en inſpirant un grand intérêt de les cultiver. Que la vertu ſoit en honneur, qu'on ait un intérêt ſenſible à la ſuivre ; vous ne trouverez plus que des hommes vertueux.

Le meilleur des peuples ſera celui qui aura le meilleur des princes ; & le plus fortuné des princes, celui qui aura rendu ſon peuple le plus heureux.



CHAPITRE XI.

Justice.

Le gouvernement le plus éclairé ne saurait connaître assez toutes les actions des citoyens pour arrêter tous les actes d'injustice : il est des détours obscurs, des pratiques sombres, des moyens de chicane, par lesquels on peut se soustraire à l'animadversion des loix.

Toutes les loix portées pour faire observer la justice, n'ont pu être promulguées que pour l'utilité publique. Chaque citoyen doit se comporter avec tant d'équité, doit tendre si directement au bien général dans toute sa conduite, que les loix semblent inutiles : il doit avoir l'ame aussi pure qu'elles.

Il faut se rendre tel qu'on souhaite de trouver ses semblables. Il faut être juste, puisqu'on desire de n'être entouré que des amis de l'équité.

Celui qui est assez adroit pour s'emparer subtilement, & sans se compromettre, des biens de son voisin, ne

doit-il pas craindre sans cesse que quelqu'autre scélérat aussi adroit que lui ne ravisse toute sa fortune ?

Un des grands maux de la société, c'est que les uns sont occupés à dresser des embûches, & les autres à s'en garantir, & que la plupart tendent des pieges d'une main, tandis qu'ils écartent de l'autre ceux qu'on leur a tendus.

Chacun est intéressé à la conservation de ses biens; chacun l'est donc à la sûreté des biens de tous, puisque c'est la sécurité générale qui fait celle des particuliers.

« De même, dit Cicéron, que si, dans « le corps, chaque membre pensait à « augmenter sa vigueur, en tirant à lui la « force du membre voisin, il faudrait « bientôt que le corps entier s'affaiblît & « mourût : ainsi lorsque chacun voudra « s'emparer des avantages des autres & « les leur ravir, pour en profiter, la so« ciété humaine sera bientôt renversée ».

Les conventions, les engagements par lesquels un homme prête pour retirer,

répand pour recueillir, ou donne son temps & sa peine pour en recevoir un prix conforme à l'estimation qu'il en a faite, & qui a été convenue, sont des objets sacrés & forment un des principaux liens de l'union politique.

Refuser de satisfaire à ses engagements, quels qu'ils soient, pourvu qu'ils ne soient pas contraires à l'honnêteté ni à l'intérêt social, c'est l'action d'un citoyen atroce, qui trouble l'ordre de l'association, & mérite d'en être rejetté.

On peut être injuste sans manquer à ses conventions. Abuser de la situation d'un infortuné pour tirer de lui son travail ou sa propriété, sans lui en donner la juste valeur, c'est être à la fois injuste & cruel.

La feinte, la dissimulation, tout ce qui peut induire en erreur celui avec lequel on contracte, est une injustice plus criante que si elle était commise à force ouverte, puisqu'il reste moins de moyens de s'en garantir.

Mortel encore plus malheureux que

méprisable, tu sacrifies le bonheur solide du témoignage de ta conscience, au plaisir de posséder quelques biens, qui demain peut-être te seront enlevés. Tu fais un marché de dupe. Quel bonheur reste-t-il à celui qui ne peut s'estimer lui-même? Le plaisir d'être juste ne se perd qu'avec la vie.

Si les richesses rendaient toujours heureux, on serait tenté de pardonner aux frippons : mais il se verse plus de larmes sous les lambris dorés, que sous les toits couverts de chaume.

A ne consulter que la prudence, c'est toujours faire une sottise que d'être malhonnête homme. Il est bien rare que les mauvaises manœuvres ne se découvrent pas enfin. Cette découverte empoisonne les jours de leurs auteurs.

Que de soins, que de peines, que de travaux de corps & d'esprit pour couvrir une mauvaise action d'un voile qui se déchire toujours. La vertu est pour l'honnête homme un oreiller bien doux, &,

s'il a tout perdu, sa propre estime lui reste & le console.

Comme il est juste de défendre ses biens, & qu'il n'en est point de plus précieux que l'existence, on a le droit de donner la mort pour conserver sa vie. Cette loi de la nature s'accorde encore avec l'intérêt général; puisque la société serait infestée de brigands, s'ils étaient sûrs de n'avoir à frapper que des victimes sans résistance.

Ainsi, quand nous n'avons pas le temps de recourir à la protection publique, quand le danger est pressant, quand nous seuls pouvons le repousser, nous rentrons dans le droit naturel de défense, nous devons nous secourir nous-mêmes, & frapper notre ennemi. Mais s'il est terrassé, ou s'il prend la fuite, s'il ne reste plus pour nous de péril, ce n'est pas à nous, c'est au gouvernement à nous venger: car il est utile que le même homme ne puisse pas être à la fois le vengeur & l'offensé, l'accusateur & le

juge. Il faut, pour démêler ce qui est juste, un œil plus sûr que celui d'un homme passionné.

La peine du coupable est due à l'utilité publique, & non pas à la vengeance d'un particulier. Elle n'est pas ordonnée pour le faire jouir du tourment d'un malheureux, & pour lui faire goûter un plaisir atroce, à la vue des tourments de son semblable.

La peine doit être proportionnée au crime. Un cœur ulcéré ne garderait pas de mesure dans sa vengeance. D'ailleurs un ennemi serait toujours coupable ; mais les loix n'ont point d'ennemi, & leurs dépositaires doivent recevoir sans passion les défenses de tous les accusés. Tranquilles comme la divinité même ; la colere ne doit jamais troubler la sérénité de leur front, & si leur bouche, organe de l'équité, prononce les arrêts les plus séveres, c'est le crime qu'ils punissent, mais sans haïr le criminel.

Magistrat, tu ouvres ton cœur à la haine ; tu vois avec indignation l'accusé

dont tu tiens le ſort dans tes mains; tremble de donner ta voix : tu ne peux plus être juge, puiſque tu deviens ennemi.

Les loix de la juſtice entre les différentes ſociétés réſultent de celles qui lient les citoyens entr'eux. Les ſociétés ou états, dans leurs rapports mutuels, doivent être regardés comme des individus moraux. L'homme a le droit de repouſſer la violence, de donner la mort pour ſe défendre : les ſociétés jouiſſent du même droit; c'eſt celui de la guerre. Quand une ſociété s'eſt rendue coupable d'une offenſe capitale, elle eſt juſtement pourſuivie par les armes, comme un individu criminel eſt condamné à mort.

Les citoyens volent au ſecours d'un malheureux attaqué par la force : de même les ſociétés prennent les armes pour défendre une d'elles, attaquée par une puiſſance injuſte.

Une ſociété a-t-elle le droit de faire la guerre à une autre par la ſeule raiſon que celle-ci devient riche & puiſſante ? Il vaudrait autant demander ſi un mar-

chand a le droit de tuer un autre marchand ſon voiſin, parceque le commerce de ce voiſin devient floriſſant. Une ſociété n'a le droit alors que de combattre de travail, d'induſtrie, de bonne adminiſtration.

Faire la guerre pour acquérir de la gloire, c'eſt multiplier les aſſaſſinats pour faire parler de ſoi. Faire la guerre pour conquérir, c'eſt, en d'autres termes, aſſaſſiner pour voler.



CHAPITRE XII.

Religion.

Il semble que ce soit ici le lieu de parler de la religion, puisqu'elle tient partout au gouvernement, & qu'elle est liée au systême politique de la législation. Elle tend sans cesse à rendre les citoyens plus fideles à leurs devoirs; elle fait donc partie de ces mêmes devoirs, & est nécessaire à l'état social.

Le ministre de notre religion sainte en explique les dogmes & les préceptes, & le fidele qui l'écoute n'a pas besoin d'autres leçons. Si tous les hommes étaient chrétiens, & chrétiens religieux, le moraliste du siecle se tairait. Mais ici nous parlons à l'infortuné qu'une raison orgueilleuse a éloigné de l'humble foi de ses peres: nous parlons à tous les hommes de quelque nation qu'ils puissent être, & quelle que soit leur maniere d'adorer leur auteur. Notre devoir est de leur faire respecter la religion en général. C'est au ministre de nos autels,

appellé par Dieu même à étendre la foi, à leur prouver qu'il n'en eſt qu'une.

Toutes les religions ſont fondées ſur la croyance d'un Dieu; toutes ont pour but l'avantage des hommes. Tout temple eſt reſpectable; c'eſt une enceinte où ils ſe raſſemblent pour rendre hommage au Créateur; où ils croient ſentir ſa préſence plus immédiate; où ils s'embraſent d'une reconnaiſſance plus vive pour celui qui leur donna, qui leur conſerve l'exiſtence; où ils ſe ſentent ſaiſis d'une ſainte horreur, qui les écarte du crime, en leur repréſentant la colere d'un Dieu vengeur; où leurs cœurs ſe dilatent, & s'ouvrent à un attendriſſement qui les diſpoſe à l'humanité.

Ouvrage du même Dieu, tous les hommes le reconnaiſſent. Toutes leurs religions conſiſtent dans l'adoration de l'Être ſuprême. Il s'eſt manifeſté à eux par ſes œuvres; ils n'ont pas fermé les yeux à la lumiere de cette révélation générale. Les paſſions ont entraîné bien des hommes dans le crime; l'erreur les a ſouvent

aveuglés : mais nul n'eſt impie dans ſon cœur. Connaître un Dieu, & s'élever contre lui, refuſer de l'adorer, ce ſerait là l'impiété : mais c'eſt un ſentiment atroce qui n'entre pas dans le cœur humain. Tous les hommes ne rendent pas à Dieu le même culte ; mais tous ceux qui le reconnaiſſent, lui rendent le culte qu'ils penſent devoir lui plaire. Ils n'ont qu'un même deſir, un même deſſein, une même penſée : pourraient-ils donc ſe haïr ?

La croyance d'un Dieu eſt le plus fort lien qui uniſſe les hommes entr'eux. C'eſt par elle que tant de ſociétés, ſéparées par les opinions dogmatiques, ont encore un nœud puiſſant qui les enchaîne les unes aux autres.

Les hommes tiennent ſi faiblement à la vertu ; ils ſont ſi fortement attachés à leurs intérêts, & tellement aveuglés ſur leurs véritables avantages, qu'il ſemble qu'on doive trembler de ſe trouver au milieu d'eux : mais on ſait qu'ils croient un Dieu rémunérateur & vengeur, &

cette idée retient dans la société l'homme effrayé, prêt à fuir loin de ses semblables.

Je crois sentir en moi-même les preuves de l'existence de Dieu gravées en traits profonds que je ne pourrais effacer. Ce sentiment ne me semble guere plus séparable de moi, que celui de ma propre existence. J'accorde pour un instant que la nature, par les combinaisons infinies du mouvement, ait pu devenir l'auteur de mon organisation : je veux la reconnaître dans la création de ces insectes, machines disposées pour la formation d'ouvrages toujours admirables, mais toujours les mêmes : je reconnaîtrai même son pouvoir dans la vaste architecture de l'univers, dans l'harmonie de ces globes terrestres ou enflammés, toujours mus dans l'immensité de l'espace, & suivant des loix toujours constantes : mais moi, je pense. Des combinaisons fortuites ont-elles pu donner à la matiere la faculté de penser? Je ne suis point maître de composer mes idées. La plus grande contention de mon cerveau ne peut faire naître

aucune penſée qui paraiſſe due à ma volonté. Elles me viennent par inſpiration : c'eſt Dieu qui me les donne ; elles m'élevent juſqu'à lui, & me ſont un témoin de ſon exiſtence.

Il eſt certain que l'homme ne peut former aucune penſée à ſon choix. Je puis rêver, me recueillir, chercher des idées ; j'en trouverai même : mais je ne pourrai pas dire que j'ai trouvé celle que je cherchais. En effet, pour la chercher avec choix, il fallait que je la connuſſe, qu'elle fût préſente à mon eſprit, & dès lors je n'avais pas beſoin de la chercher. On ne peut faire un choix de ce qui n'exiſte point encore. Or, la penſée qui va naître dans mon cerveau, n'a encore pour moi aucune exiſtence : elle eſt ſeulement au rang des choſes poſſibles. Il faudra que je la reçoive telle qn'elle me ſera offerte. Ainſi l'homme qui réfléchit cherche une penſée quelconque, & non pas telle penſée. Si celle qui lui ſurvient eſt bonne, c'eſt avec raiſon qu'on l'appelle une idée heu-

reuſe, parcequ'elle ſemble due à un haſard favorable.

Dépend-il de moi de vouloir trouver une penſée, même indéterminée ? Non, ſans doute : car cette volonté elle-même eſt une idée qui m'eſt venue, ſans rien devoir à mon choix, puiſque je n'ai pu la choiſir avant qu'elle exiſtât. Il ſeroit abſurde de dire qu'on *a voulu vouloir* penſer.

Comment la nature m'a-t-elle donné l'intelligence, ſi elle n'eſt point intelligente ? Comment l'effet ſera-t-il ſi différent de ce qui le cauſe ? Mais ſi elle eſt intelligente, elle eſt Dieu.

Si la nature eſt aveugle, elle a produit ſans deſſein ſes ouvrages admirables. Si l'on ſuppoſe un deſſein, on ſuppoſe une penſée, & par conſéquent un être intelligent, un Dieu.

Si une penſée n'a point ordonné, ne dirige point, n'anime point le grand tout, quelques-unes des parties de ce tout lui ſeront ſupérieures : car moi qui penſe, je puis, ſans trop d'orgueil, me regar-

der, par ma penſée ſeule, comme ſupérieur à la nature dépourvue d'intelligence. En effet, un être penſant, fût-ce un atome, l'emporte ſur un être privé de la penſée, quelque énorme qu'il ſoit.

De bonne foi, quel homme voudrait être le ſoleil, ou même le ſyſtême complet de tous les ſoleils & de tous les mondes poſſibles ?

Si l'on dit que l'homme eſt un être matériel, qui doit le ſentiment & la penſée à une certaine modification qui lui eſt propre, à ſon organiſation, aux combinaiſons particulieres de matieres qui ſe trouvent en lui : il reſtera toujours à demander ſi l'on comprend bien ce que c'eſt qu'une combinaiſon de matieres qui penſe, & comment une organiſation peut penſer. C'eſt produire un effet pour une cauſe, c'eſt expliquer l'inconnu par l'inconnu, l'obſcur par le plus obſcur. Il ne nous eſt pas donné de concevoir ce qu'eſt l'Être ſuprême, ni par quel moyen ſa toute-puiſſance fait influer l'eſprit inétendu ſur la matiere étendue :

mais conçoit-on mieux ce que c'est qu'une modification qui donne la pensée; qu'une cause dénuée de raison, qui donne le pouvoir de raisonner?

Quelle grande, quelle sublime idée que celle d'un Dieu maître, auteur, & conservateur d'un immense univers & de mondes innombrables! d'un Dieu qui embrasse toute la nature & tous les temps, & dont la vengeance sûre attend le scélérat tranquille dans le crime! Quelle idée touchante, que celle d'un Dieu pere de tous les hommes, d'un Dieu bon, d'un Dieu qui récompense, derniere consolation du malheureux que lui seul peut consoler! d'un Dieu devant qui toute grandeur est affaissée, devant qui tous sont égaux, l'oppresseur qui l'offense, & l'opprimé qui l'implore; le riche, dont le cœur se ferme à la pitié, & le pauvre qui attend l'homme dur au tribunal de l'Eternel.

La religion soutient l'infortuné; l'athéisme laisse l'ame dans la sécheresse, livre le malheureux au désespoir, & ne

lui présente d'autre soulagement qu
mort.

Bayle a soutenu qu'une société
thées peut subsister. Je ne m'arrêtera
à le combattre. Mais il est certain
nous craignons les suites de l'athéis
& de quel droit l'athée viendra-t-il
répandant ses erreurs, porter l'effroi
le cœur de ses concitoyens ?

Si cependant il est un homme t
quille & vertueux, que nous soupç
nions d'athéisme ; si même il nous a
confidence de ses sentiments secrets,
dons-nous de le haïr : considéron
comme un homme qui s'égare, que
devons remettre dans son chemin,
que nous ne devons pas frapper
cequ'il s'est trompé sur sa route. Ay
pitié d'une erreur qui lui ôte toute
solation pour une autre vie dans
maux dont celle-ci est semée. Voy
en lui un exemple de la faiblesse de
lumières : regardons-le comme un in
tuné, & aimons-le encore davanta
car la premiere loi, la loi fondamen

de la ſociété eſt de s'aimer les uns les autres.

Si telle doit être notre indulgence pour une erreur qu'on regarde comme le plus fatal égarement de l'eſprit ; que dirons-nous de ces ſavants qui, ayant abandonné les dogmes révérés par leurs peres, manquent à cette même indulgence pour ceux qui les ont conſervés ? Pourquoi mépriſent-ils ceux qui ne penſent pas comme eux, & oſent-ils les perſécuter, en quelque ſorte, par l'outrage, par le dédain, par ces noms odieux d'eſprits faibles, de fanatiques, d'imbécilles ? Quelle contradiction, que celui qui ſe nomme philoſophe, ſe montre intolérant ! que celui qui recommande ſi bien l'indulgence réciproque, laiſſe voir qu'il pourrait bien lui-même être perſécuteur ! Hélas ! tous les hommes penſent différemment. Leurs idées ſont preſqu'auſſi variées que leurs traits. Quel eſt celui qui a raiſon ? Que les bornes de notre eſprit ſont étroites ! que notre intelligence eſt faible ! Quelle eſt l'obſcu-

rité de nos lumieres ! Il sembl
nos bouches ne soient que des o
d'erreur. Nous ne savons rien, h
nous, en nous-mêmes. Nous nous
mes tous trompés, nous nous tr
rons encore, & nous osons avoir d
gueil ! & nous voulons que notre
particuliere domine celle de tous les
mes ! Ah ! loin de nous cette peti
qu'on nomme vanité, qui fait que
méprisons, & qui nous rend mé
bles !

En vain, pour prix de nos fatig
études & souvent de nos erreurs,
pons-nous le titre de philosophes.
études sont vaines ; notre philos
est trompeuse ; nos travaux opin
nous ont pris & nous laissent dan
gnorance.

Respectons les hommes religi
mais quand pourra-t-on arracher les
tels à ces superstitions dangereus
destructives qui, sous des noms sa
ont fait régner le crime sur la terre
des hommes sont immolés à la divi

là, de vastes pays sont dépeuplés, les fers sont aiguisés ; les gibets, les bûchers sont élevés au nom de Dieu ; là, des femmes se brûlent sur les restes inanimés de leurs époux ; & le culte, qui doit être utile à la terre, ne paraît établi que pour la désoler. Il semble que ce ne soit que par la destruction qu'on puisse rendre hommage au Créateur, & que le spectacle le plus agréable à ses yeux, soit celui de ses créatures expirantes dans les tourments.

Celui qui a formé le monde & tous les mondes qui composent l'univers, a aussi créé l'homme. En lui commandant de le servir, il lui imposa l'obligation de servir ses freres, ouvrages de Dieu comme lui ; de leur être utile, parceque qu'il desire qu'ils lui soient utiles ; d'être vertueux, parcequ'il lui importe de trouver ses semblables vertueux ; parceque la sûreté, le bonheur des hommes dépend de la probité de chacun d'eux. La religion est un juste tribut de reconnaissance que la créature paie au créateur ;

mais il ne recevrait pas avec plaisir un hommage, il rejetterait un culte qui pourrait être nuisible aux hommes; car c'est à eux que ce culte doit être avantageux, non pas à lui qui n'en a pas besoin. Dès qu'il se trouve dans quelques-unes de ces religions par lesquelles les peuples divers présentent leurs adorations à leur auteur, quelques usages dangereux à ces mêmes peuples, ces usages, établis sans doute par leur aveuglement, doivent être proscrits comme désagréables à Dieu. Nous sommes obligés de croire que nous l'offensons par nos faiblesses & par nos erreurs; mais nous l'outrageons encore bien davantage par nos cruautés.

Puisque la religion mérite nos respects, le prêtre qui remplit ses devoirs est lui-même bien respectable. Obligé d'être, par ses vertus, une image sensible de la divinité, il conduit encore plus les hommes par ses exemples que par ses leçons. Sa bouche est l'organe de la morale la plus pure. Il est le précepteur du peuple; il lui apprend ses obligations; il

lui fait connaître, il lui fait aimer le bien. Dans les campagnes, il exerce, en quelque sorte, une magistrature auguste, qui ne doit sa force qu'à la douceur de la persuasion. Les hommes n'y seraient guere supérieurs aux animaux qu'ils emploient au labourage de leurs terres, s'ils ne recevaient quelques connaissances des premiers principes de la morale par la voix du ministre des autels qui les dirige, qui les console dans leurs maux ; qui concilie leurs différends, & qui leur sert à tous de pere.

Mais si le prêtre est vicieux, si sa voix excite au crime ceux qu'elle doit appeller à la vertu; si, pour son intérêt, il nourrit des superstitions dangereuses; s'il souffle la guerre au nom d'un Dieu de paix; s'il porte le trouble, lui qui ne doit prêcher que la concorde : c'est le plus atroce de tous les hommes.

Les prêtres sont très utiles; mais telle est la sainteté de leur état, que peu d'hommes méritent d'y aspirer. S'ils sont en grand nombre, il faut que la plupart

soient mal choisis, & par conséquent indignes de leur ministere. Moins nombreux, ils seront plus révérés & plus dignes de l'être ; ils s'observeront davantage, parcequ'ils seront eux-mêmes plus observés. Il est juste qu'il y en ait assez pour avoir l'œil sur le troupeau ; mais il est bon que le troupeau puisse avoir aussi l'œil sur eux.

La destination d'un homme chargé du ministere sacrée est de faire connaître au peuple ce qu'il lui est nécessaire de savoir, & non de l'engager dans des disputes obscures ; de faire d'honnêtes gens, & non des esprits subtils ; d'adorer Dieu, & non pas de savoir ce qu'il a voulu nous laisser ignorer. Ministre du ciel, organe de la Divinité même, il ne doit élever la voix que pour expliquer aux hommes leurs devoirs, & leur faire aimer le Dieu qui les prescrit.

Le christianisme est un état de perfection : le monachisme suppose une perfection plus grande encore, une vocation particuliere du ciel. Oserons-nous

croire qu'il naît au milieu de nous assez d'hommes parfaits pour peupler tant de maisons consacrées à la vie cénobitique? Tous ceux qui les occupent sont ou des saints, ou des usurpateurs. Qu'on respecte la demeure des saints : mais le vœu de la raison, de la politique & de la religion même, est de voir fermer à l'inutilité, à la paresse, peut-être au vice, les vénérables asyles qu'ils osent profaner.

En général, les plus vertueux se cachent dans leurs retraites, & fuient le siecle corrompu. Mais on trouve qu'il en est trop peu qui restent cachés.

Ne pourrait-on pas interprêter l'intention des fondateurs comme ils l'eussent fait eux-mêmes, si leurs lumieres avaient répondu à la bonté de leurs intentions, & affecter au bien public ce qu'ils ont réellement voulu lui consacrer?

Que l'on considere, entre autres objets, qu'il existe assez d'hôpitaux où le malheureux, près de périr, trouve les moyens de prolonger une vie encore plus misé-

rable; mais que l'homme ſenſible cherche en vain des maiſons où d'honnêtes citoyens, vieillis dans l'indigence, après avoir conſacré leur vie au travail, & payé à la ſociété le contingent de leur labeur, puiſſent obtenir dans leurs derniers jours un aſyle heureux, juſte récompenſe de leurs travaux.

Otons à l'humanité ce ſujet de plainte. Alors quel ſpectacle touchant pour les ames ſenſibles, que celui de ces vieillards à têtes chauves ou blanchies par les années, de ces reſpectables peres de famille, heureux de n'être point dans leur vieilleſſe un fardeau pour leurs enfants, ne craignant point l'affreux avenir, & coulant en paix & ſans inquiétude, après une vie laborieuſe, les derniers de leurs jours! Si mes yeux pouvaient être témoins de ce ſpectacle, je croirais avoir aſſez vécu.



CHAPITRE XIII.

Population.

Il ne suffit pas d'être soumis au gouvernement de la société dans laquelle on vit; il faut coopérer à la conserver. C'est par la population qu'elle se soutient, qu'elle se répare, qu'elle acquiert une fleur de jeunesse toujours nouvelle : c'est en lui offrant de nouveaux citoyens, êtres émanés de notre propre existence, que nous commencerons à payer ses bienfaits.

La loi de la nature & la loi de la société ont ici une force égale : car lorsque celle-ci nous demande de nouveaux citoyens, celle-là nous fait entendre la voix du desir, & nous présente l'appât de celui des plaisirs, qu'elle a voulu rendre le plus sensible.

Quiconque dédaigne d'accorder le tribut que lui demande l'humanité, attente contre elle, & semble vouloir la détruire, puisqu'elle s'éteindrait bientôt, si tous ses semblables avaient pour elle la même

ingratitude. Peu digne d'avoir reçu la vie, qu'il refuse à ceux qui devaient descendre de lui, assassin de sa postérité, il est également coupable envers l'état & envers la nature.

Le pauvre se marie & propage, parcequ'il ne connaît que les besoins physiques, qui sont très bornés ; parceque, n'ayant rien, il ne saurait craindre que ses enfants le forcent à se rien retrancher.

Les malheureux sont la pépinière de l'humanité, & servent à remplir le vuide de toutes les classes. Sans eux, les grands états seraient bientôt de grands déserts.

L'homme qui vit dans la médiocrité, craint d'avoir trop d'enfants, parcequ'il se trouverait alors au-dessous de la médiocrité.

Le riche ne veut point retrancher sur son superflu, se refuser des plaisirs, des caprices, des goûts, apprendre à connaître quelques privations. D'ailleurs, il plaindrait trop ses enfants, s'ils devaient être moins riches que lui.

Mais, ſans les beſoins factices, on ne connaîtrait ni médiocrité ni richeſſes, car il n'y a de réel que le néceſſaire. Ainſi les faux beſoins ſont la cauſe du grand nombre de célibataires.

Dans la jeuneſſe, on deſire le mariage, on ſouhaite d'en voir naître des fruits, parcequ'on n'eſt pas encore entièrement dépravé; parcequ'on n'a pas eu le temps d'étouffer la voix de la nature; parceque les preſtiges de l'opinion n'ont pas encore eu la force de l'emporter ſur elle.

Mais avec le temps, les préjugés font taire la voix du cœur : celui-ci a moins de feu. On veut ſoutenir un état, ſe rendre plus conſidérable en étalant plus de faſte : une malheureuſe prudence n'offre que des objets de crainte. On croit être devenu ſage, & l'on n'eſt que corrompu.

Sur bien des objets la jeuneſſe voit quelquefois plus juſte que l'âge avancé. C'eſt que les paſſions données par la nature ſont moins ſujettes à nous égarer, que la raiſon dégradée par les hommes, & embarraſſée de mille erreurs.

L'auteur de la nature n'a donné au animaux qu'une courte carriere à pai courir. Il semble n'accorder aux indiv dus que le temps de se reproduire, à de perpétuer les especes. L'homme na pour donner la naissance à l'homme: t est l'ordre du créateur.



CHAPITRE XIV.

Amour.

A PEINE un léger duvet commence à couvrir les joues délicates de l'adolescent, qu'un nouveau ſentiment germe dans ſon cœur, & ſemble lui donner une exiſtence nouvelle. Le ſang coule dans ſes veines avec plus de chaleur, & porte dans toutes ſes fibres le frémiſſement d'un deſir inconnu. La nature entiere change de face à ſes yeux, ou plutôt la nature entiere n'eſt que l'objet inconnu qu'il recherche ; il ſe plaît dans la ſolitude, parcequ'il peut s'y livrer tout entier au ſentiment incertain, mais profond qui l'occupe. Il aime à ſe plonger dans de douces rêveries ; mais ſes rêveries ſont des ſenſations & non pas des penſées. La mélancolie s'empare de ſon ame ; heureuſe triſteſſe qui reſſemble au plaiſir ! Tout l'appelle à l'amour, tout nourrit le feu divin qu'il recele.

Une jeune fille s'offre à ſa vue. Il tremble, il frémit, ſes genoux le ſoutiennent à peine : il eſt dans un état cruel, & cependant il éprouve un ſentiment déli-

cieux. Il reconnaît l'objet qu'il desirait, sans savoir d'abord qu'il eût des desirs. Il baisse les yeux; il les leve un instant, il les baisse encore, il n'ose regarder celle qu'il voudrait dévorer de ses regards. Il l'aime, il l'adore, & craint que de l'aimer ce ne soit lui faire une injure.

Il faut du temps avant qu'il ose parler; il en faudra bien davantage avant de dire qu'il aime. Mais que ses complaisances, ses soins, son accent devenu plus doux, plus touchant, son œil humide & enflammé savent bien le dire, au défaut de sa voix! Il voudrait se confondre avec l'objet de ses vœux, & cependant il craint de l'approcher de trop près. Il s'enhardit enfin: on sait qu'il aime, il sait qu'il est aimé.

Ce plaisir si délicat, le plus vif qu'il puisse jamais éprouver, n'est que le prélude d'un bonheur plus calme & plus durable. Les deux amants se donnent mutuellement leur foi, & leur union reçoit le sceau d'un contrat authentique, par les formalités d'usage dans l'état auquel ils sont attachés.

CHAPITRE XV.

Polygamie.

En même temps que l'Etat demande aux hommes de nouveaux citoyens, il exige l'union du pere & de la mere.

Remontons encore au berceau de l'état social, à ces temps qui ont précédé la naissance des richesses & du luxe. Nous verrons l'enfant exiger long-temps de sa mere des soins pénibles & assidus : alors la chasse, la pêche, les travaux du pere la nourrissaient. Quand l'enfant mâle avait acquis assez de force, il fallait que le pere le façonnât à partager ses travaux, tandis que son épouse allaitait le dernier fruit de leur union. La mere instruisait ses filles aux ouvrages de son sexe : elles faisaient ensemble les vêtements, elles préparaient la nourriture de la famille. Tel est encore à peu près l'état des familles pauvres, ou médiocres, c'est-à-dire, de la plus grande partie de l'humanité.

Dans toute situation, le mariage est

toujours une des premieres suites de l'état social, parceque les deux époux doivent concourir à l'éducation de leurs enfants. C'est par un abus funeste qu'ils renoncent souvent à leur accorder ce bienfait. Si l'on peut excuser les parents, c'est lorsqu'ils sont eux-mêmes si peu estimables, que le premier venu est plus digne qu'eux d'élever leurs enfants.

La nature fait naître à-peu-près la même quantité d'individus des deux sexes. Si le mariage du pere & de la mere n'était pas nécessaire aux enfants, il ferait avantageux que le nombre des mâles fût le moindre, puisque les meres perdent beaucoup de temps pour la propagation, pendant qu'elles sont enceintes, & pendant qu'elles allaitent.

On dit que dans les contrées de l'Orient, il naît plus de femmes que d'hommes. Si cette observation est fausse, la permission accordée aux Orientaux d'avoir plusieurs épouses, est contraire à la nature.

Je soupçonne qu'on n'a pas conservé

le véritable esprit de cette loi, dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps. L'homme peut encore devenir pere à l'âge où les femmes ont perdu la fécondité ; mais elles continuaient de rester dans la maison avec le titre d'épouses, & leurs époux avaient alors la permission de prendre d'autres femmes, pour ne pas rester, à la fleur de l'âge, inutiles à la population. On trouve souvent chez les sauvages l'origine des coutumes des peuples policés, & l'on voit sur les bord de l'Amazone, & à l'Orient du vaste empire de Russie, des hommes bruts encore faire succéder de jeunes épouses à des épouses infécondes qui deviennent les servantes de leurs heureuses rivales. Au reste, les Levantines ne sont en général que peu de fois meres: il faut à leurs époux plusieurs femmes, pour être peres autant de fois que le sont communément les Européens.

On peut trouver aussi l'origine de la polygamie dans l'abus que l'homme de la nature a fait de ses forces pour subju-

guer un ſexe faible. Le ſauvage, le ba
bare regardent les femmes comme d
créatures inférieures, deſtinées à leur ſe
vice & à leurs plaiſirs. Ils en réuniſſe
dans leur propriété autant qu'ils en pe
vent nourrir, comme les peuples paſteu
cherchent à poſſéder de nombreux tro
peaux & un grand nombre d'eſclave
Chez toutes les nations de l'Orient, ba
bares ou civiliſées, les femmes s'achete
& font partie des biens-meubles de leu
époux, & il eſt dans la nature de l'ho
me de vouloir poſſéder de chaque eſpe
de biens la plus grande quantité poſ
ble.

Nos ancêtres, ſous la premiere ra
de nos rois, n'obtenaient une épou
qu'en la payant à ſes parents. On pe
reconnaître un reſte de cette coutun
dans la piece de monnaie ou la médail
que l'époux donne encore à ſon épou
dans la cérémonie du mariage.

Les hommes en général ſe marie
plus tard que les femmes, & celles-
ont ſous nos climats une très longue

ondante fécondité. Quand elles
nent ſtériles, leurs époux ſont or-
ement dans un âge aſſez avancé
être livrés au repos. Ils auraient
eſpérance d'élever eux-mêmes les
tardifs d'une nouvelle union.
paraît donc contraire aux vœux de
ublique, au moins dans nos con-
qu'un citoyen ait pluſieurs épou-
nais il eſt néceſſaire à ſa conſerva-
que chaque citoyen en ait une.



CHAPITRE XVI.

Encouragement du Mariage.

L'ÉTAT ne ſaurait donner au mariage trop d'encouragement. C'eſt auſſi ce que n'ont pas négligé les anciens peuples dont nous admirons le plus la légiſlation.

Mais, où la légiſlation manque, elle pourra ſe trouver efficacement remplacée par la prudence des grands, des magiſtrats, & même des ſimples citoyens. Qu'en toute occaſion ils marquent une juſte préférence, même des égards reſpectueux au pere de famille; que le célibataire manque de conſidération dans la ſociété; que ſon inutilité volontaire lui ſoit au moins tacitement reprochée: bientôt les mœurs ſuppléeront au défaut des loix, & le célibataire, en s'engageant ſous les loix du mariage, s'empreſſera de mériter l'eſtime qui lui eſt refuſée.

Mais au contraire, rien n'eſt plus expoſé aux froides plaiſanteries des gens

nde que le mariage, ſi ce n'eſt
ıpliſſement des devoirs qui y ſont
s : car nous ne ſerions pas encore
ɔrrompus, ſi nous n'étions que vi-
il faut que nous entrainions les
dans le vice, & que nous répan-
e ſarcaſme ſur la vertu.

:l reſpect cependant eſt dû à ces
i précieux, qui, en joignant en-
: deux perſonnes, confondent en
temps pluſieurs familles, rendent
uns leurs intérêts, leur ouvrent
›uvelle ſource d'amitiés, de ſoins,
:ours mutuels. La patrie devient
: plus chere aux jeunes époux,
ju'ils y ſont attachés par de nou-
chaînes; parcequ'ils tiennent à un
rand nombre de ſes membres; par-
ls ont déja rempli un de ſes vœux,
'ils eſperent répandre encore ſur
le nouveaux bienfaits, en contri-
à la perpétuer.

CHAPITRE XVII.

Adultere.

QUICONQUE attente aux mœurs d'une famille, attente contre l'état même, puiſqu'il inſinue dans un de ſes membres le venin contagieux du vice, qui, de proche en proche, gagnera le corps entier.

Tu ris des maux que tu cauſes, homme corrompu, homme corrupteur; toi, qui fais ton plaiſir d'inſpirer tes mœurs à ton ami; toi, qui te dis heureux, quand tu as fait rougir de ſa vertu celle que tu arraches à l'époux qui reçut ſa foi; celle dont tu prépares la perte peut-être, au moins la honte & la douleur; celle à qui tu ments, quand tu veux lui perſuader que tu l'aimes. Mais le mal ne s'arrêtera pas où tu l'as fait naître. Ta maîtreſſe verra ſon exemple ſervir de modele à ſes compagnes; ton ami, vicieux par toi, ſera bientôt imité par ſes amis : &, par une chaîne continue, mais dont l'œil ne pourra bientôt plus ſuivre les

anneaux multipliés, le corps ſocial ſera bientôt infecté de coupables individus qui, ſans toi, auraient été vertueux, & même, après un nombre de ſiecles, naîtront encore des hommes vicieux par toi.

Mais ne cherchons pas ſi loin les malheurs qui ſont ton ouvrage. Je te ſuis dans cette maiſon, aſyle à préſent reſpectable de la paix & de la vertu; mais où tu traîneras après toi le crime & le trouble. Quel ſpectacle touchant! Une épouſe adorée d'un époux qu'elle adore, une confiance mutuelle, des careſſes également partagées, une amitié auſſi vive, & ſur-tout plus précieuſe que l'amour même, ce calme de deux cœurs qui n'ont point de reproches à ſe faire! Couple à préſent fortuné, vous allez éprouver à la fois tous les tourments!

L'époux ſans défiance préſente à l'épouſe ſon ami. Quel ami! Sous ce titre auguſte & ſaint, il eſt admis dans l'intimité d'une femme dont l'ame eſt trop pure pour connaître la défiance. Il reçoit

dans son traître sein le dépôt des faibles chagrins qui ne font qu'assaisonner le bonheur d'un ménage bien uni : mais il sait les exagérer. Il fait remarquer dans l'époux qu'on aime, de ces légers défauts dont l'humanité ne peut être exemte ; il s'étudie à se parer des qualités contraires; il se rend aimable pour perdre celle qu'il attaque; il n'épargne aucune de ces complaisances insidieuses, armes toujours fortes contre un sexe faible : semblable à ces serpens cruels qui lechent d'abord la proie qu'ils s'apprêtent à dévorer. Comment une femme innocente pourrait-elle résister à tant d'embûches ? Elle se rend, & perd en même temps sa tranquillité.

Femme honnête, ce n'est pas encore notre sexe que tu dois craindre le plus. Il saura te respecter si tu te montres respectable. Timide devant toi, il n'osera te confier un sentiment qui t'outrage; &, pour défendre ta vertu, tu n'auras besoin d'autres armes que de l'empreinte auguste de cette vertu même, qui brille sur ton front. Crains les femmes sur-

Crains cette amie dangereuſe qui
niliariſera d'abord, par des ſaillies
bles, avec l'image du vice; qui
ıutumera inſenſiblement à ne point
der comme un malheur affreux la
de l'innocence. Bientôt elle oſera
re confidence de ſes plaiſirs furtifs:
ira de ta rougeur, pour t'apprendre
rougir que de ta vertu. Sa voix laſ-
enhardira l'amant timide qui trem-
evant toi; ſes plaiſanteries écraſan-
i feront une honte de ſa retenue;
; conſeils impurs l'encourageront à
bertés dont tu n'oſeras t'offenſer
nt elle: audacieuſe dans ſon igno-
e, elle te rendra, s'il le faut, té-
de ſon opprobre, pour te rendre
ne elle inſenſible à la honte: elle par-
en ſecret au ſéducteur qu'elle pro-
, elle lui fera part de tes aveux, lui
ndra les moyens de t'attaquer, lui
uera tes faibles, & l'accablera même
n mépris, juſqu'à ce qu'il puiſſe lui
igner que toi-même enfin es deve-
népriſable.

CHAPITRE XVI

Des suites de l'Adultere.

Si, par le mariage, deux famil
composent plus qu'une seule,
ment, en quelque sorte, une mal
puis, de facultés, de ressources
délité conjugale porte dans les
la division, y fait naître les tram
des & les guerres ouvertes.

L'époux offensé supporte im
ment son outrage; l'épouse infid
teste de son innocence; les paren
nent parti: le séducteur & ceux
sont attachés augmentent encore
ble. Le partage d'intérêt, d'amit
pinions, attise les haines. L'ins
sarcasme ne sont point épargnés;
relles naissent, les inimitiés pullul
se calomnie, on se déchire, on
verse; nombre de citoyens sont
par le crime d'un homme corr
l'abandon d'une femme qui s'e
corrompre.

Au milieu de tant de citoyen

t, qui pourra maintenir la paix?
x, dira-t-on. Eh quoi! toujours
x, & jamais de mœurs!
'on ne pense pas que le vice soit
ble à la propagation de l'espece.
nant adultere croit n'employer ja-
rop d'efforts, & craint de ne prou-
nais assez son amour aux maîtres-
i le fatiguent de leurs faveurs. Rien
lus contraire à la vigueur féconde
ette ardeur voluptueuse, qui dissipe
nême ses moyens, qui veut ressem-
la force & qui bientôt amene la
sse.
poux, content de jouir, s'inquiete
e se signaler. Il ne cherche le plaisir
orsque la nature elle-même lui en
ue le moment, & elle l'indique
urs avec sûreté: moins il se livre
nt à l'amour, & plus les fins de
ur sont sûrement remplies.
ns tout pays où il y aura beaucoup
itants, il y aura beaucoup d'infidé-
conjugales. Eh! je le sais. Je sais
que, dans toute ville fort peuplée, il

y aura beaucoup de ſcélérateſſe, be
coup de brigandage, beaucoup de vic
beaucoup d'horreurs. Qu'en conclu
que les hommes s'infectent mutue
ment, quand ils ſe touchent de t
près.

Défenſeur de l'adultere (car il y en
vous pouvez devenir pere de famille
ſi un faux ami vous laiſſait la charge
enfants qu'il aurait eus d'un comme
furtif avec votre épouſe, ne verriez-v
pas avec une profonde douleur vos p
pres enfants dépouillés, par ce comme
adultérin, d'une partie de votre h
tage? Avec quelle tendreſſe éleveri
vous des enfants, que vous regarde
comme les uſurpateurs des biens de
tre poſtérité? Ne ſentez-vous pas,
ces effets du vice, qu'il attaque l'une
premieres inſtitutions ſociales, le d
de propriété? Vos deſcendants on
droit légitime de ſuccéder à vos poſ
ſions; & celui qui les en prive ne
pas un homme injuſte!

Quand donc il réſulterait de ces co

merces condamnés quelque avantage pour la population, il faudrait le ſacrifier à la juſtice.

Conſidérez encore la triſte influence qu'ils ont ſur les mœurs. Il faut avilir, corrompre des valets, les façonner à la trahiſon, à l'infidélité, leur apprendre à mépriſer leur maître : il faut s'avilir ſoi-même, en les prenant pour confidents, capter leur bienveillance humiliante, ſe mettre ſous leur joug, & le porter ſans murmure dans la crainte de leur indiſcrétion : il faut faire une étude de la fauſſeté, ſe prêter à des manœuvres honteuſes, & ſouvent ridicules ; tromper un époux dont on ne feint d'être l'ami, que pour le déshonorer & pour ruiner ſes enfants.

Accoutumés à ſe rendre eſclaves de femmelettes, les hommes deviennent plus faibles qu'elles : ils ne ſavent plus penſer que d'après les objets de leurs adorations ; ils ne s'occupent que de niaiſeries, de futilités. Combien l'on voit de poupins à barbe noire, & même

à cheveux gris, avec des caracteres de petites filles !

Toujours attentif à séduire les femmes, il faut mettre tous ses soins à leur complaire, à les flatter, encenser leurs défauts, plier sous leurs caprices, les admirer quand elles font pitié, paraître les respecter quand elles devraient rougir, admettre sans appel leurs décisions, & les accoutumer à décider toujours, n'avoir enfin de l'esprit, de la raison, de la sensibilité, je dirai même une existence, que pour elles & comme elles. C'est ainsi qu'on leur gâte l'esprit; elles gâtent le nôtre à leur tour.

Le moindre des maux que fasse l'adultere, c'est d'éteindre l'amitié entre deux personnes destinées à passer ensemble ce que le ciel doit leur accorder de jours.

L'épouse, séduite par un amant aimable, peut-elle chérir encore cet époux qui l'empêche d'être toute entiere à ce qu'elle aime ? D'abord incommode, il devient bientôt odieux. Elle feint auprès de lui, mais elle feint mal, des sentiments

qu'elle n'a plus. Elle reçoit froidement des careſſes qu'elle voudrait repouſſer avec horreur. Elle eſt malheureuſe par tout ce qui naguere la rendait heureuſe, par l'aſpect d'un mari qui n'eſt plus qu'un ſurveillant inſupportable, d'un ménage où ne regne point ſon vainqueur, d'enfants qui ne ſont point les fruits de ſon nouvel amour. L'époux infortuné ſoupçonne qu'il aime ſeul. Les reproches commencent, la confiance s'affaiblit, bientôt elle eſt rompue; & la plus affreuſe certitude ſuccede aux doutes les plus déchirants. Le mari fuit une maiſon où le chagrin le dévore; il va chercher ailleurs le plaiſir qui le fuit. L'épouſe, abandonnée de ſon époux & de ſon inconſtant ſéducteur, ſe jette en déſeſpérée dans les bras de nouveaux amants : elle y trouve la volupté, ſans y trouver la paix de l'ame, ſans ceſſe ballottée entre l'amour & la jalouſie, la jouiſſance & le regret, l'empreſſement & l'abandon, les adorations & l'opprobre, le plaiſir & le remords. La vieilleſſe vient : elle rejoint deux époux

ou plutôt deux ennemis qui se fuya
qu'elle ne réunit que pour les liv
d'humiliants souvenirs, que pour
leur supplice, & qu'elle force à tr
ensemble les restes d'une vie qu'il
raient dû semer mutuellement de f
& qu'ils se sont rendue mutuelle
odieuse.

Permettez donc le divorce. Trist
source, rarement employée par
mêmes à qui elle est accordée, &
les suites fâcheuses se font assez co
tre, quand on considere les div
forcés que cause la nature par la
de l'épouse. Le mari, passant à de s
des noces, soumet les enfants d
premier mariage à l'empire d'une é
gere, qui, bientôt devenue mere
même, n'a que de la haine, ou du n
de l'indifférence pour des enfants q
lui doivent pas le jour. Elle s'indig
leur voir partager la tendresse de
pere & des avantages qu'elle vou
qui appartinssent tout entiers à ses
pres enfants. Les exemples cont

ſont bien rares, & l'on ſent qu'il n'eſt pas poſſible à une belle-mere d'avoir une tendreſſe réellement maternelle pour des enfants qu'elle n'a pas portés dans ſon ſein.

Il faudra donc interdire auſſi les ſeconds mariages? Non, aſſurément. Ce ſerait faire un trop grand tort à la population, puiſque bien des hommes, à la fleur de l'âge, ſont privés de leurs épouſes. Mais, parcequ'on eſt obligé de ſupporter quelques maux, compenſés d'ailleurs par les avantages qui les accompagnent, faut-il encore raſſembler ſur la ſociété d'autres maux qui ne ſont pas inévitables?

Vous pourrez faire du divorce une apologie qu'il ſerait difficile de combattre; je le ſais: mais convenez du moins que, s'il devenait très commun, ce ſerait la marque d'un vice dans les mœurs. Et ſi le gouvernement, la religion de votre pays ne l'admettent pas? Quoi! parceque le divorce ne m'eſt pas accordé, il me ſera permis de donner atteinte aux loix

de ma patrie, de troubler l'ordre social & de porter la dissension dans les familles de mes concitoyens?

Nous n'avons pas le pouvoir de réformer les loix : notre devoir est de nous y soumettre. Qui se souleve contre elles rompt les nœuds de la chaîne sociale.



CHAPITRE XIX.

Chasteté.

Le christianisme rejette l'union des deux sexes qu'il n'a pas consacrée par le sceau du sacrement. Mais pourquoi les peuples qui ne suivent que de vaines superstitions, ont-ils interdit aux personnes libres de tout engagement les douceurs de la volupté ?

Il faut ici reconnaître la grande prudence des premiers instituteurs des gouvernements, qui, peut-être, n'ont pas assez senti ce qui devait plaire au ciel, mais qui ont très bien connu ce qui était utile à la terre.

Il semble d'abord que l'Etat doive s'affliger peu des plaisirs d'une jeune fille ou d'une veuve capable encore de sentir l'amour & de le faire naître. Mais l'union qui regne entre des amants n'étant pas indissoluble, & mille circonstances pouvant la rendre passagere, les enfants n'auraient point d'état, &, en quelque sorte, point d'existence. Qui en

prendrait ſoin? Le pere? Il n'eſt
titre qui conſtate ſa paternité, &
puiſſe faire valoir contre lui pour
ger à en remplir les devoirs. La
Mais ſi elle paſſe dans les bra
époux, voudra-t il adopter une pr
ture étrangere? Il faudra donc l
traindre à garder le célibat, pour
le fruit de ſon amour, & la cond
à une ſtérilité contraire à l'intérêt
parcequ'elle a été féconde une fo

Mais, ſi l'amant épouſe celle
a donné un gage de ſa tendreſſe, c
alors le but de la ſociété eſt rem
que l'enfant n'a plus à craindre
don de ſes parents, les loix ont
que l'honneur de la mere fût rép

Une autre raiſon impoſe aux p
mes libres l'abſtinence des plaiſirs
reux. Croit-on que des femmes e
nées par les liens du mariage à de
triſtes, infirmes, valétudinaires,
dignes de poſſéder leur cœur, ſer
vironnées de compagnes plongée
les tendres délices, & réſiſteront

mable contagion de la volupté ? Elles croiront ſuivre la nature, quoiqu'elle-même condamne ce que l'intérêt de la ſociété réprouve. L'exemple puiſſant l'emportera ſur le devoir, & les loix impérieuſes du tempérament & du cœur feront taire celles de la vertu.

Pour que les plaiſirs impétueux de l'amour ne vinſſent pas troubler les tranquilles douceurs du mariage, & ne lui fuſſent pas préférés, il était néceſſaire qu'ils fuſſent interdits toutes les fois que la loi n'avait pas expreſſément permis de s'y livrer.

La plus sûre gardienne de la chaſteté virginale & de la fidélité des épouſes, c'eſt la pudeur, qui, peut-être n'eſt pas inſpirée par la nature, puiſqu'elle n'eſt pas un beſoin ; mais dont tous les peuples ont naturellement reconnu l'avantage, & qui a été conſacrée dans toutes les ſociétés.

C'eſt ainſi que les diverſes nations, également intéreſſées à maintenir l'union conjugale, ont tendu toutes, comme de

concert, à en assurer le repos & la tranquillité.

Courage, disait Caton le censeur, à un jeune homme de sa connaissance qui sortait d'un lieu de prostitution : Courage ; c'est là que doivent aller les jeunes gens plutôt que de séduire nos femmes. Caton vivait dans une république corrompue : il n'avait à choisir qu'entre les degrés plus ou moins funestes de corruption.

Jeune homme, tu détruis ta santé, tu souilles tes mœurs en fréquentant les plus vils suppôts de la débauche ; tu perds l'habitude de rougir en osant te montrer dans des réduits infâmes ; tu t'avilis dans la plus vile des sociétés ; tu dépraveras en toi les goûts honnêtes qu'inspire la nature, car tu préféreras l'effronterie des courtisanes à la timidité naïve de la pudeur ; les femmes honnêtes, les chastes vierges détourneront de toi leurs regards, ou ne les porteront sur toi qu'avec mépris.

Tu préféreras les plaisirs imparfaits

mais faciles dont tu as pris l'habitude, aux douceurs vertueuses de l'union conjugale qu'il faut toujours payer de quelques peines; ou si tu t'enchaînes dans les nœuds de l'hyménée, tu regretteras les impures compagnes de ta jeunesse, tu t'arracheras du sein d'une chaste épouse pour te plonger sur le sein impudique d'une prostituée; tu n'auras ni le caractere révéré d'un tendre époux, ni celui d'un respectable pere; après avoir contristé le cœur d'une épouse honnête, trop indigne de son amour, privé de la vénération de tes enfants, tu traîneras une vieillesse triste & mal-saine dans les douleurs & dans le repentir : mais le Sage qui gémit sur ta corruption te regarderait avec encore plus d'horreur, si tu avais porté le vice dans la couche nuptiale de ton ami, dans le chaste lit de sa fille, dans le sanctuaire de la vertu.

Notre religion fait une vertu de la chasteté absolue, de la conservation de la virginité : mais elle n'attend, elle n'exige cette vertu que des ames privilé-

giées, marquées du ſceau d'une élection particuliere. La chaſteté dont elle a fait un devoir général, c'eſt celle qui nous défend de ſouiller un lit étranger; c'eſt cette chaſteté féconde qui, ne nous permettant pas d'uſer nos forces par l'abus des plaiſirs, nous rend plus dignes de les goûter, plus capables d'être utiles à la propagation de l'eſpece, plus propres à ſupporter les travaux qui nous ſont impoſés; qui nous conſerve enfin la pureté des mœurs, la vigueur de l'eſprit, celle du corps, & la vie même.



CHAPITRE XX.

Choix des Epoux.

La néceffité du mariage établie, il eft temps de parler du choix des époux. Il dépend quelquefois des contractants, & très fouvent de leur famille. Que ce choix eft difficile à faire !

La nature ne fait point fe démentir. Elle agit dans l'homme comme dans les autres animaux. Voyez le foin que prend cet habitant de la campagne d'unir enfemble des animaux de bonne race, pour avoir toujours du bétail de la meilleure qualité : cet homme que vous méprifez, rendu plus intelligent que vous par l'expérience, vous dicte la leçon que vous devez fuivre.

Nous tirons de nos parens, quelquefois de nos aieux, fouvent, peut-être, de nos ancêtres plus éloignés (car les obfervations ne peuvent remonter bien haut) une partie de nos traits, de nos habitudes extérieures, du fon de notre voix. Eh ! qui ofera dire que nous ne leur

devons pas auſſi une grande pa
nos qualités ? On peut le prouv
analogie. On a remarqué dans les
que, par la génération, un étalo
choiſi, communique preſque tou
qualités naturelles & acquiſes. Or
rait faire à peu près les mêmes ol
tions ſur les autres animaux do
ques : & l'on voudra que l'hom
tienne tout au plus que quelques
de ceux qui lui ont donné l'être
ſans doute. Notre caractere, nos v
nos vices, notre génie, viennent ſ
en grande partie, de nos ancêtres
une vérité dont bien des peupl
paru convenir, en accordant la n
aux deſcendants de ceux qui s'
ennoblis par leurs vertus.

Pere de famille, tu connais les
de ton fils ; tu deſires qu'elles ſoie
core reproduites dans ſa poſtérité. I
donc garde où tu lui choiſiras une é
Ne va pas la chercher, ſéduit par l
de l'or, dans une famille où regne
vices. Etudie le caractere des pa

celui de la fille. Prends soin que ce caractere ait d'heureux rapports avec celui de ton fils. Tu travailleras à son bonheur; tu pourras lui promettre des enfants vertueux comme lui-même.

Ce fils a-t-il de légers défauts que tu voudrais pouvoir corriger dans tes descendants ? Tu n'as qu'à les tempérer par les vertus contraires de son épouse. Est-il un peu trop vif? Que sa femme se fasse aimer par sa douceur. Sa prodigalité pourrait-elle, dans ses neveux, dégénérer en dissipation? Que sa femme ait une sage économie. Sa noble confiance se tournerait peut-être en arrogance dans ceux qui naîtraient de lui ? que son épouse plaise par une aimable timidité.

Fais plus encore. Consulte la santé de tes neveux ; s'il se peut même, procure-leur les avantages de la beauté. Ton fils est d'une santé délicate ? Fais-le entrer dans une famille où regne une santé plus ferme. Tu desires quelque chose dans sa taille, dans ses traits? Corrige-les par les graces extérieures de son épouse, par les charmes de sa beauté.

CHAPITRE XX

Inceste.

Il semblerait au premier coup c
que le plus sûr moyen de perpétuer
les familles les vertus & les qu
louables, serait de ménager les alli
dans les familles mêmes, d'unir le
avec la sœur: union sacrée chez le
ciens disciples de Zoroastre, mé
dès l'enfance par l'habitude de
ensemble, préparée enfin par le d
de s'aimer, & cependant rejettée
horreur par le consentement presqu
nime de tous les peuples policés.

Une spéculation assez simple se
prouver, indépendámment de cett
reur générale, que ces unions do
être funestes à l'humanité.

Il n'y a point d'homme, peut-
qui ne porte en lui-même le gern
quelque infirmité, qui n'ait dar
cœur le principe de quelque vice n
dont l'extérieur ne soit déform
quelque défectuosité.

Nous avons vu qu'il n'est pas n

ı nature que les enfants tiennent
x qui leur ont donné l'être, une
de leur tempérament, de leur
ɜre & de leur conformation exté-

ſt également certain que cette ma-
d'être commence à s'altérer dès la
le génération, parceque les quali-
pere ſe trouvent tempérées dans
géniture par les qualités contraires
nere,

is uniſſez enſemble le frere & la
: ces deux perſonnes, qui n'ont
même ſang qui coule dans leurs
, qui portent à l'extérieur des traits
ſemblance dont l'œil eſt frappé,
ɜn recelent pas moins, ſans doute,
intérieur, communiqueront à leurs
s les vices de leur ſanté, de leur
ure, de leur caractere : communi-
peu ſenſible, peut-être, à la pre-
génération, mais devenue plus
ıée en ſe multipliant.

n homme d'une conſtitution peu
qu'il tient de ſon pere, va produire

avecla fille de ce même pere, des
plus valétudinaires encore, de
tront des individus faibles, peu
des fonctions de la société,
même capables de vivre.

L'homme colere aura des desc
dont on ne pourra calmer ni é
fureurs, & l'ami des plaisirs ser
che d'une race dont la sévérité
ne pourra contenir la licence
Ainsi l'univers n'aura plus que d
tants vicieux, infirmes & diffoı
bientôt après ne sera plus qu'un

Au contraire par le mélange d
rentes familles, les défauts pe
transformer dans les vertus qui
sinent; l'infirmité commençante
une heureuse vigueur, la laid
bellit, & les habitants de la terı
nuellement croisés entr'eux, co
au monde vieillissant la fleur d
miere jeunesse.

Ainsi les alliances entre les
les nieces, entre les enfants de
ses, seront encore interdites; pa

même ſang, quoique diviſé en pluſieurs canaux, & déja mélangé, conſerve encore quelques-uns des vices de ſa premiere ſource.

Cependant ces unions ſeront moins dangereuſes que celles entre les freres & les ſœurs; & les loix, ſe relâchant de leur ſévérité, les permettront quelquefois, pourvu que les exceptions ne deviennent pas trop fréquentes.

C'eſt donc dans une famille étrangere qu'un pere choiſira l'épouſe de ſon fils. Son choix fait, ſes devoirs ſont remplis, & celui des époux commence.



CHAPITRE XX

Devoirs des Epoux.

UNE ſeule loi peut énoncer
devoirs des époux; la voici : Soy
reux l'un par l'autre.

Comment l'un jouira-t-il du b
ſi l'autre ſe laiſſe emporter à
mouvements de colere; s'il ced
ſes vains caprices; s'il ſe livre
prit de domination, ſi naturel &
gréable; s'il ne ſait ſacrifier de
qu'il ne pourrait ſatisfaire ſans
le compagnon de ſa vie; ſi, to
occupé de lui-même, ou plutôt s'o
toujours, il n'a jamais en vue la p
à laquelle il doit complaire?

Le bonheur pourrait-il être le
de celui qui ferait le malheur de
Figurez-vous un homme enchaî
toujours à la ſuite d'un infortu
yeux ne voient que l'expreſſion
longue douleur, des joues ſillonn
les larmes, un œil éteint par l'h

d'en répandre, les couleurs livides de la morne tristesse répandues sur un visage flétri, l'agréable embonpoint miné par le chagrin destructeur : son oreille n'est frappée que de plaintes ameres, de cris lamentables. Il veut fuir cet odieux spectacle, qui sans cesse se reproduit. Il cherche hors de chez lui, hors de lui-même, le bonheur dont il est indigne, & qui se refuse à sa poursuite ; ou, s'il perd dans la dissipation du monde & des affaires l'aspect de la victime qu'il a frappée, un temps vient où l'on est incapable d'une vie occupée, où la société fuit avec l'âge du plaisir : c'est alors que la solitude est affreuse ; c'est alors qu'on recueille les épines du malheur qu'on a semées dans le jeune âge.

Il n'est point de bonheur dans la vie, qui ne soit mélangé de quelque amertume ; il n'est point dans l'union conjugale de félicité qui ne soit traversée par quelques douleurs : mais souvent elles sont prolongées par la faute de celle des deux parties qui les supporte.

L'époux infidele est coupable : mais combien ne manquent à leur serment qu'entraînés par une occasion vive, séduits par un enchantement passager, fascinés en quelque sorte par le manege d'une femme hardie, ou piqués par l'attrait d'un goût momentané. Leurs esprits s'abandonnent aux charmes d'une volupté nouvelle ; mais leurs cœurs n'ont point abjuré leurs premiers engagements ; &, dans les bras d'une maîtresse qui les enivre de plaisir, ils n'accordent qu'à leurs dignes épouses le sentiment précieux de l'amitié.

Cet instant est critique. Observe-toi, femme prudente ; dévore tes pleurs, dissimule tes chagrins, & qu'une aimable douceur rappelle près de toi l'époux volage. Les nouveaux droits que tu auras acquis sur son estime ajouteront encore des nœuds plus forts aux liens qui l'attachent à toi.

Mais la plupart des femmes se livrent, sans réserve, à l'impétuosité des sentiments jaloux qu'elles éprouvent. Leurs

bouches ne s'ouvrent plus que pour les plaintes les plus ameres, les plus durs reproches. Elles auraient pu du moins, en attendant un retour plus tendre, respecter les amies de leurs époux : mais elles emploient tout leur art à se fermer un cœur dont les chemins leur étaient encore ouverts. Elles étaient offensées, mais chéries, & elles se rendent odieuses. Acharnées à faire le tourment de leurs infideles, elles deviennent pour eux des furies implacables, & finissent par leur en inspirer toute l'horreur.

D'autres qui auraient pu ramener l'époux volage par leur vertu, se rendent méprisables sans exiger moins d'amour, & osent rester jalouses en devenant indignes d'être aimées.

Quelques-unes se piquent de mépriser l'affront dont leur cœur gémit en secret, glacent l'inconstant par la froideur qu'elles affectent, s'étudient à jouer l'indifférence, & parviennent à la faire naître dans l'ame d'un époux qui était loin encore de l'éprouver.

Dans le mariage, il faut donn
ses soins à adoucir son caractere,
tre sans cesse à la place de la pe
dont on doit faire le bonheur, lu
gner ces désagréments, légers pe
en eux-mêmes, mais qui, reno
sans cesse, suffisent pour empoiso
vie : car de faibles maux multiplié
plus insupportables qu'un grand m
qui passe, & s'oublie.

Loin des époux ces emportem
colere, qui avilissent l'homme plus
cune autre passion. Quelle triste
que celle de ces couples violents &
deurs, qui croient s'aimer & qui
rellent sans cesse, qui ne se parle
pour se contredire, dont les acc
sont que des cris, & qui semble
à se déchirer au moment même
viennent de s'embrasser !

D'autres, médiocrement acc
à ces transports violents, ont une
sécheresse, une douceur âcre, un
quille affectation de supériorité
bien plus encore que les vivacité

geres, intimident la tendresse, l'affligent, la fatiguent, la détruisent.

D'autres encore ne peuvent se refuser à l'envie de faire des railleries ameres, se picotent, se pointillent, se harcelent par de petites contradictions, des refus déplacés, finissent par l'humeur, l'impatience, &, par ce seul travers d'esprit, nuisent à la douceur de leur union.

Le mariage doit offrir un commerce mutuel & continu de complaisances, de soins, de conseils, d'indulgence & de tendresse. Il fut un temps, & même ce temps fut long, où, la société ne se maintenant que par la force, la vigueur corporelle était absolument nécessaire. Cette vigueur avait même le nom de vertu dans les langues anciennes. Les hommes étant plus vertueux, c'est-à-dire, plus robustes que les femmes, obtinrent sur elles une supériorité qu'ils devaient à la force de leurs muscles. Ils étaient faits pour combattre sans cesse. La femme avait soin de garder la maison : tranchons le mot, de servir. Ce temps n'est

plus. Aujourd'hui la véritable f
plus avantageuſe à la ſociété &
citoyen, c'eſt celle de l'eſprit. L
ſera donc encore ſupérieur à ſa
quand il aura plus de pruden
capacité, de connaiſſances u
bien de la famille. Mais alors i
ſentir cette force que par celle d
ſuaſion; ſorte d'empire flatte
celui qui la poſſede, & jamais c
celui qui s'y ſoumet.

Mais rien ne ſera plus ridicu
ſupériorité affectée par un ſot
femme prudente & d'une gran
ſi ce n'eſt celle d'une femme qu
tant ſur ſon époux un empire
une domination écraſante, l'avil
mépriſable, en fait ſon jouet &
la ſociété.

La femme qui a négligé de c
raiſon, ne peut être dans tous
une compagne agréable pour ſo
lui donner des conſeils utiles
conſolations toujours adaptées
leurs : elle eſt incapable de bi

ses enfants : mais loin de l'époux qui veut être heureux la femme qui n'a jamais lu que pour faire parade de ses lectures, qui n'a jamais regardé de tableaux, entendu de musique, vu de pieces de théâtre que pour les juger. Elle se croit du goût parcequ'elle décide, de la science parceque ses flatteurs ne la contredisent pas, de l'esprit parcequ'elle a gâté sa raison, de la philosophie parcequ'elle a perdu ses mœurs : elle se dit au-dessus de son sexe parcequ'elle en méprise les devoirs, & chasse son mari de sa maison, pour la remplir de poëtes bruyants, de littérateurs entêtés, d'artistes orgueilleux, & de philosophes tranchants.

Il serait trop long & trop inutile de s'appesantir sur les devoirs qu'exige le mariage. Chacun les connaît, peu veulent les suivre.

Eloignons sur-tout nos regards de ces maisons consacrées aux larmes où l'époux barbare se plaît à accumuler le malheur sur la tête d'une infortunée, qui, en lui accordant sa main, n'attendait pas un

ſi cruel retour. Vous le voyez dans le monde gai, poli, complaiſant, ſenſible; on chérit ſa douceur, on le croit né pour la tendreſſe : il ne maltraite que ce qu'il doit aimer.

Malheureux! ſi la raiſon ne peut rien ſur toi, écoute du moins la tendre voix de la pitié. Ne l'entends-tu jamais retentir ſur ton cœur?



CHAPITRE XXIII.

Premiere nourriture des Enfants.

Il semble plus nécessaire de diriger que de recommander l'amour paternel. Est-il un cœur assez dur pour repousser cette tendresse que nous inspire un être qui a fait partie de nous-mêmes, un être qui n'en est séparé que pour devoir encore à nos soins assidus la continuation de son existence ?

Cet amour est un sentiment vif & profond qu'un naturel pervers voudrait en vain étouffer ; la nature nous y rappelle sans cesse. Nous chérissons notre enfant, avant même qu'il ait vu le jour ; nous comptons les instants qui nous conduisent à celui de sa naissance, nos vœux impatients voudraient hâter ce moment délicieux. Nous aimons en lui, pour l'avenir, toutes les qualités qu'il nous plaît de lui supposer ; déja nous jouissons de ses talents, de ses vertus ; nous lui avons obligation déja de tous les plaisirs qu'il doit nous procurer un jour.

Il naît enfin cet objet de nos plus ardents desirs ; il annonce par ses cris sa débile existence : ses cris frappent, déchirent nos cœurs. Une tendre mere, affaiblie par les maux qu'elle vient de souffrir & par ceux qu'elle souffre encore, étendue sur un lit de douleurs, mais sènsible seulement à la joie, demande avec empressement aux femmes qui l'environnent ce fruit si cher de ses souffrances, & porte sur lui des regards où se peint bien plus vivement l'expression du plaisir, que celle des maux qu'elle a déja presque oubliés.

Livre-toi, sensible mere, à cet amour si doux. Prends garde d'oublier bientôt ce que tu dois à cet enfant, qui exige tous tes soins, qui a besoin de toute ta tendresse. Tu l'aimes, parcequ'il te doit sa naissance. Tu l'aimes plus encore que son pere ne le peut aimer, parcequ'il te doit plus, parcequ'il ta coûté davantage, parceque tu l'as acheté par les plus cruelles douleurs. Craindrais-tu de souffrir encore pour lui, de lui sacrifier ta paresse, tes aises & de vains plaisirs.

Tu le vois aujourd'hui pour la premiere fois : ton œil avide le dévore, tes mains le careſſent, ta bouche le couvre de baiſers : vas-tu donc avoir le courage barbare de l'éloigner de tes yeux? Quand il était encore dans les ténebres, tes deſirs l'appellaient à la lumiere : était-ce pour l'écarter auſſitôt loin de toi ? Tu as enduré ſans murmure la fatigue de le porter dans tes flancs, & tu renonces au plaiſir de le ſoutenir ſur ton ſein ! Tu l'aimes, & tu cedes à une autre le doux tribut de ſes premieres careſſes, de ſa premiere reconnaiſſance ! Il ignorera long-temps que c'eſt à toi qu'il doit la vie ; mais il connaîtra bientôt que c'eſt à une autre qu'il doit la nourriture : c'eſt pour une autre que le ſentiment de l'amour va commencer à germer dans ſon cœur. Tu le reverras trop tard. Ton aſpect étranger (l'aſpect étranger d'une mere!) ne lui inſpirera que de l'éloignement, de l'effroi. Tu le verras, pour fuir tes careſſes importunes, ſe précipiter ſur le ſein qui l'alaite, & ne répondre à

la voix de sa mere que par des cris aigus interpretes de sa haine.

Par le temps seul, & sur-tout par l'absence d'une nourrice chérie, tu pourras obtenir enfin que le fruit de tes entrailles supporte sans peine ta présence : mais il n'oubliera pas facilement sa bienfaitrice ; il ne contractera qu'avec peine une inclination nouvelle, & long-temps plus faible que la premiere. Tu gémiras long-temps de l'indifférence & même de l'horreur avec laquelle il recevra tes caresses, avant de pouvoir plier son jeune cœur à l'ingratitude & à l'inconstance : car, en vain tu voudrais te le dissimuler ; du moment où il commence à t'aimer, à perdre l'idée de sa nourrice, de ce moment même il commence à être léger & méconnaissant.

Souvent, & j'en ai l'expérience, une mere croit enfin régner sans rivale sur le cœur de son enfant, & y avoit fait naître une tendresse affermie par un temps assez long. La nourrice reparaît, l'enfant la reconnaît à peine, ou même ne la reconnaît plus : il la fixe long-temps avec

des yeux incertains, ſemble étudier ſes habitudes, écoute en ſilence une voix autrefois ſi chere, raſſemble des idées preſque effacées de ſa faible mémoire, & quitte enfin ſa mere, où plutôt la fuit, pour voler dans les bras du premier objet de ſon amour.

Que de femmes ſont ſouvent punies avec autant de rigueur que de juſtice, pour avoir refuſé le lait à leur progéniture ! Combien de fois cet aliment ſalutaire, aigri dans le ſein d'une mere dénaturée, fermente dans toutes ſes veines, ſe tourne contre elle en poiſon, la fait périr dans les douleurs, ou lui laiſſe traîner une vie accablée de maux plus cruels que le trépas ! ſupplice affreux & long, préparé par la nature contre celles qui réſiſtent à ſes loix.

Peut-on même jamais lui déſobéir, ſans éprouver ſa vengeance ? Quel art téméraire oſe repouſſer des flots de lait loin des canaux qui leur étaient deſtinés, & leur ouvrir une route qu'ils n'auraient jamais dû connaître ? La fievre annonce

toujours la crise violente qu'occasionne ce combat intérieur ; la malignité s'y joint quelquefois, & la mort suit de près les premiers jours de l'enfantement.

Mais si la mere court de grands périls en refusant à son enfant la nourriture qu'elle lui doit, le nouveau-né, jetté sur le sein d'une nourrice étrangere, n'est pas exposé lui-même à de moindres dangers. C'est seulement dans le sein de la mere qu'a été préparé l'aliment convenable à l'enfant; aliment sans doute plus analogue qu'aucun autre à celui qui le soutenait, qui causait son accroissement, avant qu'il vînt à la lumiere ; aliment rendu digestible par les mêmes liqueurs, conduit dans le même estomac, filtré dans les mêmes canaux. Un lait nouvellement formé, & léger encore, peut seul convenir à un estomac novice. Un lait qui a plus de consistance, tel que celui d'une nourrice qui a enfanté depuis plusieurs mois, doit le surcharger, y causer des indigestions. D'ailleurs, le lait d'une femme qui vient d'enfanter, purge l'en-

ſant ; purgation utile & douce, puiſqu'elle eſt préparée par le ſeul méchaniſme de la nature, & non par un art peut-être alors dangereux. L'enfant qui vient de naître n'a déja que trop ſouffert, pour franchir les différentes barrieres qui le retenaient dans les flancs qui l'ont porté ; il n'eſt que trop fatigué par l'habitude nouvelle pour lui de reſpirer ; il ne fait que de commencer à vivre dans le fluide léger de l'air, ſi différent du fluide épais dans lequel il a nagé juſqu'alors : ce changement ne lui cauſe que trop d'impreſſions violentes, ſans lui faire éprouver encore le travail d'une médecine, ordonnée par un art qui n'eſt jamais ſans incertitude. Il a beſoin, je le veux, d'une purgation ; mais elle doit être compoſée par la nature.

C'eſt aux aliments que nous prenons qu'eſt dû notre accroiſſement : ce ſont les parties ſubſtantielles de ces aliments qui deviennent des parties de nous-mêmes. Nous perdons ſans ceſſe, par d'inſenſibles ſécrétions, des portions de notre exiſ-

tence, qui sont remplacées par d'a
portions de notre nourriture propı
s'assimiler avec nous; l'homme ten
sans cesse à se dissiper en vapeurs,
se renouveller, n'est plus, en gr
partie, au bout d'un temps, le m
qu'il était autrefois. Le point substa
qui le compose au moment de la
ception, se cache, par sa petitesse
trême, à l'œil attentif de l'observa
curieux : tout ce qu'il acquiert de
par le temps, c'est à la nourriture
le doit.

Si donc toute la partie matérielle
l'homme n'est autre chose qu'un c
posé de la partie substantielle des
ments, qui est devenue lui-même : c
bien n'est-il pas vraisemblable que
nourriture influe beaucoup sur le mo
C'est de sang & de carnage que se no
rissent les lions & les tigres; les anim
plus doux ne paissent que l'herbe
prairies.

Eh quoi! la nourriture a sur le ten
rament une telle influence, & le lait d'

nourrice n'en aura pas point sur le caractere de l'enfant! Il en a peut-être une très grande, & ce n'est pas sans trembler que nous pouvons confier à une femme étrangere, pour le nourrir, l'enfant qui fait notre espérance, & qui va peut-être sucer les vices avec le lait.

Connaissons-nous d'ailleurs, à l'aspect d'une nourrice, les défauts intérieurs de sa constitution, les germes de maladies, d'infirmités qu'elle recele en elle même, les vices du sang qui coule dans ses veines : sources de maux innombrables, qui vont refluer dans la substance de son nourrisson.

Comment une mere peut-elle se reposer sur les soins d'une mercenaire, qui concevra peut-être pour l'enfant étranger qui lui est remis, une tendresse maternelle; mais qui peut-être aussi n'aimera de lui que le salaire qu'il lui procure? Espere-t-on qu'une femme, souvent inconnue & légérement choisie, sacrifie au bien de son nourrisson, ses goûts, ses plaisirs & l'amour du gain? C'est tout ce

qu'on pourrait se promettre d'un très petit nombre de meres.

Une jeune nourrice se privera-t-elle du plaisir de participer aux fêtes, de se mêler aux danses du village, & d'acquérir, par la grossiere vivacité de ses sauts, la gloire de la premiere danseuse du canton ? Ne prendra-t-elle aucune part à ces festins rustiques, où le vin brille au milieu des viandes entassées, & d'où la sobriété est bannie ? Ou, si la pauvreté lui défend de se livrer à la joie, ne partagera-t-elle pas les rudes travaux de son mari, n'ira-t-elle pas glaner à la suite des moissonneurs, s'unir aux troupes des vendangeuses, ou se courber sous le poids des lourds fardeaux ?

Cependant l'enfant abandonné pousse des cris affreux, se débat dans les liens qui le compriment de tous côtés, s'épuise par son désespoir, ou contracte, par ses efforts, une infirmité cruelle. Etroitement enveloppé au milieu de ses déjections corrompues, fermentées par sa propre chaleur, l'épiderme se décompose en

écailles noirâtres ou d'un rouge pourpré; sa peau se couvre de boutons enflammés. Ses maux sont augmentés encore par le jeûne, si dangereux dans ce premier âge de la vie, où la croissance exige des réparations fréquentes. La nourrice revient enfin, & lui laisse engloutir un lait échauffé, plus pernicieux encore que la diete.

Combien d'enfants sont les victimes de la saison des fruits! C'est alors que les habitants de la campagne se dédommagent de la grossièreté de leurs repas accoutumés. Une nourrice dévore avidement des fruits fiévreux & mal-sains, & fait sucer à son nourrisson le lait qui en est formé, & qui participe à leurs qualités vicieuses.

Il est vraisemblable que les enfants de la campagne périssent souvent dans leurs premieres années par la misere, par le défaut de soins, par la vie mal réglée & peu convenable des femmes qui les alaitent, par les mauvais aliments qu'ils prennent eux-mêmes, lorsqu'ils sont

ſevrés : & tel eſt le genre de vie que n
faiſons partager à nos enfants ! Il ne
pas, ſans doute, les élever avec dél
teſſe ; mais, ſi nous voulons les con
ver, il faut leur procurer une nourri
convenable.

A combien de périls ne ſont-ils pa
poſés par la négligence des nourrices
uns ſont conſumés ou défigurés pa
flammes ; les autres ſont eſtropiés par
férents accidents que la prudence a
pu prévenir ; d'autres ſont mutilés pa
animaux immondes & voraces, av
d'une chair tendre & onctueuſe. M
exemples ſemblables ſont connus ;
femmes ſe les racontent mutuellem
& même les exagerent, ſi pourtan
peut les exagérer : & ces exemples aff
ne peuvent les rappeller aux devoirs
crés de la maternité ! La crainte de q
que fatigue, l'amour de ces agitat
funeſtes qu'on appelle des plaiſirs,
ſur elles plus de force que la nature

Rien ne doit être plus capable d
frayer les parents qui confient leur p

géniture à des nourrices mercenaires, que ces victimes si nombreuses d'un lait empoisonné par une seconde conception. Par quelle confiance téméraire se persuade-t-on qu'une femme habitera sans cesse avec son mari, recevra ses plus vives caresses, s'en verra tendrement invitée au plaisir, sans se rendre aux empressements, peut-être aux violentes attaques d'un époux, à la voix du desir qui la consume elle-même & d'un tempérament encore exalté par la gêne & la privation? le moyen le plus sûr, le seul peut-être de résister à nos passions, c'est de fuir les occasions qui nous invitent à les satisfaire. Mais cette femme peut-elle fuir son mari? Et n'est-ce pas exagérer la force d'un sexe faible, que de croire qu'elle pourra lui résister toujours? n'est-ce pas être injuste, après l'avoir placée sur les bords étroits & glissants du précipice, de l'accuser d'y être tombée?

S'il devait être quelquefois permis de choisir une nourrice étrangere, ce serait

pour corriger, dans l'enfant, la co
tion trop faible ou mal-ſaine de la
par la conſtitution louable & vigo
d'une nourrice bien choiſie.



CHAPITRE XXIV.

Education.

ÉDUCATION d'un enfant commence ôt que le vulgaire ne le croit. La prace doit veiller sur lui dès le moment a naissance. Une nourrice imbécille use des passions naissantes de son rrisson, se plaît même à les exciter. fant qui n'a encore d'autre langage ses cris, l'emploie à exprimer ses ntés impérieuses. Quand elles ne point justes, il faut déja savoir y ter. Si vous lui obéissez plusieurs fois oire, il faudra toujours lui obéir : si s résistez, dès le commencement, ordres dont ses cris sont les interes, il ne les renouvellera plus pour ême sujet.

Qu'on y prenne bien garde : l'enfant éja les passions de l'homme fait. Il e à commander, il est colere & ja-: il frappe sa nourrice, les enfants l'environnent, les choses même imaées.

On ne doit pas inférer de là q
passions soient en quelque sorte i
L'enfant est colere, parceque, acco
aux complaisances, il est surpris
voir contrarié : il est jaloux, pa
souvent accablé de caresses, il lui c
d'en être privé.

Veillez, mere intelligente, à
mer ces vices commençants. Quel
voulez-vous attendre pour les cor
Celui où ils auront déja pris racin
vous serez forcée d'employer les cr
punitions, les mauvais traitemen
pétés, de vous rendre odieuse ?
odieuse : car vous le serez pour v
devenir une modératrice sévere
n'avoir été qu'une dangereuse adul
Ne commencez donc pas par corre
pour travailler ensuite à corriger.

Soyez tendre, mais ne soyez
faible. Si votre enfant exige quelque
sans nécessité, avec colere, avec en
que cette raison suffise pour vous d
dre de le satisfaire. Il aura beau ple
vous avez une fois refusé, ne vous

ses larmes : car il apprendrait
e ce qui est refusé par la raison,
é peut l'obtenir. S'il marque
sie, n'abandonnez pas aussi-tôt
ant à qui vous accordiez des
nais insensiblement partagez-
ent entre eux, & renouvellez
ent sous ses yeux ce spectacle
partagées, jusqu'à ce qu'il n'en
ffecté. S'il frappe, rendez-lui
sez faiblement pour ne lui pas
de douleur, assez fort pour
sensible. Qu'il puisse croire
aux autres le même mal qu'il
i du moins qu'il ne peut faire
aucun mal sans en éprouver
aussitôt.

mes maladroites feignent de
ind leurs petits enfants les ont
s ne sont point dupes de ces
nal faites, & redoublent leurs
illeurs, les croit-on capables
nement aussi compliqué que
ai battu cette femme, & elle
aut donc que je lui aie fait du

mal. Il connaît les douleurs : mais su
pose-t-il déja que les autres souffrer
Il n'a pas, sans doute, des idées au
étendues ; mais il est sensible, & il sa
bien se dire : Quand je frappe, on r
fait du mal.

Il y aurait beaucoup de sagesse à pr
parer, dès ce premier âge, votre enfa
à une vie dure. Quelle que soit sa nai
sance, il est destiné peut-être à support
bien des maux. Que de fatigues l'atte
dent, auxquelles il succombera bientô
s'il ne peut leur opposer qu'un corps fa
ble, qui aura pris dans la mollesse u
accroissement sans vigueur ! Je veu
même éloigner de vous les tristes prés
ges de l'infortune. Mais s'il est appel
un jour à porter les armes pour sa patri
comment sa faiblesse résistera-t-elle à d
aliments grossiers, aux funestes intemp
ries de l'air, & à l'humidité de la terr
qui souvent lui tiendra lieu de lit ? acc
blé, sans avoir combattu, il périra bie
tôt sans honneur, & n'emportera p
avec lui la gloire d'avoir vengé d'avan

son trépas par le sang versé des ennemis.

Imitez donc, dans quelque état de fortune que vous soyez, ces Spartiates, ces Germains, qui n'ont été tant de fois vainqueurs, que pour avoir opposé à la fatigue des corps plus robustes que ceux de leurs ennemis.

Provoquez vous-même votre enfant à faire usage de toutes ses forces : c'est le moyen de les augmenter, & elles lui seront un jour bien précieuses. D'ailleurs, cet exercice doit contribuer à sa santé. Gardez-vous d'imiter ces parents qui semblent vouloir interdire à l'enfance tout mouvement, & se plaire à voir des machines inactives & stupides. Que vos enfants sautent, qu'ils courent, qu'ils portent les fardeaux dont ils pourront se charger. Laissez-leur la liberté ; vous n'aurez pas besoin de les exciter à ces rudes exercices. Cet âge craint le repos, & ne redoute pas la fatigue. Tout est léger en eux, le physique & le moral, parceque l'un tient toujours à l'autre. Plus ils prendront de mouvement, plus vous

verrez en eux de cette gaieté vive qui
le charme du premier âge. Tous les
prits alors ſont en action; tous les n
veulent prendre leur reſſort ; &, ſi
vous oppoſez à la nature alors ſi
ſante, ou vous la détruiſez, ou
nuiſez du moins à la perfection de
ouvrage.

Il ne doit pas leur ſuffire de s'exe
ainſi dans des appartements, ſouvent
fermés, & en quelque ſorte étouffés
la fréquence & l'élévation des édifi
Il faut les conduire en plein air, &
les jours, s'il eſt poſſible; car l'inco
tance du ciel ne ſera point alors dan
reuſe, & les enfants y ſeront bientôt
coutumés. L'homme n'a point été fo
par la nature pour vivre inactif &
fermé; pour exercer, environné d'ép
ſes murailles, ces arts tranquilles
l'énervent, & qui le tuent. Elle l'a pl
ſur la terre pour agir, pour en arrac
avec peine ſa ſubſiſtance. C'eſt lui
s'eſt bâti des priſons, & qui les a orn
à ſon gré, ſans les rendre moins m
ſaines, ni moins funeſtes.

Leur nourriture doit être frugale. Qui
t s'ils ne feront pas forcés un jour à
elque chose de plus que de la frugalité?
est nécessaire que les enfants satisfas-
nt leur estomac; mais il est dangereux
s'ils le surchargent, & ils sont gour-
ands. Si l'on flatte leur goût, si l'on ir-
e en eux la passion qui les domine, on
doit pas attendre qu'ils y résistent: &
elles dangereuses conséquences n'au-
ront pas de fréquentes indigestions dans
des estomacs qui ne sont pas encore for-
més? Du pain doit leur suffire, aussi
bien qu'aux hommes faits, au déjeûné &
au goûté: & cét aliment étant peu ca-
pable d'aiguillonner la friandise, il ne
faut vraisemblablement le leur refuser
jamais, à quelque heure qu'ils en de-
mandent; car ils n'en mangeront pas
au delà du besoin, qui doit être très
fréquent dans un âge où la nature de-
mande de quoi fournir à l'accroissement.
Il serait prudent, je crois, de leur donner
moins de viande que de végétaux. Ceux-
ci ont des fibres plus tendres, & par con-

féquent plus faciles à décompofer |
digeftion. Ils fourniront une nour
moins forte, mais fuffifante, &
proportionnée par fa délicateffe à d
nes eftomacs.

D'ailleurs, comme on l'a di
productions de la terre donnero
caractere plus doux que les ali
fournis par le regne animal. Eh!
qualité plus defirable que la dou
dans de jeunes êtres deftinés long-
à un état de dépendance!

Peut-être cependant ne doit-c
les priver entièrement de l'ufag
viandes. Ne ferait-il pas même utile
y accoutumer infenfiblement de l
heure, puifqu'elles doivent être u
la bafe de leur nourriture, & que
la conformation interne de l'h
femble indiquer qu'il n'eft point
à fe nourrir uniquement de vég
comme les animaux frugivores?

Plus l'enfant croîtra en âge, p
doit éviter de foufcrire à fes ca
C'eft un grand mal que les hc

obéissent aux enfants ! On leur doit des secours & non de l'obéissance. On est obligé de leur aider, quand il est nécessaire; mais non de suivre leurs desirs, de partager leurs jeux. Condescendez quelquefois à contribuer à leur amusement; mais qu'ils s'accoutument à vous voir, sans murmurer, cesser ces complaisances. Ne faites jamais pour eux ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes : ce serait les accoutumer trop tôt à exiger des services. Que l'expérience leur apprenne à connaître toute leur faiblesse, toute leur dépendance, toute la supériorité que les hommes faits ont sur eux. Qu'ils prient, & ne commandent jamais. Si une fois on se soumet à leur joug, on apprendra bientôt qu'il n'est pas de maîtres plus exigeants.

Mais ne pourront-ils pas du moins commander aux domestiques ? Des domestiques ! Est-ce qu'ils doivent en connaître ? Ils sont faibles, & ils auraient des inférieurs ! Tout les soumet aux autres hommes, & ils pourraient donner

des ordres! Ils vont donc ſavoir que la naiſſance, les richeſſes donnent de la ſupériorité; qu'elles autoriſent les fantaiſies, l'injuſtice; qu'elles ſuppléent au travail, à l'induſtrie, aux talents, aux vertus! Non, un enfant n'a point de valets; il n'a que des bienfaiteurs.

S'il ne faut pas leur obéir, il ne faut pas non plus les plier par caprice à notre obéiſſance, & nous faire un jeu de mettre leur ſoumiſſion à l'épreuve. Nous leur preſcrivons des ordres, nous leur fai ſons des défenſes : mais que ce ſoit par d juſtes motifs. Ils ſont plus éclairés qu'o ne penſe ſur ce qui les touche; ils re connaîtraient bientôt que nous abuſor de notre ſupériorité pour uſurper la ty rannie. Leur ignorance, leurs beſoins & leur faibleſſe les mettent aſſez dans not dépendance : n'aviliſſons pas leurs ame il faut en faire des hommes, & non pa des eſclaves.

Il eſt eſſentiel que ceux qui concourer à l'éducation d'un enfant ne ſe contrarie jamais mutuellement. Que le pere, l mere, & ceux qui ſont prépoſés pour le

guider, ou les ſurveiller, ne faſſent rien que de concert. Si lorſque l'un a repris le jeune éleve pour quelque ſujet que ce ſoit, l'autre le careſſe, le plaint, le conſole, l'enfant ſera certainement du parti du conſolateur. Il ſoupçonnera que les hommes faits peuvent avoir tort quelquefois : ils auront perdu ſa confiance, & il ne ſera pas facile de la recouvrer. Mais ſi, lorſqu'il a fait une faute, il ne voit de tous côtés que des viſages ſéveres; ſi tous les regards ſont autant de reproches, il ſe croira coupable en effet, & ſe gardera d'autant plus de retomber dans la même faute, qu'il ſera certain de ne trouver aucun appui.

L'enfance eſt curieuſe. Tous les objets lui ſont nouveaux; rien n'eſt connu, & elle voudrait tont connaître. De là naiſſent des queſtions ſans ceſſe renouvellées. Il ſerait incommode, quelquefois même dangereux ou délicat de ſe ſoumettre à y répondre toujours; mais il faut y répondre ſouvent, & ſur-tout ne répondre jamais que la vérité.

Quelle cruauté se fait un jeu de t
per les enfants! C'est dès lors qu'ils
mencent à se faire une provision d'i
& l'on abuse de leurs peines pour leu
emmagasiner des idées fausses! Ç
juge à quels efforts prodigieux de
moire ils sont obligés pour retenir
lement les mots de la langue : ne do
pas être effrayé du travail immense
fait leur esprit pour conserver, ra
bler, combiner les perceptions les
simples? Et cependant leurs parent
mes sont assez barbares pour leur re
la tête de mensonges, pour acc
leurs cerveaux, encore faibles, d'u
deau d'absurdités!

Rendez à vos enfants un grand
vice: Fermez leur entendement aux
jugés qui troubleraient long-temp
peut-être toujours leur raison, &
altéreraient leur bonheur. Rien d
difficile à détruire que les premiere
pressions de l'enfance, temps où l
gination passive est dans toute sa f
On craindra long-temps les fant

curité, si, dans ses premieres
a a entendu dire à des femmes
ue les fantômes viennent errer
e pendant la nuit. On voit,
ascal, un abîme dévorant, tou-
ert à ses côtés, si l'on a été trop
ans l'âge tendre, des descrip-
nales dont quelques livres sont
n vain la raison déja formée,
endant le jour ces idées absur-
agination frappée triomphe
que les ombres couvrent no-
n. Hobbes était bien éloigné
lule : cependant il n'osait cou-
parcequ'il craignait dans les té-
fantômes de son imagination.
tre encore tourmenté dans la
par les vaines terreurs qu'on a
s dans l'enfance, & que le ju-
mille fois désavouées.
t les enfants s'ennuient de leurs
pour se dissiper, ils font des
dont ils savent très-bien la ré-
niquement pour engager ceux
ouvent là à s'occuper d'eux, à

converser avec eux. Alors on peut prendre le parti de leur imposer silence; car il ne faut jamais perdre de vue de les empêcher d'être incommodes.

C'est pour n'avoir pas su se donner dans les premiers temps quelques peines assez légeres, & pour avoir souffert que leurs enfants, d'abord capricieux & volontaires, devinssent bientôt insupportables, que tant de parents, enfin rebutés d'une gêne devenue réelle par leur faute, remettent leurs enfants en des mains étrangeres; & confient leur éducation à des inconnus.

C'est un défaut trop général & bien dangereux de vouloir que les enfants soient des prodiges d'esprit, lorsqu'ils ne font encore que balbutier. Il faut que, dès le plus bas âge, ils fatiguent, ils surchargent leur mémoire; il faut que leur esprit travaille sans cesse, quand il ne semble encore fait que pour les jeux; il faut qu'ils apprennent, qu'ils disent, qu'ils répetent ce que jamais peut-être ils ne sauront comprendre, ce qui peut-être

te pas d'être compris, ce qui peut-
t pas vrai. Qu'arrive-t-il ? On a
r d'avoir, pendant quelques an-
es perroquets assez bien instruits,
s succedent des bavards ineptes,
ots taciturnes, parceque le méca-
le leur cerveau a été usé avant
qu'ils fussent parvenus à l'ado-
.

; ces jeunes hommes si stupides
it pas moins orgueilleux. Ils ont
é de trop bonne heure l'habitude
ir admirer, pour ne se pas croire
ent admirables. Trop ignorants
ıpçonner qu'il leur manque quel-
naissance ; trop peu sensés pour
es défauts de leur raison ; trop
'eux-mêmes pour faire attention
t, aux talents, au jugement des
condamnés à n'admirer jamais
r propre supériorité, & à se re-
gueilleusement dans leur ineptie ;
nent le ton dominant, imposent
aux sages, ferment la bouche aux
struits ; & vont produire dans

toutes les maisons où ils pénetrent tant de suffisance, le spectacle rid de la présomption jointe à la stupid

Cet esprit de suffisance & de fa est assez ordinairement le partage jeunes gens qui ont été de trop b heure abandonnés à eux-mêmes. ont eu assez d'esprit pour briller au lieu d'une jeunesse inepte & indis née; s'ils se sont attiré alors la con ration de leurs camarades par quel idées brillantes d'un faux éclat, par ques connaissances faiblement ébauc ou par quelques talents avortés, ils corrigeront jamais de leur vanité b larde, ou de leur flegme orgueilleu voudront, sans avoir rien acquis de qu'une foule d'idées louches, que l'u du monde procure aux esprits faux, ler dans la société, comme ils on autrefois parmi des enfants, & ne s jamais que des hommes incommod méprisables, & d'insupportables lards.

Il est bien essentiel de travaille

heure à préserver les enfants de ce
l'étouffons pas en eux cet amour-
capable seul, après le besoin,
her les hommes à l'oisiveté, de
onner toute leur énergie ; mais
s loin d'eux la présomption. Que
iour-propre les porte à travailler
loir quelque chose; mais que leur
ne leur persuade pas qu'ils valent
aucoup. Instruisons-les : nourris-
étendons, fortifions leur esprit;
quelquefois contents d'eux pour
ourager : mais ne lès admirons
car que croiront-ils avoir encore
si déja ils sont admirables? Qu'ils
gent quelquefois; que jamais ils
ident. Telle est l'incertitude des
ssances humaines, sur les choses
les plus communes, que l'esprit
est toujours un esprit faux. Ne leur
is point comme des vérités des
incertaines : ne leur laissons pas
: combien on est rarement certain
naître la vérité. Formons l'enfance
l'art de douter; si nous craignons

de faire des hommes qui ne dout
jamais.

Apprenons-leur à respecter la
lesse : nous aurons un jour besoin
être qu'ils aient pris l'habitude de
pas mépriser.

Si quelquefois les enfants s'enor
lissent de savoir des choses ignoré
des hommes faits, exagérons-leur t
les qualités de ces mêmes homme
les dédommagent bien de leur igno
sur quelques parties. C'est ainsi
forme une jeunesse modeste, rete
ennemie de la raillerie, & bien
rente de ces jeunes gens sans barbe
veulent se charger d'instruire les
lards à têtes blanches.

Si l'on doit donner tant de soin
dre les jeunes gens modestes, à quel
ne faut-il pas réprimer en eux ju
l'ombre de l'insolence? Peu de vice
vent être plus vigoureusement rep
eux, que le mépris pour les pau
la dureté pour les domestiques, l'af
tion de se faire servir dans les c

qu'eux-mêmes peuvent faire aisément. Mais de quoi serviront les leçons d'un pere, si lui-même témoigne le plus profond mépris pour ceux que l'arrogance des riches appelle des hommes de néant?

C'est l'exemple des peres qui fait la bonne éducation des enfants. Je veux bien, s'il le faut, que ton fils doive à un autre que toi les connaissances qui te manquent, ou que tu n'as pas le loisir de lui communiquer : mais qu'il reçoive sur-tout de toi les préceptes & l'exemple des vertus. Travaille dès à présent à le rendre tel que tu desireras le trouver quand tu auras besoin qu'il soit ton ami.

On ne saurait avoir trop d'attention à se contenir devant les enfants, à réprimer, en leur présence, les accès de la colere, à ne se permettre aucun propos licencieux, à se défendre tout ce qui pourrait les instruire de quelque vice; car ils se hâteraient de les contracter pour ressembler à des hommes.

Aux discours qu'on tient aux enfants & aux exemples qu'on leur donne, ne

doivent-ils pas croire que les bo
qualités qu'on leur recommande so
vertus de l'enfance, & que les vices
celles de l'âge fait.

Il faut avoir le courage de ro
avec les sociétés dont l'imprudence
les propos & la légéreté licencieu
peut se contenir, & deviendrait fu
aux enfants.

Qu'ils aient horreur du mensong
qu'ils n'entendent jamais mentir.

A peine peuvent-ils balbutier
ques mots, que nous leur faisons
dre l'habitude de la fausseté. Nous é
fons en eux cette aimable naïveté,
véracité précieuse qui leur est natu
On les gronde quand ils disent ce
pensent; on dresse même des emb
à leur innocence : on les interroge;
reproches ne leur sont point épar

ılier qu'on les ſtyle au menſonge, ar eux-mêmes ils n'auraient point le long-temps, parceque la nature ınd point à parler pour dire le re de ſa penſée. Par une autre bi-:, on les gronde enſuite quand on ;oit de leurs menſonges, quoi-ıit pris tant de peine à leur ap-: à mentir. On a même l'impru-le les entretenir de fauſſetés ; on ıpe, & on a la maladreſſe de leur 'oir qu'on les a trompés. Ils ſont ımpitoyablement, quand ils ont : pour dupes. On craint qu'ils n'i-t trop long-temps que les hom-ıx & menteurs, & que, pour vi-:c eux, il faut leur reſſembler.

doit leur accorder toujours les enſes qui leur ont été promiſes. ı engagement pris avec eux, qu'il pas même éluder ; y manquer, ıt leur donner l'exemple de la ſe foi. Sur-tout point de mauvai-:uſes : n'allez pas leur alléguer ſibilité de faire ce que vous leur

avez promis : car il faut dès lors ou
vous méprisent, ou qu'ils croient
n'y a pas de mal à promettre légèrem
Peut-être condamneront-ils pour
mêmes votre légèreté, & s'apprêter
ils à l'imiter pour les autres.

Il est aussi bien essentiel de ne le
menacer, comme on le fait si souv
de punitions qu'on ne leur fait ja
éprouver. Et, comme il faut punir
ment, il ne faut pas souvent emp
la menace. La punition trop fréqu
émousse la sensibilité; elle endurcit
tre la crainte, ressort utile dans l'é
tion, mais qui s'use bientôt, si on l
jouer trop fréquemment. La peine
mise doit toujours suivre la faute;
cela, toutes les menaces seront bi
vaines.

Avoir toujours à la bouche les re

;ere, & souvent pour quelque
: moins qu'une faute, pour une
ie, pour une légere inadver-
ont tout homme serait aussi bien
, que ferez-vous quand ils auront
juelque grave réprimande ?
st point de femmelette qui ne se
:t capable de bien élever ses en-
k il n'est presque aucune mere
lle prendre la peine d'être sur ses
de veiller sur elle-même, de
r ses humeurs, de vaincre sa co-
: régler ses caprices. Une éduca-
aire n'est point une chose facile :
ze le sacrifice, peut-être le plus
ous; celui de tous les petits dé-
ibituels.

es premiers sentiments qui entrent
cœur d'un enfant, c'est celui de
e. Il en acquiert l'idée dès la pre-
ois qu'il est injustement maltraité.
ait donc une grande attention à
as reprendre sans examen; on ne
ju'ulcérer son cœur.

s voulez que vos enfants devien-

nent un jour vos amis : qu'ils n'aiei
de reproches fondés à vous faire
sentiment d'une injustice soufferte
toujours long à s'effacer.

Que de meres grondent, sans s
leurs enfants par légereté, & leur
sent les fautes réelles par faiblesse
petits malheureux ne savent plus c
en sont : il peut leur devenir indiff
d'avoir raison, ou d'avoir tort ; c
livrer au bien, ou d'embrasser le
Qui sait s'ils ne conserveront pas
leur vie du mépris pour la vertu, c
ont vu si mal récompensée. La vie
tiere dépend quelquefois d'une prer
vue de l'enfance.

Si, lorsqu'ils commencent à ra
ner, on leur fait partager les soins
mestiques ; si on leur en confie que
partie, si on les consulte ; on leur
pirera de bonne heure le soin, l'éc
mie & l'intelligence d'une foule de
tails qu'on ne doit point mépriser,
qu'ils deviennent si nécessaires da
cours de la vie.

Par cette voie de consultation, on imprimera dans leurs ames les grands principes de la morale. Qu'on fasse naître, qu'on suppose des circonstances délicates, où le choix entre le bien & le mal semble difficile; que les amis, les parents se prêtent à cet utile dessein; qu'on paraisse bien-aise d'avoir leur avis; qu'ils ne soupçonnent pas que c'est uniquement pour leur instruction qu'on le demande; que les principes vertueux qu'ils ont établis, soient loués, répétés, répandus; que ces principes leur fassent une sorte de réputation, qu'ils leur procurent une sorte de gloire parmi ceux qui les environnent; que les nouvelles connaissances de la famille ne tardent point à en être informées & soient pour les jeunes sages de nouveaux admirateurs: ce sera un grand hasard s'ils osent jamais, dans la pratique, s'élever contre leurs propres maximes. Je ne veux pas qu'ils aient de la vanité; mais je veux bien qu'ils aient l'orgueil de la vertu.

Une bonne réputation est une barriere

qui nous sépare du vice. S'il est
d'hommes vertueux, c'est qu'on est
froid à remarquer, à relever les pre
res actions vertueuses de la jeunesse
seraient devenues pour elle un eng
ment de ne les démentir jamais.

La paresse est naturelle à l'homme
cependant l'homme en société est de
au travail. Ce n'est pas assez d'occ
les enfants, il faut leur faire aimer l
cupation; & ils ne manqueront pa
l'aimer, si leurs travaux leur attiren
éloges, des caresses & des plaisirs. M
le travail leur sera bientôt odieux
peut-être pour toujours, s'il n'est
que de réprimandes & de chagrins.

Ce sont toujours des avantages
gloire ou de profit qui excitent l'hom
aux travaux; plus ces avantages sont
chains, & plus il montre d'ardeur :
n'avait rien à se promettre de ses
gues, il se livrerait au repos. Et l'on
que les enfants travaillent pour rien!
travaux, leur dit-on, vous seront u
quand vous serez grands. Suivant l
idé

leur promettre des récompen-
n autre siecle. Si ce motif leur
ne grande activité, ils feraient
es hommes. On dispute bien
: un prix qu'on doit trop tarder
.
éducation particuliere, dont le
e'est le défaut d'émulation, je
quand les enfants sont appli-
elques études, à quelques arts,
s talents, qu'on eût soin d'as-
ssez fréquemment la famille &
éclairés, & bien instruits d'a-
leurs rôles. Les enfants s'exer-
levant eux, subiraient des exa-
feraient juges de leurs progrès.
ges que mériteraient leurs suc-
. honte qui serait la suite de leur
e, les exciterait à de nouveaux
enfant, ainsi que l'homme, veut
la plus douce des jouissances
nsidération, parcequ'elle en en-
lle autres après elle.
rait, dans ces sortes d'examens,
nde attention de ne pas porter

des jugements trop séveres. Ils exciteraient bientôt le dégoût. Il faut toujours tempérer la censure par des éloges & des encouragements.

Il est une politesse d'usage qui ne consiste que dans des mots, des postures & des grimaces de convention. On aura toujours assez tôt de cette politesse-là.

Il en est une autre qui ne tient point au costume, qui est de tous les temps, de tous les pays. C'est la pure expression d'une ame humaine & sensible : c'est celle-là qui est de devoir, & qui ne saurait être inspirée de trop bonne heure.

L'homme ne pouvant, au prémier abord, être jugé que par l'extérieur, il lui est avantageux de se présenter dans la société sous les dehors les plus favorables & les plus capables de lui concilier la bienveillance. Nos habits nous tiennent de si près, qu'ils entrent pour quelque chose dans le jugement qu'on fait de nous. Il faut donc accoutumer les enfants à une maniere propre & décente de se vêtir. La mal-propreté

trop grande négligence eſt un
égards pour la ſociété.
; hommes de mérite, à qui on
faire accueil, quand on ne les
ıs. Le peu de ſoin qu'ils ont
ıes reſſemble au délabrement.
qu'ils ont cherché à ſe déguiſer
habits.
it ſe vêtir avec quelque ſoin,
recherche, par bienſéance : on
ıabits magnifiques par vanité.
honnête paraît avec avantage
ıbits ſimples & décents; l'hom-
ıire porte des habits brillants
ıir. On ne le remarque plus;
t que ſes habits.
bien ſe garder de faire naître
ıfants cette vanité, cet amour
ıre. Meres, ne les admirez pas,
ſont plus parés qu'à l'ordi-
leur faites pas croire que des
nes peuvent avoir quelque prix.
ils peuvent éprouver un jour
de la fortune. La pauvreté n'eſt
mal par elle-même, quand elle

ne va point jusqu'à la privation du n
saire : mais elle est le plus affreu
maux quand on s'est fait des besoi
perflus. C'est donc préparer bien de
nes à ses enfants, que de les élever
une délicatesse recherchée, de
faire confondre leurs ajustements
eux-mêmes, de leur laisser croire
ces vaines parures ajoutent à leur m
de leur faire regarder mille inut
comme des objets nécessaires, & di
insinuer que, pour être comme to
monde, il faut être comme le très
nombre des riches.

Pourquoi les graces n'entreraient
pas pour quelque chose dans l'éduca
Doit-on négliger quelques moyen
nocents de plaire ? Les anciens, s
teres dans leurs mœurs, voulaien
leurs enfants apprissent les princip
la gymnastique ; c'était un exercice
la danse faisait partie, & la danse d
aux jeunes gens un maintien ferm
assuré. Il faut bien du temps à l'ho
qui se présente mal pour annoncer
ce qu'il vaut.

n pere doit, autant qu'il lui est possi-
:loigner de son fils tous les dangers;
uire apprendre à nager, parceque
omme ne peut répondre qu'un jour
sera pas obligé de passer un fleuve
age : lui faire prendre des leçons
ime, parceque c'est un art d'exer-
qui augmente l'adresse, & qui dé-
pe le corps, & parceque tout hom-
:ut être attaqué par un scélérat.
ons tous des égards pour la jeunes-
n'elle n'apprenne jamais de nous à
gner la plus petite vertu. Aimons à
r le jeune homme à l'entrée de sa
te : éloignons de ses yeux le nuage
rreur ; mettons dans ses mains le
eau de la vérité : il est destiné peut-
le faire briller un jour aux yeux des
as étonnées.
:s loix de quelques anciennes ré-
ques ordonnaient que les en-
ne connussent d'autre pere que
, & fussent élevés par les soins du
ernement. Loix barbares, puis-
es contredisent la premiere loi de

la nature; loix qui suffisent seules à prouver que la tyrannie peut se glisser même dans les états républicains. Il s'est trouvé pourtant des écrivains qui ont desiré de nous voir adopter ces loix. Eh quoi! si la société doit assurer au citoyen quelque propriété, s'il en est une dont il soit plus jaloux, n'est-ce pas celle de ses enfants, de cette portion de lui-même qui lui est si chere? Vous déclamez contre le despotisme des monarques orientaux, qui se regardent, dites-vous, comme les seuls maîtres de toutes les possessions de leurs sujets; & vous nous conseillez des pratiques encore plus cruelles! Barbares, s'écrierait un tendre pere, prenez ma fortune, & laissez-moi mes fils.

Je dois, dites-vous, m'oublier moi-même, & sacrifier à l'état jusqu'à mes entrailles paternelles. Mes enfants qui me seront arrachés au moment où ils verront le jour; ces enfants qui ne sauront jamais quel fut leur pere, seront meilleurs citoyens, parceque nul lien ne les attachant à aucun particulier, ils ne tiendront qu'à la patrie.

Frivole raiſonnement, qui cache un vain ſophiſme ! Qu'eſt-ce que la patrie? Neſt-ce donc que cette terre qui nous porte ? Quoi ! l'on viendra me dire ſérieuſement que c'eſt cette portion de terre que je dois chérir, que c'eſt à cette boue de mon pays que je dois un amour excluſif ! Non, citoyens. Je comprends, & vous comprenez tous avec moi dans ce mot de patrie, tous nos compatriotes, les ſouverains, les magiſtrats qui nous gouvernent & nous protegent, les guerriers qui nous défendent, les bienfaiteurs qui ont mérité notre reconnaiſſance ; les amis qui ont gagné notre cœur, nos parents, les auteurs de notre être, ces épouſes à qui nous avons lié notre ſort, ces enfants qui nous doivent le jour. C'eſt l'aſſemblage de tous ces titres qui nous eſt cher, & non ces eaux, ces campagnes, ces forêts, ces édifices, objets inanimés ; indignes de notre amour. Privez-nous des titres précieux d'époux & de peres ; vous ôtez aux liens qui nous attachent à la patrie les chaînons les plus forts.

Les législations modernes, en laiss
aux parents la propriété de leur proge
ture, ont restreint sagement le pou
des peres, & leur ont ôté le droit de
& de mort sur leurs enfants, que
Romains leur avaient accordé.

Un pere scélérat pourrait donne
mort à son fils, qui ne voudrait p
entrer dans ses projets criminels, &
il craindrait la vertu; son avidité cr
voudrait envahir l'héritage de ce
un pere tendre serait un juge trop d
il pardonnerait, il dissimulerait de
mes dangereux à la société : Enfin
homme d'une sévere équité ne pou
punir son fils, même justement,
contracter quelque chose d'un cara
odieux.

Nos loix, favorables à notre tend
semblent ne nous laisser sur nos en
que le droit de nous faire aimer :
précieux, qui doit nous suffire. Ne
dons pas à déposer cette espece de
veraineté que nous donne le titr
pere, pour jouir du retour plus fla

reconnaissance & de l'amitié. Dès
nos enfants sont parvenus à l'ado-
ıce, ils sentent le besoin d'avoir
amis. Sachons descendre jusqu'à
gagnons leur confiance; allons au
ıt de leurs cœurs; qui ne cherchent
'épancher. Quittons une morgue dé-
ıis dangereuse; gardons-nous d'ef-
: leurs passions, sans cependant les
ger, sans même les favoriser. Méri-
qu'ils nous choisissent pour amis, si
ne voulons pas qu'ils fassent de mau-
hoix. La corruption suit de près les
aises liaisons contractées par la jeu-
; & cependant il faut que la jeunesse
: tâchons que ce soit avec nous.
ment la sévérité mal-entendue des
a rendu les enfants plus vertueux.
ne fait que leur inspirer de la ruse
tromper la vigilance paternelle,
eur faire goûter le coupable plaisir
avoir mise en défaut.
a nature n'a que trop marqué l'iné-
é qui est entre nous & nos enfants:
quoi la leur rendre encore plus frap-

pante ? Sans notre empire pédant notre âge ne les éloigne déja que t nous.

Faisons donc nos efforts pour c leurs cœurs : que nos tendres soin assurent de leur reconnaissance : faut oser le dire, on ne se recon mais dépendant que par faiblesse besoin. Quand nos enfants fero mêmes chefs de famille ; quand ront par eux-mêmes un état dan ciété, ils ne nous seront plus sour d'une soumission volontaire. Ils n dront à nous que par les liens d'u connaissance peut-être faiblement & par ceux du plus froid des senti du respect. Plus nous voudrons ver un empire qui s'échappera mains, plus nous voudrons exiger & plus nous les éloignerons de no nous nous fermerons le chemin cœurs. D'ailleurs il est absurde de l'amour : il brave tout empire supérieur à toute force ; il se la gner, & ne se laisse jamais contra

Tendre pere, veillez à vous rendre el que jamais votre fils ne trouve un mi plus vertueux & plus sage que vous.



CHAPITRE XXV

Devoirs des Enfant:.

JE viens de dire aux peres : Mérite tendresse de vos enfants, car l'amou se commande pas. Je dis à présent enfants : Il ne se commande pas, i vrai ; mais dans les cœurs honnête sensibles, il naît toujours à la suite bienfaits. Le bienfait est le tribut de mour, & l'amour est sa récompense.

Nous regardons comme nos bie teurs ceux qui nous rendent agré quelques instants de la vie. Mais qui nous ont donné la vie même, ont soutenu la faiblesse de notre miere existence, qui ont souffert ta peines pour nous épargner les moi maux, n'ont-ils pas répandu sur no plus grand de tous les bienfaits, n'o pas les plus justes droits à notre pren reconnaissance ? C'est par eux que connaissons le plaisir de vivre & d'ai n'ont-ils pas bien mérité notre pre amour ?

Mais ne m'écoutez pas. Ecoutez l'un des hommes les plus ſages de l'antiquité, l'un des plus vertueux peres.

Xantippe, par ſon humeur chagrine & querelleuſe, mettait à de continuelles épreuves la patience de Socrate ſon époux. Elle n'avait pas moins de dureté pour ſes enfants. Elle les aimait avec tendreſſe : mais les gens de ſon caractere ſemblent aimer comme les autres haïſſent. Elle n'ouvrait la bouche, que pour leur faire entendre des plaintes, des reproches, des cris, & ne leur épargnait aucune de ces expreſſions choquantes, que le défaut de ſon éducation lui avait rendu familieres. Des traitements ſi durs & ſi ſouvent répétés rebuterent Lamproclès, l'aîné de ſes fils, & le dépit du jeune homme reſſemblait au reſſentiment. Socrate ne tarda pas à reconnaître les coupables diſpoſitions que ſon fils ne cherchait pas même à cacher.

» Répondez-moi, lui dit-il un jour. » Savez-vous quels ſont les hommes

« qu'on appelle ingrats? Je le ſais, ré-
« pondit Lamproclès. On donne ce titre
« odieux à ceux qui peuvent marquer
« leur reconnaiſſance des bienfaits qu'ils
« ont reçus & qui ne daignent pas la té-
« moigner. — Mais ne croyez-vous pas
« qu'on puiſſe ranger les ingrats parmi
« les hommes injuſtes? — Je le crois:
« car c'eſt une injuſtice de ne pas cor-
« reſpondre, quand on le peut, aux
« bienfaits d'un ami & même d'un en-
« nemi.

— Mais ſi l'ingrat a reçu des bienfaits
« ineſtimables, ſon injuſtice n'eſt-elle
« pas encore plus criante? — Je ne puis
« le nier. — Eh! reprit Socrate, les bien-
« faits que les enfants ont reçus de leurs
« peres ne ſont-ils donc pas les plus
« précieux de tous? Ils n'étaient pas; &
« c'eſt à leurs parents qu'ils doivent
« l'être : c'eſt à eux qu'ils doivent le
« ſpectacle des merveilles de la nature :
« c'eſt par eux qu'ils participent à tous
« les biens que les Dieux prodiguent
« aux mortels; & ces biens ſont à nos

« yeux d'un si grand prix que notre plus « grande crainte est de les perdre. Aussi « les sociétés humaines ont-elles décerné « la peine de mort contre les crimes les « plus atroces, parcequ'elles n'ont pas « vu d'autres peines capables d'inspirer « autant d'effroi.

« L'époux nourrit son épouse qui doit « contribuer à le rendre pere : il amasse « pour ses enfants, même avant leur « naissance, ce qui sera nécessaire à sou- « tenir leur vie ; il s'impose des priva- « tions habituelles pour faire en leur « faveur le plus d'épargnes qu'il lui est « possible : mais la mere fait encore bien « plus pour eux. Elle porte long-temps « avec peine le lourd fardeau qui la met « en danger de sa vie ; elle nourrit de sa « propre substance l'enfant qui est en- « core dans son sein. Elle le met au « jour enfin avec de cruelles douleurs ; « elle l'alaite, elle lui prodigue tous ses « soins, sans qu'aucun bienfait reçu « puisse déja l'attacher à lui. Loin de « connaître celle dont il reçoit tant de

« bien, il ne peut même faire con
« ses propres besoins. Mais elle ch
« à deviner ce qui convient à ce
« objet de sa tendresse : elle se fa
« étude de trouver ce qui peut lui
« & ne cesse de se tourmenter n
« jour, sans prévoir quelle recon
« sance elle obtiendra de tant de pe

» Dès que les enfants peuvent
« voir quelque instruction, leurs p
« s'empressent de leur enseigner ce
« savent & ce qui pourra leur être
« un jour. Connaissent-ils quel
« plus capable qu'eux-mêmes de le
« truire ? ils envoient leurs enfan
« cevoir ses leçons, & ne plaignen
« cune dépense pour leur donn
« meilleure éducation qu'ils puissen
« procurer.

» Mais, reprit le jeune homme
« mere est d'un caractere si difficile
» ne peut supporter son humeur : ell
« en vérité, des choses si dures
« ne se résoudrait pas à les entend
« prix de la vie.

» Et, répondit Socrate, combien, « depuis ta premiere enfance, ne lui as-» tu pas causé de désagréments bien « plus insuportables ! Combien par tes « cris, par tes actions, par tes discours, ne l'as-tu pas tourmentée jour & nuit ! Elle a supporté tout cela. Ne parlons que de tes maladies : sais-tu combien de chagrins elles lui ont causés ? — Mais du moins ne lui ai-je rien dit, ne lui ai-je rien fait dont elle ait dû rougir.

— Oh ! j'entends : ta mere t'a dit des paroles désagréables. Voilà donc ce qui te fait tant de peine ? Vois comme les comédiens s'écoutent réciproquement de sang froid lorsque, dans les rôles tragiques, ils s'accablent mutuellement des plus cruelles injures. Pourquoi montrent-ils tant de patience ? C'est qu'ils ne pensent pas que leurs camarades, en les outrageant, aient dessein de les insulter, ni que, malgré leurs menaces, ils aient aucun projet de leur faire du mal. Et ne sais-tu pas

« bien aussi que ta mere, quoi q
« puisse te dire, est bien loin de te
« loir du mal ? Ne sais-tu pas qu'el
« veut à personne autant de bien
« toi ? Et tu te trouves offensé ! Pe
« tu donc que ta mere soit ton ennen

» Je suis loin de le croire, rép
« Lamproclès. Eh bien ! s'écria Soc
« tu as donc une tendre mere qui,
« tes maladies, prend de toi des
« assidus, qui ne cherche qu'à te re
« la santé, qui tremble que tu ne
« ques de quelque chose, qui im
« pour toi les bienfaits du ciel da
« prieres qu'elle adresse chaque jou
« Dieux; & tu la traites de cruelle r

» Mais si tu ne peux supporte
« humeur, seras-tu même capab
« vivre dans le monde ? Parle, ign
« tu que nos devoirs nous soum
« toujours à quelqu'un ? Esperes-tu
« n'être jamais obligé de plaire à
« sonne, de condescendre aux
« ments de personne, d'obéir à
« sonne, pas même à un général

ne à un magiſtrat ? — Je ſuis loin
oir cette idée. — Ne faudra-t-il pas
i que tu te rendes agréable à ton
in, ſi tu veux qu'il te permette au
oin de prendre du feu à ſon foyer,
l te rende de petits ſervices dans
caſion, qu'il te donne volontiers
prompts ſecours en cas d'accident ?
e conviens de cela. — Eſt-il donc
ifférent d'avoir pour ami ou pour
emi ſon compagnon de voyage,
navigation, d'entrepriſes ? Ou ne
ſes-tu pas plutôt qu'il faut travail-
à mériter ſa bienveillance ? — Je
rois.

Mais, mon fils, reprit Socrate, voilà
n des gens pour qui tu te propoſes
voir des égards, & tu n'en devras
à une mere qui t'aime autant qu'on
ſſe aimer ! Crains, mon fils, que
hommes ne ſe doutent de ton mé-
s pour tes parents. Ils te regarde-
ent avec horreur, t'abandonneraient
oi-même & rejetteraient ton amitié.
comment, en voyant ton défaut de

« tendresse pour les auteurs de tes j
« ne croiraient-ils pas que tu ne s
« jamais payer les bienfaits que
« plus noire ingratitude ? «

La leçon que donna Socrate à l
proclès convient à tous les enfant
seraient tentés de se rendre ingrats.
renferme toutes leurs obligations :
s'ils ont horreur de l'ingratitude,
aiment leurs parents d'une tendresse
ment filiale, ils n'auront qu'à cons
leur propre cœur ; il leur dictera
les devoirs que cet amour exige &
sait inspirer. Peut-on ressentir de
mour, & ne pas complaire aux o
qu'on aime? Peut-on les aimer, & p
la douleur dans leur ame ? Peut-on
poisonner la vie de ceux à qui l'on
le jour ?



CHAPITRE XXVI.

Amitié.

L'amitié n'est pas précisément un devoir ; car il faut qu'un devoir puisse se commander, & ne seroit-il pas ridicule d'ordonner à un homme d'aimer & d'être aimé ?

Mais si les secours mutuels sont le prix de l'état social, quels éloges ne mérite pas l'amitié, elle qui offre une union encore plus resserrée que celle qui lie entre eux les membres de la société civile ; elle qui rend plus sensible encore le commerce de soins réciproques, de conseils & de consolations, & qui multiplie les liens qui nous attachent à la patrie, en nous unissant intimement à des concitoyens dont notre cœur ne peut se séparer !

„ Est-il quelque bien, disait Socrate, „ qu'on puisse comparer à un ami ? Dans „ le bonheur, il ajoute à votre joie ; dans „ les revers, il releve votre ame prête à „ succomber. Les services que vous tirez „ de vos pieds, de vos mains, de vos

« yeux, de vos oreilles, il n'en est a
« que ne puisse vous rendre le zele
« ami. Ce que vous n'avez pas fait v
« même, ce que vous n'avez pas vu
« entendu, votre ami l'a entendu, l'
« l'a fait à votre place. »

Tous les hommes rendent homr
à l'amitié; tous célebrent ce sentim
& desirent de trouver des amis; p
qu'ils éprouvent tous le besoin d
cours, d'appuis physiques ou mora

Nous exagérons ce sentiment; n
faisons consister dans un parfait aba
de soi-même, dans une entiere re
ciation à ses intérêts les plus che
faveur de la personne aimée. Ma
excès héroïques ne peuvent être qu
fet d'un enthousiasme qui éleve l'ho
au-dessus de lui-même. L'abandon
est un transport vertueux qui, dans
dre humain, ne peut être de tous le
tants ni de tous les jours : il faut qu
circonstances extraordinaires le f
naître. Nisus ne renonce pas au pr
la course en faveur d'Euriale; il

nent de le lui faire remporter, l il perd l'eſpérance de l'obtenir ême. Mais quand ſon cher Euriale, npagnon de ſes hardis projets, va e la vie, c'eſt alors qu'il s'offre en ce à l'amitié.

tre ame n'eſt pas faite pour éprouıns ceſſe des ſentiments exceſſifs. e peut ſe promettre d'être toujours ʒe : comment, à chaque inſtant de , ſerait on héros?

notre imagination ſe plaît à ſe faire rtrait romaneſque de l'amitié, c'eſt ous voudrions bien rencontrer des toujours prêts à ſe ſacrifier pour : mais nous retranchons beaucoup ıtre théorie dans la pratique, par- nous n'aimons pas à nous ſacrifier mêmes, parceque ce ſacrifice n'eſt ans l'ordre accoutumé de la nature.

ıe froide philoſophie diſſerte ſur tié, en analyſe le ſentiment, & le orte à l'amour de ſoi. Il eſt beau de nner ſi bien; il eſt plus doux de fenii c'eſt uniquement pour notre in-

térêt propre que nous aimons, il es
jours bien flatteur pour la personne
d'être l'objet qui nous intéresse le p

Ce n'est pas, dit-on, la person
votre ami que vous chérissez. Vous
son esprit qui vous amuse, sa compl
ce qui vous est agréable, sa bienfai
qui vous est utile. Quel sophisme! co
si les qualités d'un homme n'étaien
des parties de lui-même, n'entraien
dans la constitution de son être. Si
ami n'a pas les qualités que je lui su
fais, je suis inconstant, sans être com
nable, puisque je ne fais que me cor
de mon erreur. S'il les perd, je cha
sans être inconstant, puisqu'il cesse d
le même.

Qui osera condamner un homme
tueux parcequ'il abjure un indigne
dont il a trop tard reconnu les vice

Tu m'accuses peut-être d'inconst
& d'ingratitude, toi qui sus donner
yeux perfides une expression équiv
que je pris pour de la tendresse; to
m'appellas ton ami & que je crus

imer; toi qui m'enchaînas quelque
par de petits services qui s'accor-
: avec tes intérêts; toi qui semblas
:r que je déposasse mon secret dans
:in, & qui ne reçus ce dépôt sa-
:e pour t'en faire des armes contre

elquefois après la perte des qualités
ous attachaient à notre ami, nous
ns découvrir en lui d'autres quali-
i nous le font aimer encore. Alors
sommes inconstants au sein de la
é même. Ainsi l'ami que nous ai-
: à vingt ans nous plaît par d'autres
its à quarante. Ainsi l'épouse qui
a plu par sa beauté, nous plaît
e quelquefois par un mérite plus so-
uand ses charmes sont effacés. Quel-
is aussi le souvenir des sentiments
:itait en nous sa beauté suffit pour
la rendre encore agréable, & son
ierce charme notre vieillesse, en
:appellant les doux instants que nous
: passés près d'elle dans un âge plus
:ux.

L'amitié eſt un ſentiment exquis, & ne ſemble pas faite pour tous les hommes. Il en eſt beaucoup qui, par la ſéchereſſe, la froideur & la rudeſſe de leur caractere, ne peuvent l'éprouver, ni la faire naître. Il en eſt d'autres qui en ſont en quelque ſorte privés par état : tels ſont communément ceux qui nagent dans la richeſſe, & qui ont en main la puiſſance.

Ces gens-là n'ont pas beſoin d'amis. Il faut trop d'appareil à leurs jouiſſances; ils ne font point de cas de celles qu'offre la nature à tous les hommes. Quels appas trouveraient-ils à des plaiſirs que de pauvres honnêtes-gens peuvent goûter comme eux ?

Il faut à l'homme puiſſant des eſclaves qui tremblent ſous ſon pouvoir, des adulateurs, dont l'œil fauſſement timide ſemble n'oſer pas s'élever juſqu'à lui; des ames avilies qui implorent ſa protection dédaigneuſe. Les oreilles hautaines des grands pourraient-elles ſe prêter à la voix ſincere d'un ami, qui leur appren-

qu'ils ne ſont que des hommes?
a richeſſe ſuffit au riche; il n'a plus
le ſentiment de ſon opulence ac-
e, le deſir de l'augmenter, la crainte
perdre. Dans les plaiſirs, il ne con-
que le faſte; ils n'ont de prix à ſes
que par leur publicité. Qu'importe
uelle maniere il jouiſſe, pourvu
n envie ſes jouiſſances? Il ſemble,
ir ſon orgueil, que tout ce qui lui
rtient ſoit lui-même, ſes terres, ſes
s, ſes bijoux, ſon or. Il le croit,
doute, puiſqu'il en eſt ſi vain. A la
iere dont il étale, piéce à piece,
e précieuſes babioles, il ſemble dire:
egardez, vous ne me connaiſſez pas
ut entier «. Il n'a point d'exiſtence
onnelle; ſon individu échappe au ſpec-
ır; il n'exiſte que dans les magnifi-
es qui l'environnent. S'il lui prend
aprice de paraître avoir des amis, il
bientôt ſatisfait, puiſqu'il en peut
eter. Il aura, pour ſon argent, une
le empreſſée de gens qui en joueront
ôle. Au moindre ſignal, ils feront

toujours prêts pour la repréſentation. Ils mépriſent l'homme ; ils aiment ſa fortune. Il eſt content quand ils ont bien loué ſes habits, ſes meubles, ſes équipages, les talents qu'il paie, le goût qu'il achete, les vertus qu'il leur plaît de lui attribuer & qu'il ne connaît même pas.

L'amitié eſt ſur-tout le ſentiment des infortunés ; elle devient un beſoin pour eux. Ses plaiſirs ſont tranquilles. Il faut des plaiſirs vifs pour picoter le ſentiment émouſſé des heureux.

Philotime n'a plus rien ſur la terre, ou du moins il ne lui reſte plus qu'Ariſton ſon ami. Le tendre Ariſton lui tend les bras, verſe des larmes, le preſſe contre ſon ſein. » Seche tes pleurs, lui dit Philotime : tu m'aimes, tu me plains : je « ne ſens plus que mon bonheur «.

La douleur dilate les ames : elle aime à s'épancher. C'eſt ſouffrir doublement que de ne pouvoir confier ſes ſouffrances, de ne les pas voir partager. Le malheur perd toute ſon amertume dans les bras d'un ami compatiſſant. On pleure

encore, mais ce n'eſt plus de triſteſſe, c'eſt du plaiſir d'avoir trouvé un cœur ſenſible. Tous les hommes verſent des larmes : heureux qui peut les répandre dans le ſein d'un ami !

Mais où le trouver ? Nous ſommes durs dans nos inſtants de joie ; &, quand notre bouche ſourit, notre œil fuit l'aſpect du mortel qui ſoupire. Le malheureux a beſoin d'un ami ; mais c'eſt parmi les malheureux qu'il doit le chercher. Il en eſt comme du pauvre : ce n'eſt que le pauvre qu'il trouvera généreux.

Bien des gens cherchent un ami. Pourquoi ? c'eſt qu'ils s'ennuient. Il leur faut quelqu'un ſur qui ils puiſſent paſſer leurs humeurs, aux dépens de qui ils puiſſent ſatisfaire leurs caprices ; quelqu'un qu'ils puiſſent accabler de leur babil inſipide ou de leur ſtupide ſilence. Aiment-ils ? Non ; mais ils veulent abſolument être aimés : ils ne vous lâcheront pas que vous ne ſoyez leur ami. Commencez-vous, par complaiſance, à en faire l'office ? il faudra le faire toujours, à toute heure,

à tout moment. Si vous n'êtes pas là dans l'inſtant qu'ils le deſirent, attendez-vous aux plus violents reproches. Vous ſerez traité d'ingrat, pour avoir manqué une fois à ſervir. Ce ſont des tyrans qui cherchent des victimes, & qui ſe plaignent quand elles oſent leur échapper.

L'homme exigeant, l'homme dont la bouche eſt toujours ouverte aux reproches, l'homme qui ne conſidere que lui-même, n'eſt pas fait pour trouver un ami. Il veut un eſclave, & nous craignons les fers. N'eſt-ce pas un plaiſant pacte d'union que de dire : de mon côté ſeront toutes les jouiſſances, & du vôtre tous les ſacrifices.

Il faut dans l'amitié des conformités de caractere, de goût, de ſentiment, de connaiſſances. Avec ces heureux rapports, on ſera invité par le plaiſir même à ſe réunir : on ne cherchera point ſon ami par complaiſance, mais parcequ'on ne peut être nulle part mieux qu'avec lui.

Deux hommes de caracteres trop dif-

s, se trouveront mutuellement des
:s énormes. La vivacité de l'un ne
u'une turbulence insupportable ; la
ur de l'autre, qu'une ennuyeuse
lité. Si les bornes de l'esprit sont ré-
quement placées à une trop grande
ice, l'ennui, l'orgueil de la supé-
é d'une part, & de l'autre l'humi-
n de l'infériorité, rompront bien-
ıe liaison trop légèrement contrac-
'il y a une trop grande disparité
les connaissances acquises, l'un, si
voulez, ne sachant parler que de
:, quand l'autre ne parlera que de
›hysique; quel agrément pourront-
:ueillir d'une conversation dans la-
ǝ ils ne s'entendront pas ? Enfin, si
sentiments forment entre eux un
ȝrand contraste, leur union ne sera
ı commerce de disputes intermina-
d'où naîtront l'aigreur & la haine.
est un autre rapport, le plus indis-
ıble de tous, & qui peut suffire en-
dans l'absence de tous les autres :
celui de deux cœurs vertueux.

Sans ce rapport, l'amitié ne peut exiſter; puiſque la baſe de ce ſentiment eſt une confiance réciproque, qui ne ſubſiſtera jamais entre deux cœurs livrés au crime.

Deux ſcélérats n'auront jamais qu'une ſeule confiance mutuelle : celle qui portera ſur les objets auxquels ils ſont mutuellement intéreſſés. Sur tout le reſte, s'ils ſe connaiſſent bien, ils ſe défieront l'un de l'autre. Ils pourront être complices fideles, tant que leur complicité pourra leur être avantageuſe; mais ils ne peuvent être amis.

On dit qu'il faut aimer ſes amis avec leurs défauts, & l'on a raiſon; la perfection n'eſt point accordée à notre nature, & l'indulgence réciproque eſt la premiere loi de l'amitié : mais on n'a jamais dit que l'on dût aimer ſes amis avec leurs ſentiments pervers. Il faut que l'amitié ſoit fondée ſur une eſtime ſentie de part & d'autre, que de légers défauts ne doivent point altérer, mais qui ne peut ſubſiſter avec des penchants criminels.

Ainsi l'union amicale une fois contractée, ne doit pas être rompue par des faiblesses ou des erreurs; mais elle cesse où commence le crime.

Puisqu'elle suppose deux cœurs dignes de s'attacher l'un à l'autre, elle les suppose aussi mutuellement dévoilés. Nos pensées, nos sentiments sont un fardeau pour notre ame, quand il faut les y tenir renfermés. Que les épanchements sont doux! qu'on est heureux de pouvoir penser tout haut, sans défiance! Que le lâche qui rompt avec son ami, & trahit ses secrets, soit à jamais livré à l'indignation de la société : que tous les honnêtes gens aient horreur de faire usage des lumieres qu'ils reçoivent de ce perfide : qu'il soit mis au rang de ces vils délateurs, qui cherchent à pénétrer, à envenimer les pensées intimes des citoyens.

Il semble même, tant l'amitié doit être sacrée, que, si la conversation de deux amis était furtivement surprise par un tiers indiscret, ou gagné, aucun tri-

bunal ne pourrait profiter des clartés que fournirait le rapport de cet entretien; parceque les juges de la terre n'ont point d'action ſur les penſées, & qu'on ne doit regarder que comme une penſée intime l'ouverture de cœur faite à un ami. Des complots criminels devraient ſeuls faire exception à cette regle, par la raiſon déja établie, que deux ſcélérats ne peuvent plus être conſidérés comme amis, mais comme complices.

Celui qui a dit que nous devions vivre avec notre ami, comme s'il devait être un jour notre ennemi, a donné une maxime de prudence; mais il ſemblait vouloir détruire l'amitié. On attribue ce mot au ſage Bias; il eſt plutôt digne de quelque ſophiſte imbu de la ſeche doctrine de l'égoïſme. L'amitié exclut toute réſerve, à plus forte raiſon tout ſentiment déshonorant pour notre ami. J'admire la nobleſſe de celui qui eſt trop grand, trop vertueux pour ſoupçonner que ſon ami puiſſe jamais ceſſer de l'être,

ahir : je ne vois que de la bassesse
défiance.

:availlez à vous bien examiner,
t Socrate, & rendez-vous d'un
assez grand pour ne pas craindre
é abandonné par votre ami. L'un
laint que son ami l'a quitté, l'au-
que son ami le donnerait à bon
:hé : mais je ne vois pas qu'on
le volontiers un meuble utile, ni
n abandonne aisément des amis
nables.

mandera-t-on quels sont les de-
le l'amitié ? Eh ! qui les ignore ? ne
ı pas qu'elle exige des déférences
oques, des conseils dans les con-
res difficiles, des consolations dans
lheurs, de l'appui dans les démar-
des secours dans l'infortune, une
ilité également partagée ? Qu'ajou-
e encore ? & à quoi bon écrire ce
st généralement connu, quoique
ırement pratiqué ?

omme il importe au corps social
ir beaucoup de membres vertueux,

il lui est utile de renfermer un nombre de citoyens dignes de co l'amitié, & de trouver des amis.

CHAPITRE XXVII.

Gloire, estime, mépris, opprobre.

C'EST donc par le bien que l'amitié apporte aux hommes, qu'elle est si recommandable. Qu'on examine de même toutes les actions qui obtiennent leurs suffrages : on verra qu'elles le doivent aux avantages qu'en retire la société. Qu'on jette un coup d'œil sur les qualités qui attirent le blâme, on reconnaîtra qu'elles sont toutes nuisibles à l'intérêt social.

Un homme est-il utile à un grand nombre de ses semblables; soit qu'il les défende par son courage; soit qu'il les rende plus heureux par la sagesse de ses loix; soit qu'il rétablisse entre eux l'union par l'équité de ses jugements; soit qu'il les éclaire par son génie; soit qu'il les guide par son exemple dans le sentier pénible de la vertu : il obtient ce qu'on appelle de la gloire, qui n'est autre chose qu'une estime très généralement répandue.

L'approbation resserrée dans un
cle plus étroit, à laquelle on donne
plement le nom d'estime, est accc
au bon pere de famille, qui est u
ses enfants :

A l'homme juste avec qui l'on
traiter sûrement, & dont aucun in
ne tenta jamais la févere équité :

A celui qui exerce un talent avec
que distinction ; qui ne menace p
devenir un fardeau pour la société
qui même contribue pour sa part à
richir :

Au cœur généreux, qui, loin de re
sa fortune, la fait partager à plusieu
ses concitoyens.

Si cette fortune est grande, les
de la générosité devenant plus sensi
peuvent mériter de la gloire.

Mais si la fortune d'un citoyen est
née, il acquerra de l'estime par une
économie, & par les bornes mêmes
sera obligé de prescrire à son cara
bienfaisant.

Quel est celui qu'on méprise?

L'homme intempérant, parceque les suites de ses vices le rendent incapable de rien d'utile:

Le dissipateur, parcequ'il menace d'être à charge à ses concitoyens, quand il aura perdu ses ressources:

Le joueur, fût-il honnête homme, par la même raison, & parcequ'il est menacé de ne pas garder sa probité dans l'infortune:

L'avare, parceque personne n'en peut espérer aucun secours:

L'homme oisif, qui, sans faire aucun bien, consume, comme les frélons, la nourriture des abeilles ouvrieres:

Le menteur, parceque étant souvent dangereux pour les hommes d'être trompés, ils ne veulent l'être jamais; & que, s'ils interrogent, & qu'ils se donnent la peine d'écouter, c'est qu'ils esperent entendre la vérité. D'ailleurs celui qui nous trompe sans aucun motif apparent, ne cherchera-t-il pas encore davantage à nous tromper, quand les circonstances lui offriront un prix de ses mensonges

Qui couvre-t-on d'opprobre ?

Ceux qui se sont montrés capable faire des actions nuisibles à quelques toyens, & qu'aucun frein ne saurait rêter.

Tels sont en général les jugements hommes : presque toujours équitab quand ils prononcent sur les actions très souvent injustes, quand ils pron cent sur leurs auteurs.



PITRE XXVIII.

Bienfaisance.

ir d'un citoyen eſt d'être utile à
. Il ne ſuffit donc pas qu'il ſe
de faire aucun mal aux autres,
uſte, de déſobéir aux loix; il faut
u'il faſſe tout le bien qu'il peut
il rende tous les ſervices qui dé-
de lui.

n homme, en quelque haut de-
ation & de fortune qu'il ſe trou-
, n'eſt tellement indépendant
s, qu'il ne puiſſe deſirer de trou-
ommes bienfaiſants. Qui donc
e s'exempter de l'être?

nfaiſance eſt différente de la gé-
elle n'exige pas la richeſſe. Il
onne qui ne puiſſe être bienfai-
ſqu'il n'eſt perſonne qui ne puiſſe
à un autre. Quiconque me con-
'inſtruit, me conſole, me rend
elque pas gliſſant de la vie, eſt
ifaiteur. L'homme puiſſant qui
on crédit, le riche qui m'offre

de l'or, n'eſt ſouvent qu'un orgu
qui m'inſulte.

Celui-là eſt le bienfaiteur de ſe
citoyens, qui produit des travau
à la ſociété, ſoit qu'il l'éclaire p
génie; ſoit que, par ſes mains, il l
le contingent de ſon labeur.

Celui qui reſte dans l'oiſiveté
digne de partager les avantages d
ſocial.

Bien des gens, ſans tenir aux
ſes, ne cherchent à les engloutir qu
les rejetter. Fourbes, injuſtes, ra
vexateurs, concuſſionaires, ils ne
ſent aucun moyen d'en acquérir
les verrez à la fois dépouiller l'orp
ravir la ſubſiſtance du pauvre,
leurs créanciers légitimes, diſſiper
de leurs pupilles, & répandre l'or
côtés. C'eſt voler d'une main pou
ner de l'autre : c'eſt aſſaſſiner des m
reux pour en couvrir d'autres d
dépouilles.

Il faut prendre garde que notr
faiſance ne l'emporte ſur nos f

Comme il eſt de l'intérêt de la ſociété que chaque citoyen ſoit conſervé, & que nul ne peut avoir une garde plus sûre que lui-même; chacun doit penſer d'abord à ſa conſervation propre, enſuite à celle de ſa famille. Ainſi celui-là ſerait plutôt prodigue & imprudent, que bienfaiſant & généreux, qui, pour être utile à des étrangers, diſſiperait ſa fortune, dont il eſt comptable à ſes deſcendants. Il eſt beau de ſavoir donner; mais il faut ſavoir donner avec retenue, & calculer ſes facultés.

« La généroſité, dit Cicéron, épuiſe « elle-même ſes propres moyens. Eſt-il « rien de plus inconſidéré que de ſe mettre « hors d'état de faire long-temps ce « que l'on fait avec plaiſir? La généroſité « ne peut jamais trouver de bornes; car « ceux qui profitent de ſes bienfaits, inſpirent « à d'autres l'envie d'y participer « à leur tour. »

L'imprudente & faſtueuſe généroſité n'eſt qu'un véritable déſordre. On donne à un ſeul tout ce qu'on peut donner; on donne tout à un ſeul homme qui n'a que

peu de besoin ; on prodigue en un instant à un seul homme ce qui sauverait la vie à cent infortunés.

Donner sans compter, c'est se ravir le moyen d'être long-temps généreux.

Mais on trouve plus souvent des cœurs durs, qui ne manquent jamais de prétextes pour repousser le malheureux. Tout ce qu'ils doivent à la faveur des conjonctures, & quelquefois à l'intrigue, à la bassesse, au crime, ils affectent de l'attribuer à leur bonne conduite, à leur prudence, à leur activité. Leur froid orgueil ne voit que des coupables dans les infortunés. Ce sont, disent-ils, des misérables indignes de secours, & qui n'ont que trop mérité leurs malheurs. Eh, quoi! N'as-tu jamais fait de fautes, toi-même? Cet indigent a des reproches à se faire : je le sais. Il a follement dissipé son héritage : je l'avoue. Il n'a pas assez aimé le travail : je le veux. Il a même donné dans le désordre : peut-être. Mais ses fautes méritent-elles la mort? Et ta dureté l'y condamne! Si par imprudence un homme

ɪrès de tomber dans un précipice, re-
:tas-tu de lui tendre la main ?

On en voit qui aiment mieux faire des
sents à des gens qui n'ont aucun be-
n, que de soulager l'indigence; impi-
ɾables par nature, généreux par osten-
:ion. Quand on peut donner, que ce
it à celui qui a le plus de besoin. Mais
uvent on donne par cupidité : on offre
: l'or parcequ'il est des choses qu'on ai-
e encore mieux que l'or.

Combien de fois on rendrait un grand
rvice au malheureux, en lui donnant
: qu'on rejette ! La destruction, la dissi-
ıtion de ce qui nous est superflu, & qui
:ut servir aux autres, est un attentat con-
e l'esprit social & contre l'humanité.

Chrysès, le lourd Chrysès est à table
vec les amis de sa fortune. On nourrirait
ingt familles du gaspillage de sa cuisine.
rus, affaibli par le long tourment de la
aim, entend de la rue la joie bruyante
les convives. Il s'appuie contre la porte
lu riche dissipateur, pousse le dernier cri
lu besoin, chancelle, tombe & expire.

Les services rendus à un homr
mérite honorent le bienfaiteur, &
rejaillir sur lui quelques rayons
gloire de celui qui a reçu le bienf

C'est un hommage qu'un ho
honnête fait à un autre, quand il
bien lui avoir obligation. Un cœu
parcequ'il se rend à lui-même té
gnage de sa vertu, ne trouve pas
les hommes dignes de lui rendre
vice.

Celui qui a fait du bien, & qui
du retour, perd le titre de bienfai
& n'est plus qu'un créancier rigour



HAPITRE XXIX.

Reconnaissance.

EST à l'homme bienfaisant d'oublier
ju'il a fait, à l'obligé de s'en souve-
. Je veux bien que l'ingrat ne soit
nt injuste; parceque celui qui a donné,
rien exigé en retour. Cependant l'in-
titude est autant abhorrée que l'injus-
e même : elle est d'un homme abject,
i ne rougit point de se dégrader, &
se déclarer peu digne de l'opinion
'avait conçue de lui le bienfaiteur.
Il serait à souhaiter que nous fussions
nblables à ces terres fertiles qui ren-
it plus qu'elles n'ont reçu. La recon-
issance n'exige pourtant pas un échan-
égal : elle peut exister dans le cœur,
ec l'impuissance de se manifester par
s effets. Des soins zélés, de l'amour
vers le bienfaiteur, des services pro-
rtionnés au pouvoir de l'obligé, même
ntention, s'il n'est capable de rien de
us, suffisent pour payer sa dette & le
uver de l'ingratitude.

Gardons-nous de faire naître le
tir dans l'ame d'un mortel généreu
tout ne rougissons pas de ses bienfa
ne fuyons pas son aspect comme
d'un ennemi. Il n'est que trop vr
c'est une reconnaissance rare, que
porter sans peine la présence de
qui l'on doit tout ; que la vérité l
difficile à prononcer, est l'aveu
bienfait reçu ; & que l'aspect do
détourne le plus vîte ses regards,
lui d'un bienfaiteur qui est tombé
le besoin.

On apprend à Philarete que son
faiteur a tout perdu : « Non, s'écri
« il n'a pas perdu ce que je possed
« ce que je possede est à lui ». On
porte à Chrysolithe que son bien
« est ruiné. » C'est bien dommage
« tout haut, & il ordonne tout ba
« valets de lui refuser sa porte ».

Avoir honte d'un bienfait recu

CHAPITRE XXX.

Obstacles à la bienfaisance.

Loin d'être cruel, l'homme est bon tant que ses intérêts ne l'arrachent point à sa bonté naturelle. Il souffre en voyant souffrir ses semblables, il voudrait les soulager, il est près de le faire; & il s'arrête, parcequ'il serait obligé de s'imposer quelques privations qui le feraient souffrir lui-même: car il a étendu la sphere de ses souffrances en même temps que celle de ses besoins.

Aussi dans les villes florissantes où regnent tous les arts qui invitent au luxe, aux plaisirs, à la dépense, l'homme paraît dur, parceque ses desirs toujours excités, toujours renaissants, toujours multipliés, le concentrent en lui-même, ne lui permettent de s'occuper que de lui. Mais avec des mœurs simples & voisines encore de la nature, si l'on n'est pas dans la misere, on a toujours un superflu qu'on peut appliquer aux nécessités du pauvre.

Dans les grandes villes & dans les cours, la bonté même est fastueuse : c'est dans les campagnes, ou dans les villes inférieures, qu'il faut chercher les exemples les plus touchants d'humanité. Là ne brille point la richesse ; mais comme on n'y connaît que les besoins réels, on sent, on partage ceux des infortunés, & l'on trouve, dans les ressources de la médiocrité, le moyen de soulager leurs peines.

Un villageois fort pauvre tombe devant la porte d'un vigneron peu fortuné & se casse la jambe. Le vigneron transporte le blessé sur son lit, mande & paie le chirurgien, soigne le malade pendant six semaines entieres, & couche pendant tout ce temps sur un peu de paille avec sa femme. Il n'a fait que suivre le mouvement de son cœur, & se retranchant une partie du nécessaire pour soulager un inconnu, se refusant le repos pour le lui procurer, il ne se doute pas même qu'il ait fait une action vertueuse. Je l'ai vu, je l'ai révéré cet honnête vigneron.

Que le villageois se fût cassé la jambe

rte d'un riche habitant de la capi-
e richard n'aurait pas même payé
ere sur laquelle on eût porté le
e à l'Hôtel-Dieu.

voisin va mourir de faim, on se-
en aise de le secourir; mais on
ncore mieux donner un repas à
ns qui ont eux-mêmes une table
ante.

arracherait une famille à la misere
uelque léger secours; mais tout
qu'il est, on ne peut le donner,
est obligé de faire une dépense
vue pour suivre une mode nou-

i est bien fâché de voir périr un
ureux; mais faudra-t-il donc, pour
ourir, se passer d'un bijou qu'on
depuis long-temps? La situation
lheureux est déchirante; on en dé-
les yeux, le bijou s'achete, & le
ureux expire.

te femme sensible confond ses lar-
vec les pleurs des infortunés: elle
ait bientôt fin à leurs douleurs; si

l'humanité souffrante quelques capr
quelques jouiſſances, quelques obje
luxe : mais s'il fait ce ſacrifice, ſes a
ſes voiſins, les inconnus, croiront c
revers de fortune l'a obligé de le
Non, que l'indigent périſſe, & qu
riche n'ait pas la honte d'avoir retra
quelque choſe de ſon faſte.

Un Anglais avait une grande for
& bornait ſa dépenſe au plus ſimpl
ceſſaire. On l'accuſait d'avarice,
ſavait, & cette accuſation témérai
pouvait ébranler ſon courage. Les i
tunés qu'il avait ſecourus trahiren
mort ſon ſecret par leurs larmes
injuſtes reproches, ſuccéda l'admi
pour des vertus qu'il avait ſi bie
chées.

Qui oſera l'imiter ? Pour ſéch
pleurs de l'indigent, ſe réduira-t-o
même à la condition du pauvre ; t

'on prend tant de peine, qu'on s'ex-
se souvent à tant de honte pour paraî-
riche, même lorsqu'on ne l'est pas?
Mais on exige moins de vous. Répan-
s seulement votre superflu dans le sein
malheureux. Du superflu! Est-ce
'on en a, est-ce qu'on a même le né-
ssaire, quand on se fait des besoins ab-
us de toutes ses fantaisies & de toutes
fantaisies des autres?

CHAPITRE XXXI.

Avarice.

Le vice le plus opposé à la bienfaisance ; l'avarice, est de toutes les passions la plus absurde : elle fait le tourment des insensés qui se livrent à elle, ne cherche à posséder que pour s'interdire, n'amasse que pour avoir la peine de garder, & ne paraît qu'environnée des noirs soucis. Quelle folie d'accumuler, pour n'en faire aucun usage, ce qui n'a de valeur que par l'usage même ; de s'attacher à la possession d'un signe représentatif, sans vouloir jamais se rien procurer de ce qu'il représente ; d'embrasser toujours une image vaine, & de repousser opiniâtrément la réalité !

Il est dans la nature de chercher à étendre ses possessions, puisqu'il est dans la nature de ne pas connaître le repos & d'éprouver toujours des desirs. Le barbare Nomade, dont toute la propriété ne consiste qu'en troupeaux, n'a que l'appétit d'un seul homme, & il aime à réu-

des troupeaux assez nombreux pour
rir tout un peuple.

'homme passionné veut posséder
coup pour se procurer beaucoup de
sances ; l'homme sans passions jouit
dès qu'il possede.

l'avarice est jamais pardonnable,
dans l'homme qui a passé dans l'in-
nce la plus belle portion de sa vie,
n'est parvenu à s'assurer des ressour-
pour sa vieillesse, qu'en s'imposant
cesse des privations dans l'âge des
irs. Il a craint trop long-temps le
in pour cesser enfin de le craindre;
tué à l'épargne, il épargnera tou-
; aucun goût ne le maîtrisera, par-
'il s'est long-temps interdit tous les
s; il ne desirera pas de jouissances,
que tous ses sens affaiblis ne seront
faits pour jouir; & n'ayant fait toute
e qu'amasser avec peine, il ne com-
dra pas même qu'on puisse donner
ui a coûté si cher.

'avarice ne laisse qu'une humeur
e, à la place de toutes les heureuses

affections de la nature. L'avare n'eſt ni époux, ni pere, ni ami, ni citoyen, ni homme : il n'eſt qu'avare.

Il vole ſes concitoyens en interceptant, autant qu'il eſt en lui, la circulation des eſpeces ; il craint d'accorder aux ouvriers le juſte ſalaire qu'ils ont droit d'attendre ; il fait languir ſa femme dans le chagrin des privations au milieu des richeſſes, prive ſes enfants de l'éducation, leur refuſe dans un âge plus avancé les moyens de ſe procurer un état, abandonne aux douleurs l'infortuné qui pourrait être ſoulagé par de médiocres ſecours, & ſe refuſe à lui-même ce qu'exige la nature.

Les plaiſirs ne peuvent l'émouvoir ; les larmes ne peuvent l'attendrir. Chez lui tous les ſens ſont anéantis ; ſes yeux ſeuls ont encore une jouiſſance : la vue de l'or.

Je me trompe ; il n'a pas même cette jouiſſance. En couvant ſon or de ſes yeux, il n'éprouve que des craintes : celle de ne pouvoir augmenter la maſſe

richesses, celle de la voir dimi-
celle d'être découvert & de la

ament, avec un tel amour pour
esses, se refusera-t-on aux moyens
& bas d'en acquérir ?
moins d'avarice rend toujours
ne bien coupable, puisqu'elle
che de faire aucun bien. C'est le
une petite ame, qui ne produit
s actes ignobles, & ne s'allie qu'à
ites & froides passions.
vare qui ne connaît point la honte
as tout-à-fait malheureux. Couvert
es haillons, nourri des rebuts du
, pénétré de toute la rigueur du
il est satisfait puisqu'il ne touche
à son or. Il meurt content, car il
s payé la visite du médecin qui lui
sauvé la vie.
ais rien n'est plus misérable que
e honteux. Il fait de la dépense pour
pas ridicule : mais c'est son pro-
ng qu'il fait couler à grands flots,
nt ses entrailles qu'il arrache, ses

chairs qu'il déchire, quand il se d
de son or; & il est obligé de s'en
cher sans cesse.

L'avare est bien à plaindre. Sa f
souhaite sa mort; les frippons lui
sent continuellement des embû
tous les hommes le fuient, le mép
& l'abandonnent au supplice qu'i
préparé lui-même.



CHAPITRE XXXII.

Humanité.

N sentiment de tendresse qui nous t embrasser tous nos semblables, une ace bienveillance étendue sur toute pece humaine, forme cette belle vertu e l'on nomme humanité : vertu dont tercice n'a d'autres bornes que celles monde, & qui nous rend précieux & ers tous les êtres intelligents & sensies.

L'Etat peut avoir d'autres Etats pour nemis : mais l'homme ne doit pas conître d'homme qu'il haïsse. Un citoyen i a prêté serment sous les drapeaux de république, peut, sans manquer à umanité, donner la mort à quiconque rte les armes pour un Etat ennemi. ette loi terrible, mais nécessaire, n'est l'un développement de celle de la nare qui me permet de répandre le sang our défendre ma vie. Membre de ma atrie, je ne puis refuser de défendre ce rps à qui j'appartiens, & qui ne péri-

rait qu'en entraînant ma peite. Mais des combats légitimes, tous les hom doivent être mutuellement ſacrés le: pour les autres, quelque diſſentior puiſſe partager les puiſſances.

La douce compaſſion & l'intérêt tuel n'avaient pas encore aſſez ad chez les Romains les droits cruels guerre. Cependant ils étaient aſſez é rés pour regarder comme des meurt ceux qui, ſans avoir prêté le ſer militaire, ſe mêlaient dans les arm & donnaient la mort aux ennemis république.

Le fils du vieux Caton, étant en cédoine dans la guerre contre le roi ſée, fut licencié par le conſul. Son lui défendit de ſe trouver à l'action ce qu'il avait perdu le droit de comb Effacé du rôle des ſoldats, il n'avai d'ennemis, & ne pouvait enſangl ſon bras ſans devenir un aſſaſſin.

ni injuſtice, ni perſécutions, ni querelles, ni méfaits. La paix régnerait ſur la terre, entre des puiſſances épriſes du bonheur des humains, parmi des hommes amis des autres hommes.

On ne verrait dans ſes ſemblables que des freres, ſous quelque puiſſance qu'ils vécuſſent, quels que fuſſent les degrés de leurs lumieres, la perfection de leur police, leur maniere d'adorer leur auteur. On ne voit à préſent dans la plus grande partie de ſes ſemblables, que des ennemis, des étrangers, des barbares & des impies.

Eh! quelle plus grande impiété que de mépriſer, de haïr ceux que le créateur nous a donnés pour freres, d'abhorrer, de déchirer ſes plus précieux ouvrages, de faire régner la haine & la déſolation dans le ſéjour qu'il nous a marqué!

Malheureux que nous ſommes par les maux attachés à notre nature, nous mettons tous nos ſoins à les aggraver! nous n'avons que quelques jours à paſſer enſemble, & nous les employons à nous porter les plus rudes coups!

Vous vous plaignez, triſtes huma
hélas ! n'accuſez que vous-mêmes. V
forgez de vos propres mains, vous v
étudiez à rendre plus cruels les inſ
ments de vos ſupplices.

Quand la ſainte humanité ſera ré
rée ſur la terre, on y verra le bonh
régner avec elle.



CHAPITRE XXXIII.

Luxe.

PARMI les instruments de nos peines, le luxe tient un des premiers rangs, puisque c'est de lui que découlent presque tous ces maux factices, mais si sensibles, qui ne sont pas causés par la souffrance physique de l'individu.

D'un autre côté, il adoucit les peines de la vie, en la semant de plaisirs, en nous procurant mille commodités habituelles qui affaiblissent le sentiment de nos maux.

Il nuit à l'état; car il donne aux sujets tant de besoins, tant de desirs, qu'ils ne peuvent plus s'occuper que d'eux-mêmes, ne connaissent plus de patrie & souvent plus de probité.

Il fait fleurir l'état par les brillantes productions des beaux arts, par l'extension de l'industrie, par la vivacité du commerce. Supprimez le luxe, vous éteignez cette vie qui anime les grands empires.

Il est contraire à la population, p
qu'il fait craindre le grand nombre
fants à ceux qu'ils empêcheraient de
tenir leur faste. Il est favorable à l
pulation, parcequ'il fait travailler &
un grand nombre de citoyens.

On a beaucoup écrit sur les maux
entraîne. Ces livres amusent le loi
quelques lecteurs, qui en interron
la lecture pour commander de nou
ornements à leur salon, ou pour do
audience au marchand qui vient dép
à leurs yeux les plus brillantes étoff

Pendant que l'ouvrage nouveau
bite, & que tout faste y est terrassé,
biles architectes construisent des p
de bons peintres en décorent l'inté
des brodeurs ajoutent une valeur
velle aux étoffes les plus précieuses,
directeurs des spectacles donnent u
ra nouveau, dont une seule représ
tion fera circuler plus d'argent que l
duction philosophique, & contri
par conséquent au bonheur d'un
grand nombre de citoyens Mais, d'u

tre côté, s'il eſt douteux que le livre moral faſſe quelque bien, il ne l'eſt guere que l'opéra ſera du moins l'occaſion de quelque mal.

On parle tous les jours du luxe, & rien n'eſt plus difficile à définir, ni moins défini que le luxe. Il commence préciſément au terme où finit, pour chaque citoyen, l'emploi raiſonnable & juſte de ſa fortune. Ce terme eſt difficile à placer.

Un homme qui a un revenu conſidérable, fait une dépenſe conforme à ce revenu, & ſe procure bien des choſes qui ne ſont pas de premiere utilité. Cet homme a-t-il du luxe? Mais, s'il renfermait les produits annuels de ſa fortune pour en former un tréſor, alors il ſerait mauvais citoyen, puiſqu'il receleroit dans ſes coffres des richeſſes dont il n'a que l'uſufruit, & qui doivent être répandues dans la circulation. Chaque particulier a l'uſage libre de ſes biens; mais ſes biens ſont en même temps ceux de tous: ils le deviennent en effet, & ſe diſperſent ſur un grand nombre de citoyens, en paſſant

par un nombre infini de canaux. L'
avare fait un vol continuel à la so
L'homme malaisé qui prive sa
du nécessaire pour briller par de
de médiocre valeur, mais superflu
ne dans un luxe odieux : il est c
envers lui-même, à qui il prép
foule de maux ; il l'est envers to
qu'il fait souffrir par un fol amou
qui est un faste pour lui.

Les villes riches fourmillent
tants qui n'ont d'autre bien que
duit de leur industrie. C'est chez
fureur de se confondre avec les c
qui jouissent d'une aisance soli
fondée ; ils dissipent chaque jour
produit journalier de leurs talents
vent dans un faste disproportion
condition, puisqu'il ne porte que
moyens casuels & précaires : ils
leurs enfants dans la misere, & il
vent eux-mêmes dans la vieillesse
imprudence est condamnable : m
suffit à leur punition par les inqu

qu'elle leur cause dans tous les temps, & par les souffrances qu'elle leur prépare pour l'âge avancé.

Elle ne peut être réprimée par les loix; car les loix assurant au citoyen la propriété de sa fortune, le laissent maître de l'employer à son gré. D'ailleurs l'état souffrirait un défaut de circulation très sensible, si tous ceux à qui leur industrie produit au-delà du nécessaire pensaient à l'avenir, & mettaient en réserve leur superflu. Leurs enfants, trop assurés de leur sort, n'exerceraient pas ces professions utiles, mais peu brillantes, auxquelles la dissipation de leurs peres les condamne, & les campagnes se dépeupleraient encore plus pour remplir des atteliers des villes. Notre position politique est telle que la folie est bonne à quelque chose.

Mais celui qui, pour paraître avec éclat, contracte témérairement des dettes, auxquelles il est incertain de satisfaire, mérite d'être réprimé par le gouvernement. Il vole des particuliers qui

ont trop compté ſur ſa bonne foi ; il détruit, autant qu'il eſt en lui, la confiance due aux honnêtes gens.

Lorſqu'un peuple manque d'induſtrie, celui qui prodigue ſes richeſſes à l'étranger pour ſe procurer des objets de luxe, eſt un mauvais citoyen, qui augmente, autant que ſes facultés le lui permettent, la miſere de ſa patrie.

Quand dans un état il ſe trouve un nombre ſuffiſant de cultivateurs, d'artiſans néceſſaires & de ſoldats, que feront les autres ? Ou ils périront dans l'inutilité & dans la miſere, & la population ſera arrêtée : ou ils s'adonneront à des arts qui ne ſeront pas de premiere néceſſité. Ils ne pourront donc alors ſubſiſter que par des arts d'agrément ou de commodité, & voilà le luxe qui prend naiſſance pour les nourrir.

Un homme qui fait bâtir donne dans le luxe, car une chaumiere lui ſuffiroit. Celui qui porte d'autres vêtements que de fil & de laine commune, donne dans le luxe ; car on peut être ſuffiſamment

vêtu, suivant les différentes saisons, avec du gros drap, une bonne peluche épaisse, du camelot & de la toile. Détruisez donc, dans un état florissant, tous les arts qui servent à la belle construction & à la décoration des bâtiments, toutes les manufactures d'étoffes fines ou précieuses, toutes celles de bonneterie en soie & de différentes bagatelles qui entrent dans un habillement un peu recherché : que deviendront tant de citoyens ? On les emploiera aux arts d'une utilité absolue. Mais apparemment que ces mêmes arts sont cultivés, puisqu'ils nourrissent ceux qui s'occupent des arts d'agrément. L'homme industrieux fait vivre le colon ; le colon fait vivre l'homme industrieux. Tous deux enrichissent l'état, & méritent des récompenses.

Ceux qui font travailler les hommes industrieux, doivent souvent eux-mêmes à leur propre industrie, c'est-à-dire, à des arts de luxe, cette aisance qui les rend utiles ; les ouvriers en emploient d'autres qui, à leur tour, contribuent à

la subsistance de quantité d'autres : ainsi s'établit une chaîne de travaux payés par d'autres travaux, de services accordés & rendus, de bienfaits mutuels qui n'humilient pas l'obligé & n'entretiennent pas l'orgueil du bienfaiteur.

Mais les travaux utiles, l'industrie honnête ne seront pas les mieux récompensés. L'agréable sera bien mieux payé que le nécessaire, & la corruption, le vice, seront comptés au nombre des choses agréables. Comme on aura pris l'habitude de tout acheter, le crime même sera mis à prix d'argent, & l'on saura ce qu'on doit payer le sacrifice de la pudeur, de la justice & de toutes les vertus.

Quels remedes apporter à tant de maux ? On étudie les mœurs de quelques sociétés naissantes, & l'on nous propose de les adopter. Puissions-nous être ramenés à leurs vertus sans partager leur barbarie ! Mais n'est-il pas absurde de former des vœux pour changer l'essence des choses ? Il n'existe point de grand empire sans de grandes richesses, & l'on n'a pas

e grandes richeſſes ſans leur chercher d'abord un emploi utile & enſuite un emploi agréable. Avec de faibles richeſſes, on ſe contente de vivre; avec des richeſſes modérées, on veut vivre commodément; avec de grandes richeſſes, on veut vivre avec délices; parcequ'on a joui, on veut jouir encore plus; parcequ'on a brillé, on veut briller encore davantage. Telle eſt la pente invincible que ſuivront toujours les mœurs, & toute la force des loix s'efforcerait en vain de les arrêter. Cela tient à la chaîne des deſirs dont les anneaux ſe ſuccedent ſans fin.

Nos arts, nos inventions, nos connaiſſances, toutes les productions de l'eſprit, de l'induſtrie, du génie, tiennent à cet état floriſſant de nos empires qui amene néceſſairement le luxe, & qui nous rend plus éclairés ſans être plus ſages, plus doux ſans en être meilleurs, & plus brillants ſans en être plus fortunés.

Supprimez entièrement le luxe; dès-lors plus de palais, de tableaux, de ſtatues, de livres. On n'aura que des culti-

vateurs, des maçons, des forgeron
tailleurs. La population ſera moins
breuſe, les mœurs plus dures, les
plus fortes, les paſſions plus véhém
les préjugés plus impérieux, les vice
groſſiers, les crimes plus atroces.

Le ſage rejettera toujours loin d
autant que l'uſage peut le permettr
productions du luxe, ou il ne les pr
que pour ce qu'elles valent; mais
aura que peu de ſages.

Les autres continueront d'entre
le luxe par leur fortune ou par leur
vaux; &, tant qu'ils n'y ſacrifieront
conſultant leurs facultés, la ſociété
ſera que plus active.

Mais quand le vice, compagnc
luxe, ne connaîtra plus de boı
quand toutes les conditions, tout
facultés ſeront confondues; quand
pidité, toujours aiguiſée par des be
nouveaux, & jamais ſatisfaits, aura
le ſujet étranger à l'état, le citoyen
toyen, les familles aux familles; qu
après avoir trouvé ridicule le titre d'h

rtueux, on méprisera même celui
ıête homme; quand la profusion,
ines, la vexation, le brigandage,
:s vices, tous les crimes, auront
; les derniers liens de la société, il
bien qu'elle expire : & c'est peut-
ar cette affreuse maladie que doi-
nir les états les plus florissants; car
: qui existe est destiné à la mort.
riche commerce, une nombreuse
ıtion, la culture des arts entretien-
: luxe : mais lui-même bientôt dé-
:s vertus qui entretenaient la popu-
, qui faisaient fleurir le commerce
arts, & finit par dévorer l'état lui-
.



CHAPITRE XXX

Aumône.

Mais, dira-t-on, le riche n'a
ſoin de diſſiper ſes revenus en d
qui ne ſoient pas d'abſolue néceſſit
quoi faut-il qu'il fatigue les malh
pour répandre ſes richeſſes da
ſein? Qu'il donne à leur miſere
donnerait à leur travail.

Il eſt beau ſans doute d'emplo
facultés à ſecourir l'infortune. M
une triſte vérité m'échappe. C'
l'aumône, diſtribuée ſans intelli
peut être ſouvent dangereuſe.

La meilleure aumône qu'un
puiſſe faire, c'eſt de dépenſer ſ
venu. Il fait vivre les marchan
ouvriers, qui, à leur tour, fourn
la ſubſiſtance de ceux dont ils ti
matieres premieres, ou les cho
ceſſaires à la vie. Ainſi chacun vi
cun travaille, & le pareſſeux re
inutile dans l'Etat.

Des charités trop abondantes feraient naître la paresse. Cet ouvrier qui subsiste de son travail, aimerait mieux se tenir tranquille, & vivre aux dépens du riche qui nourrirait son oisiveté. C'est à présent un citoyen estimable, puisqu'il est laborieux; ce ne sera bientôt plus qu'un lâche indigne de vivre.

Je suppose qu'un homme, dont la fortune monte à un million de livres, vende ses maisons, ses terres, & distribue son million à deux mille indigents. Voilà d'abord un homme hors d'état d'aider à l'avenir les malheureux : mais voilà deux mille hommes dont la moitié ne travaillera plus qu'avec beaucoup de relâchement, & dont l'autre ne fera rien du tout. Il suit de là une grande diminution de travail, & par conséquent, une grande perte dans l'Etat. Chacun enfin, ayant dissipé son partage, sera obligé de retourner au travail, dont il aura perdu l'habitude. Heureux encore, si, après un si long repos, ils trouvent l'occasion de travailler! car, parmi ceux

qui vivent de leur labeur, c'est l'ouvrage qui amene l'ouvrage.

Mais si au contraire notre riche garde son bien; il dépensera chaque année cinquante mille livres, & croyant ne satisfaire que ses besoins, que ses caprices, il répandra cette somme en portions inégales sur une quantité considérable d'hommes actifs ou industrieux, qui ne le connaissent point, qu'il ne verra jamais, & qui cependant contribuent à ses besoins & à ses plaisirs.

Il est sans doute nécessaire de secourir le malheureux, qui trouverait la mort dans une indigence dont il ne peut sortir : mais ces secours ne doivent pas faire naître en lui la paresse; ils doivent être proportionnés à ses besoins pressants, le rappeller au travail, & non l'en détourner.

Maudit soit le cœur dur qui voit souffrir le misérable sans prendre pitié de son sort! mais craignons de faire retomber l'infortuné dans des malheurs plus grands que ceux qu'il éprouve, quand

nous ne pourrons plus aider sa misere ; tremblons de le rendre inutile à la société, si, par une prodigalité indiscrete, nous l'encourageons à l'oisiveté.

Nul homme ne doit attendre que de lui-même sa subsistance. Fournissons au malheureux à qui ils manquent, les moyens de se la procurer : mais qu'il s'aide, quand nous l'aurons secouru ; & qu'il ne s'accoutume pas à croire que, dans un tranquille repos, il doit tout attendre de ses bienfaiteurs.

Celui-là est un imprudent citoyen, qui ôte à un homme son énergie, lui avilit l'ame, lui rend inutile l'exercice de ses facultés, & fait naître en lui les mœurs & l'esprit d'un gueux, qui pense que les autres lui doivent tout, & qu'il ne doit rien à la société.

Mais à qui parlé-je, quand je veux donner des bornes à la générosité ? Mortels, ô durs mortels, ces avis ne vous sont pas nécessaires. Ecoutez plutôt la voix de l'humanité qui vous crie : Hom-

mes, vous êtes menacés de tous les m
qui affligent les hommes : ſecourez d
les malheureux.



CHAPITRE XXXV.

Principe des Passions.

'ÊTRE suprême a voulu que les tem-
es, soulevant les flots de la mer,
tassent ce liquide immense, qui, sans
es, n'aurait formé qu'un vaste amas
aux croupissantes, dont les exhalai-
is funestes porteraient la mort sur la
re : il a voulu de même que la vie
l'homme fût agitée par les vents im-
ueux des passions, & qu'il reçût d'eux
mouvement, dont il aurait manqué
is leur secours.

Si je veux remonter à leur source, je
trouve dans les premiers besoins de
omme ; la faim, l'amour & la néces-
é de repousser les attaques de la nature.
n peut encore reconnaître un besoin
ui se fait sentir quand les autres sont
tisfaits ; celui du repos.

Tous ces besoins se présentent à
omme sauvage sous la forme la plus
nple. Quand il ne sent ni l'aiguillon
: la faim, ni celui de l'amour, & que

d'ailleurs il eſt ſans crainte, il che
un abri, & ſe repoſe.

L'homme nouvellement réuni er
ciété, n'eſt guere plus recherché dan
moyens de ſatisfaire ſes beſoins :
quand une fois il a pris l'habitude
voir des poſſeſſions; quand il eſt par
à ſe former un langage; quand des
grès long-temps inſenſibles ont
agrandi le cercle, d'abord très étı
de ſes idées : tout change pour lui
ſes beſoins ne ſe bornent plus aux
ples deſirs de la nature.

Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ſe n
rir; il veut trouver du plaiſir à ré
les pertes qu'il fait ſans ceſſe de ſa
pre ſubſtance. Il n'avait d'abord qu
ſenſations; il commence à concevoi
goûts. Il met du choix dans ſes a
tions, & la premiere femme qui pou
lui faire éprouver les plaiſirs de l'an
n'eſt pas toujours celle qu'il juge c
de les lui procurer. Le temps appı
où il ne ſe contentera pas d'un vête
chaud pour ſe garantir des rigueuı

l'hiver, ni d'un abri commode pour y prendre le repos : il a commencé par satisfaire ses besoins; ensuite il a joui; bientôt il voudra jouir avec délices.

L'homme en se formant un langage, acquiert de la mémoire, parceque les signes dont nous revêtons nos idées nous aident à les retenir. Le souvenir du passé donne de la prévoyance pour un temps qui n'existe pas encore. Ce n'est pas assez de ne pas éprouver le besoin, il faut n'avoir pas à le craindre. La possession actuelle ne tranquillise point, s'il reste des inquiétudes sur des privations futures. Il faut avoir beaucoup, pour ne pas craindre de manquer.

Il a dû remarquer qu'il pouvait tirer les services de ses semblables. Il concevra l'envie de s'en asservir un grand nombre. Ceux qu'il ne pourra se soumettre, il voudra du moins se les attacher; & il s'appercevra que l'on s'attache volontiers, sans trop y réfléchir, à ceux qui paraissent pouvoir être utiles, lors même qu'on n'attend d'eux aucune

utilité. Ainsi il aura intérêt d'affecter de la puissance, de la grandeur, des richesses, du mérite; & il en affectera beaucoup plus qu'il n'en possede.

Comme il s'aime plus que les autres, il voudra avoir, plus qu'aucun autre, des qualités ou des avantages qui peuvent être utiles ou agréables. Il ne sauroit ignorer long-temps que les avantages qu'il possede, ou qu'il croit posséder, ne sont pas le partage de tous : ainsi il s'estimera plus que bien d'autres.

S'il naît sous un climat qui exige peu de lui, il ne se forcera point lui-même à des recherches que ne lui impose pas la nécessité. Il aura moins d'activité, de goût, d'industrie : il aura moins de ces passions qui font inventer, qui perfectionnent les arts agréables & utiles, qui rendent capables d'éclairer les hommes. Il aimera mieux dominer sur eux, & les passions qui seront en lui plus exaltées, seront l'ambition & l'amour.

S'il est né sur une terre qui se refuse opiniâtrément à ses efforts, si la nature

ingrate ne lui accorde qu'à regret une misérable subsistance, occupé sans cesse à lutter contre elle, il ne pourra se livrer à d'autres travaux. Ainsi la poésie, les belles-lettres, les arts d'agrément & de commodité, la philosophie, ne fleuriront jamais parmi les habitants de la Lapponie, ni chez le stupide Samoïede.

Mais sous des climats tempérés, l'homme est forcé à un travail presque toujours récompensé par la nature : elle lui fait acheter ses bienfaits, mais elle manque rarement à le payer de ses fatigues, & les trésors de la terre sont le prix de ses sueurs. C'est là que l'action, une fois imprimée à l'homme par la nécessité, ne cessera pas quand la nécessité sera satisfaite ; c'est là qu'il s'élevera, en quelque sorte, au-dessus de lui-même, & qu'il acquerra une énergie productive, à laquelle ne s'éleveront jamais les nations auxquelles il porte envie, ni celles dont il plaint la destinée.

Par la même raison on verra par-tout que ce sont en général les hommes d'une

n'ont-ils point ce génie qui distingu
nations de l'Europe ? C'est qu'ils
mencent par avoir moins de besoins

Nous sommes paresseux : la néc
nous imprime un mouvement qui en
ne s'arrête plus. Si elle exige pe
l'homme, il reste en repos : si elle e
toujours, il ne se meut que pour ell
elle cesse d'exiger, il continue d
mouvoir parceque l'inaction est dev
un état pénible pour lui.

HAPITRE XXXVI.

Passions.

ES stoïciens voulaient que toutes les
ssions fussent vicieuses ; que ce qui
ait louable, inspiré par la froide rai-
n, devînt condamnable dès qu'il est
spiré par la passion. Ce n'était pas con-
ître la nature. Si l'on veut que les ac-
ns utiles, qui ont mérité le nom de
rtueuses, soient produites, il ne faut
s détruire l'agent qui les produit.

L'auteur de notre être nous a donné
s passions comme des ressorts nécessaires
la partie mécanique de nous-mêmes.
nous les a données en même temps
e la raison, afin que celle-ci tempérât
s mouvements aveugles, tandis que
lles-là nous feraient agir. La raison
ule resterait inactive ; les passions seu-
s auraient des mouvements trop impé-
eux, & ne tarderaient pas à nous dé-
uire. Il en est comme de tous les bien-
its du ciel, qui nous ont été départis
ur en user & non pour en abuser.

L'appétit des aliments est une passion ; elle est utile, puisque, sans elle, nous négligerions de nous nourrir. Si l'auteur de la nature a répandu dans les substances qu'il a destinées à réparer nos pertes, tous ces sels, dont les pointes différemment conformées nous font éprouver des sensations diverses ; s'il a tapissé notre langue de mamelons nerveux si sensibles aux picotements si agréablement variés des mets : il n'a pas voulu que cet admirable appareil de l'organe du goût ne nous fît éprouver aucun plaisir ; il n'a pas ordonné que nous fussions semblables à l'autruche stupide, qui engloutit indifféremment & le sucre & le fer.

Mais cet appétit salutaire, cette douce sensation, bienfait de la nature, nous conduit aisément à la gourmandise, à l'amour des liqueurs fortes ; vices funestes, encore plus meurtriers que le jeûne rigoureux. Ils privent l'homme de ses plus heureuses facultés, le transforment en une lourde masse, aussi dégoûtante qu'inactive, appesantissent sa raison, éner-

ent son courage, détruisent les ressorts de son esprit, le rendent également inutile à lui-même & désagréable aux autres, sement sa vie de mille douleurs, & lui amenent une fin prématurée.

L'intempérance est la source de presque tous nos maux physiques & de ces maladies cruelles & innombrables qui affligent l'humanité. C'est par elle que l'homme est le plus souffrant des animaux, & celui de tous qui fournit le plus rarement toute la carriere que la nature semble lui avoir donnée à parcourir.

La sobriété est la vertu de quiconque chérit & veut conserver agréablement son existence. Elle est une vertu, parce qu'elle est avantageuse à la société dont le vœu est la conservation des citoyens. Car, comme dit le sage Hume, si l'usage immodéré des aliments & des liqueurs fortes ne nuisait pas plus à la santé & aux facultés du corps & de l'esprit, que l'usage de l'air & de l'eau, il ne serait pas humainement plus condamnable.

Les religions qui prescrivent des abs-

tinences périodiques semblent consi
la santé des fideles. On se soumet
piété, par devoir, à des dietes qu
gourmandise n'aurait jamais voulu s
poser à elle-même.

C'est sur-tout contre l'amour que
blent triompher les ennemis des passi
Qui ne voit cependant que la nature
l'a donné pour la propagation de
pece; qu'elle en a travaillé les org
avec un soin encore plus grand que
de toutes nos autres sensations; & qu
en a rendu les mouvements d'autant
impérieux, d'autant plus irrésistibles,
sa fin est plus nécessaire.

En effet, sans cet attrait si vif
puissant qui entraîne un sexe vers l'au
quelle femme consentirait à suppo
les incommodités de la grossesse &
douleurs de l'enfantement? Quel hom
se soumettrait à tous les travaux, à
les embarras, à toutes les sollicitudes
accompagnent les soins d'une famill

Mais ce penchant mutuel des
sexes, mal dirigé, conduit trop sou

r libertinage, qui détruit la santé de ce-
i qui s'y livre, le détourne de ses de-
irs, nuit à son état, dérange sa for-
ie, affaiblit ses facultés intellectuelles,
énervant son corps, & porte le trou-
, la discorde & souvent les crimes les
; affreux dans la société.
Ainsi toutes nos passions ont leurs a-
tages & leurs dangers. Sans l'amour-
pre, braverait-on le travail, les fati-
s, pour exister avec plus de gloire?
is l'amour-propre engendre fréquem-
nt l'ambition, qui n'est elle-même vi-
ise que par les moyens qu'elle emploie
le but qu'elle se propose. Si je desire
la puissance pour rendre mes conci-
ens plus heureux; si j'aspire aux gran-
; places, pour les remplir d'une ma-
ire plus utile à ma patrie; si je ne veux
arvenir que par le chemin des talents
de l'honneur: mon ambition est ver-
use. Elle est criminelle, si elle n'est ex-
ée que par la cupidité, ou si elle n'hé-
: pas, pour s'assouvir, à faire jouer les
sorts les plus odieux.

La noble passion de l'emporter sur ceux qui courent avec nous la même carriere, ce desir qu'on nomme émulation, & qui seul inspira les heureux efforts qui ont fait les hommes distingués dans tous les genres, ne mérite que des éloges : c'est un combat entre des mortels généreux, à qui répandra plus de gloire sur l'humanité. Mais, dans certains caracteres, ce beau mouvement conduit au vice, & fait l'envieux.

Si l'envie a pour objet les talents des autres, l'envieux rend lui-même témoignage du peu qu'il vaut & de son désespoir de valoir jamais davantage. Si j'envie l'estime des hommes, injustement accordée au manege, à l'intrigue, ne dois-je pas rougir de rechercher un prix décerné par l'ignorance & le caprice? Si l'envie porte sur les richesses, les dignités, c'est déclarer qu'on a besoin d'elles pour être quelque chose. On envie bien la considération dont jouit un homme vertueux : le malheur est qu'on envie trop rarement sa vertu.

L'amour de l'or, mêlé presque tou-rs avec d'autres passions, quelquefois nes de louange, & quelquefois de blâ-, défriche les campagnes, nourrit les upeaux, rassemble des flottes, établit, me, entretient le commerce, éleve villes, y appelle les arts. Quand il isolé, c'est une passion inactive & rte, qu'on nomme avarice.

Quel indolent automate que ce mor-flegmatique, que tous les événements uvent toujours le même, qui voit ites les actions avec une égale indiffé-ice! Mais cette même chaleur du sang i nous donne de la vivacité, du feu, l'énergie, nous excite quelquefois à mportement.

Dans la colere l'homme n'est plus lui-ême, ne se connaît plus, n'a plus d'i-es, plus de raison, presque plus de ntiment. Alors il n'obéit plus qu'à l'ac-on impétueuse du sang, qui se porte ı cerveau; toutes les paroles qu'il pro-re, également dénuées de sens & de iite, le feraient rougir, si elles lui étaient

rapportées lorſqu'il ſe trouve de ſang froid. Alors le plus ingénieux des hommes reſſemble au plus ſtupide; ſes traits même altérés n'offrent plus qu'un viſage affreux, déformé par les plus hideuſes convulſions : état horrible, qui détruit tous les intervalles qui ſéparent l'homme de la bête féroce.

Le premier mouvement de la colere eſt excuſable; c'eſt la machine qui agit: mais on eſt toujours maître du ſecond.

La colere continuée eſt la vindication. Il eſt des paſſions dont l'uſage, & non l'abus, eſt approuvé par la nature : nous l'avons démontré. Leur extinction totale ferait la plus cruelle des maladies, puiſqu'elle ne pourrait être cauſée que par l'anéantiſſement des organes qui nous ont été accordés pour notre conſervation. Mais la vindication, ainſi que la haine & l'envie, ne peut jamais ſe montrer que ſous une face odieuſe. On doit les regarder comme des maladies de l'ame.

La vindication propage, éterniſe les haines, ſe multiplie en quelque ſorte

ême, & tend à rompre, entre
ırs citoyens, les nœuds de la so-
Si nous avons reçu une injure lé-
n'eſt-ce pas nous dégrader nous-
s, & dépouiller les ſentiments
ıanité, que de chercher à en tirer
ance, que de troubler l'ordre so-
ɔur un mal que nous avons à peine
' Si l'injure eſt grave, nous ſerons
e bien plus grands par la clémence,
nous n'euſſions été que faiblement
ʒés. Si l'offenſeur a employé, pour
nuire, des moyens bas, odieux,
nels, mérite-t-il, le miſérable! de
r atteinte à la tranquillité de notre
Daignerons-nous lui accorder ſeu-
nt une place dans notre penſée? Il
digne que de notre plus profond
is. Livrons-le à ſes remords & à
ignation publique: ils nous venge-
aſſez.

elle paſſion ſemble tenir au ridicule,
: manque pas encore d'utilité. Sans
ınité, combien de bonnes œuvres

omiſes, qui ne ſont faites que pou
remarquées !

Sans cette vanité, ce ſtoïcien q
combats, ce rêveur farouche aur
fréquenté les écoles, aurait-il pâli ſ
écrits des diſciples de Zénon, pour
venir à déraiſonner philoſophiquem
déraiſon ſublime par laquelle le
mortel croyait partager le trône
Dieux. Obligé, par ſon genre de
fécond en vertus, de ſe révérer lui-m
pouvait-il, par des actions conda
bles, briſer l'autel qu'il s'était conſ

Par l'abſence des paſſions, les ta
les ſciences, les arts ſeraient anéan

On n'étudie que pour contente
amour-propre, en ſe diſtinguan
autres ; ou pour ſatisfaire à un deſi
lent de connaître, qui, chez bie
hommes, eſt une paſſion très vive

On ne peut cultiver les arts & l
lents avec ſuccès qu'on ne les c

ssionné ; car il faut reconnaître pour passion tout ce qui nous arrache à la froide tranquillité, tout ce qui agite vivement notre ame, tout ce qui nous transporte en quelque façon que ce soit.

Ainsi la dévotion la plus pure est elle-même une passion que Dieu inspire à ses élus ; passion respectable & sainte, dont la chaleur les pénetre, les ravit au-dessus d'eux-mêmes, les arrache à la terre, & les éleve vers l'Eternel.

Certaines passions, il est vrai, portent quelquefois les hommes à se nuire mutuellement ; mais d'autres, & souvent les mêmes, les forcent à se rendre des services mutuels.

Qui osera prononcer que les chocs, les traverses, les douleurs que nous causent nos passions & celles des autres, ne sont pas nécessaires à la constitution de notre être, & ne contribuent pas à la portion de bonheur & de plaisir dont nous sommes susceptibles ? Sans cette espece de ballotement que nous éprou-

vons, nos jours, paſſés dans la fa
uniformité du repos, ſeraient l
ment comptés par l'ennui.

Il faudrait que Dieu changeât
ture humaine, pour qu'elle ne f
plus malheureuſe ſans les paſſions,
ne l'eſt agitée par elles. Figurez-v
voyageur, fatigué du doux & triſ
lancement d'une litiere, préfér
marcher à pied, dans un ſentier
teux, ſur le bord d'un précipice
eſt la différence d'une vie apathiq
paſſionnée. Il ſemble pourtant que
ce voyage de la vie, il ſe rencont
ſentiers trop rudes & trop épineux
que nous ſommes ſouvent des av
qui ne ſavent pas choiſir le m
chemin.

Pour confondre plus aiſément l
tracteurs des paſſions, tâchons de
figurer, s'il eſt poſſible, un homm
ne ſoit nullement paſſionné, & de

ntièrement privé de l'uſage des palais ne lui offrira dans les aucune ſaveur. Son oreille in- 'entendra que du bruit, quand ſeront remplies des ſons les onieux. Ses yeux verront, ſans le ſpectacle de la nature, & ne ront, dans ſa piquante & admi- iété, qu'une confuſion capri- bizarre. Les nerfs émouſſés de it ne pourront être picotés par parfum des fleurs, ni par cet ſum plus utile des mets, qui goût des. ſenſations agréables éprouver, & l'invite, par le ſatisfaire au beſoin. Les houpes du toucher ne ſeront pas plus it chatouillées par l'approche u fine & délicate, que par le roſſier d'un morceau de pierre

i ſeulement du beſoin par la & par cette eſpece de déchire- érieur, qui annonce le vuide de , tel que ces animaux dont la

Mais il eſt encore un ſens, le
paſſionné de tous, qui, chez lui
par conſéquent le plus obtus. Supp
tous les hommes ſemblables à celu
nous venons de faire le triſte po
l'eſpece, renfermée dans des ind
formés par une premiere créatio
pourra ſe livrer à l'eſpoir d'une g
tion future; elle ſera bientôt ané
puiſque ce n'eſt qu'à la paſſion l
vive qu'eſt accordé le pouvoir de
produire.

Excepté les démarches tardives
nature ſouffrante les forcera d
pour ſe procurer la ſubſiſtance,
tomates n'auront aucun mouveme
ne ſe meut que pouſſé par quelqu
& ils ne connaîtront point le deſ

ſupérieurs à ces vils animaux qui, fixés à la place où ils ont pris naiſſance, privés de tout mouvement progreſſif, n'attendant leur nourriture que du haſard qui la leur préſente, & qui peut ſouvent la leur refuſer, ſemblent n'avoir été formés que pour marquer le point de jonction entre la nature morte & la nature vivante.

Le monde, ainſi peuplé, ſera-t-il différent d'un déſert? Il n'offrira que l'horrible ſilence de la mort.

Mais rendons aux hommes les paſſions : tout renaît, tout ſe ranime. Les campagnes ſont riantes & fertiles, les arts fleuriſſent, la ſenſibilité adoucit l'eſpece humaine, les talents l'honorent, le génie la couronne de gloire, & la terre offre le ſpectacle, malheureuſement varié, de grandes fautes & de grandes actions, de grandes découvertes & de grandes erreurs, de grands crimes & de grandes vertus.

Que le déclamateur qui s'éleve contre les paſſions, dépouille un moment, s'il

eſt poſſible, la paſſion qui l'attache à ſon ſentiment; il reconnaîtra que leur abſence implique contradiction, non-ſeulement avec la nature humaine, mais même avec la nature animée.

Pour lui faire quitter ſon triſte langage, & le ramener à des ſentiments plus conformes à notre eſſence, purgez ſon ſang de la bile noire qui fermente dans ſes veines; faites couler dans le tiſſu de ſes nerfs, avec plus d'abondance & de chaleur, ce fluide ſpiritueux, principe du mouvement & de la ſenſibilité. Alors ſes joues livides ſe coloreront de l'incarnat de la ſanté, ſon œil éteint & renfoncé deviendra vif & brillant, le ſouris relevera ſes levres pendantes, & ſon ame, échauffée du feu des douces paſſions, va le rendre à l'humanité.

Les paſſions ne ſont point dangereuſes dans le favori de la nature, qui, les réuniſſant dans un degré convenable, les tient dans un juſte équilibre, & jouit avec innocence de tous les plaiſirs permis & préparés à l'homme par ſon auteur.

lais elles sont redoutables chez ces in-
rtunés, à qui la nature, négligente ou
ırâtre, n'a presque accordé qu'une
ssion. Elle fermente, elle s'exalte, &
tourne en fureur.

Si l'homme dangereux est sur-tout
uiqui n'a qu'une passion isolée; s'il est
le d'en avoir plusieurs; il faut cepen-
ıt travailler à les régler, à les modé-
, à les tempérer l'une par l'autre: mais
voudrait en vain les anéantir, puisque
serait en même temps détruire l'hu-
ınité.

Le défaut d'attention sur nous-mêmes,
vivacité, l'impétuosité de nos mou-
nents intérieurs, sont de faibles ex-
ses des fautes que nos passions nous
ıt commettre. Nous avons trop
ıvent donné dans des écarts, nous
ons eu trop souvent à rougir de nos
vers, pour n'être pas avertis d'être sur
s gardes. En vain dira-t-on: Tel est
on caractere; cela est plus fort que
oi. Oui, sans doute: si nous ne luttons
s avec persévérance contre nos affec-

quis une heureuse pratique de vertu
lui-même. L'habitude n'ôte rien du
rite des bonnes actions, ni de la r
gnité des mauvaises. De bonnes habit
font l'homme vertueux : des habit
condamnables font l'homme corrom





HAPITRE XXXVII.

Compassion.

ES ftoïciens ne fe font pas contentés de ndamner celles des paffions qui fe mafeftent par le défordre de nos fens, & nous flattent trop fouvent que pour ous perdre; ils ont profcrit jufqu'à la mpaffion, ce toucher de l'ame fi délicat, fenfible, que la nature nous a donné our établir, malgré les emportements es affections les plus impétueufes, quelue différence entre nous & la bête féoce. Ces orgueilleux raifonneurs vouient que l'homme fût impaffible comme s Dieux, & continuât de montrer une anquillité toujours égale, même à la ie de fes femblables plongés dans la ouleur.

Par quel abus de la raifon condamient-ils une paffion toujours aimable & ouce, feule toujours féconde en actes enfaifants! Quelle était leur inconféuence lorfque, réprouvant l'heureux ntiment de la pitié, ils nous exhor-

taient cependant à prêter de généreux secours aux malheureux; lorsqu'ils nous ordonnaient de les aider, en nous défendant de partager leurs peines, d'y compatir, d'en être touchés! Aveugles qu'ils étaient de détruire la cause en voulant conserver l'effet, de tendre à la perfection de l'œuvre en brisant les instruments propres à opérer! Dangereux contemplatifs, qui, en nous ôtant un mouvement vif & précieux qui nous porte au bien, ne s'appercevaient pas que c'était nous rendre bien tiedes à secourir l'infortuné, quand la froide raison nous exciterait seule à lui tendre les bras! Philosophes trompés, qui osaient s'élever contre les saintes loix de la nature, ou plutôt dogmatistes dangereux en effet, s'il ne leur eût pas été plus difficile d'endurcir leurs cœurs que d'égarer leurs esprits!

La nature a voulu que la douleur des autres nous causât de la douleur. Ce n'est que par un travail pénible & par un long exercice de la dureté qu'on par-

à se dépraver assez pour devenir
près impitoyable. Encore le plus
: scélérat, le plus cruel assassin
quelquefois qu'il est homme en
vant la douce impression de la pi-
& si la force de l'habitude le re-
: dans le crime, le plaisir que lui
curé l'exercice momentané de la
, lui fait reconnaître qu'il a perdu
heur & le punit de ses coupables
ants.

compassion contribue pour quel-
hose à composer les plus aimables
ons de nos ames. L'amour, lors-
'est point un sentiment excité par
soins physiques, est une sorte de
assion que nous inspirent les per-
s à qui l'habitude nous a liés, ou
esquelles un extérieur doux & tou-
nous entraîne. C'est la même di-
on de cœur que nous fait éprouver
é. Aussi la force, la puissance peu-
ous inspirer l'estime, l'admiration,
pect : c'est la faiblesse sur-tout qui
e l'amour.

La tendresse paternelle est, à beaucoup d'égards, une vive compassion pour des êtres qui nous doivent l'existence, à qui nous avons pris l'habitude de donner des soins, & qui nous font craindre pour eux tout ce qui pourrait tristement les affecter. Nous souffrons de toutes leurs peines, nous jouissons de tous leurs plaisirs ; nous nous condamnons à mille privations, à mille tourments, pour éloigner d'eux la douleur.

Ne reconnaît-on pas le caractère de la compassion dans l'amour filial ? Il nous interdit tout ce qui peut déplaire aux auteurs de nos jours, il nous fait un devoir de rester soumis à leurs volontés, de leur rendre les plus tendres soins, de sacrifier nos plus belles années à soulager leur vieillesse, pour ne pas affliger leurs cœurs.

Je vois dans la reconnaissance un mouvement de compassion qui nous inspire de complaire à ceux qui nous ont obligés, afin d'épargner des sentiments douloureux aux personnes bienfaisantes

ous ont fait éprouver le sentiment aisir.

s soins, les égards, les complai- sont des actes d'une compassion elle, qui ne nous permet pas de éprouver aucun sentiment incom- ou pénible aux personnes avec qui vivons en société.

la compassion, nous plaignons les dont nous sommes témoins, & ous soulageons nous-mêmes en mpressant de les soulager.

a vivacité de l'imagination se joint ntiment habituel de la pitié, nous aindrons pas seulement les maux le spectacle blesse nos regards; nous représenterons fortement & partagerons les peines de tous les souffrants. C'est ainsi que nous con- ns une sorte de faiblesse vertueuse ous rend incapables de nous livrer isir de la vengeance, de nous en- aux dépens des autres par des ra- , par des extorsions, de travailler intérêts en faisant du mal à nos

ſemblables : l'image de notre victime ſouffrante vient ſe peindre à notre imagination troublée, y porte la douleur, & bannit de notre ame l'idée du plaiſir que nous oſions nous promettre, pour y graver celle des maux qui allaient être notre ouvrage.

Il faut bien ménager dans les enfants toute la fineſſe d'un ſentiment ſi cher à l'humanité, les éloigner de tous les ſpectacles qui peuvent l'affaiblir, & veiller à ce qu'ils ne ſe plaiſent jamais à voir ſouffrir le moindre des êtres ſenſibles.

Parmi les gens du peuple, bien des peres croient inſpirer à leurs enfants l'horreur du crime en offrant à leurs regards le ſupplice des criminels. Ils ne ſe doutent pas que le ſpectacle habituel des tourments doit produire à la fin cette dureté féroce qui conduit à la ſcélérateſſe, & qu'en ſe familiariſant avec l'aſpect des tortures, on peut enfin contracter un courage funeſte qui porte à les braver.

On ne peut le nier : notre compaſſion

n'eſt que trop ſouvent relative à nous ſeuls. Souvent, ſi nous faiſons du bien, c'eſt moins pour épargner des ſouffrances à notre ſemblable, que pour nous épargner à nous-même la peine de le voir ſouffrir. Si nous pardonnons à notre ennemi, ce n'eſt pas toujours pour lui ſauver le ſentiment de la douleur; c'eſt pour ne le pas éprouver nous-mêmes: & toute notre bonté conſiſte à ménager notre propre ſenſibilité. Telles femmes, compatiſſantes aux maux qui s'offraient à leurs regards, ont ordonné contre leurs eſclaves des cruautés dont elles euſſent frémi, ſi elles avaient été forcées d'en être les témoins.

Si l'on veut que la vertu coûte des efforts, la compaſſion n'en ſera pas une; elle eſt involontaire, & ce n'eſt même que par des efforts violents qu'on peut lui réſiſter. Mais elle n'en eſt que plus précieuſe: & plût au ciel que nous fuſſions entraînés à toutes les vertus par un penchant irréſiſtible!

CHAPITRE XXXVIII.

Courage.

Le courage eſt une vertu bien utile à l'homme dans les combats que lui livrent ſes paſſions, & dans les maux dont ſa vie eſt ſemée.

Il ne faut pas le confondre avec la valeur, quoique celle-ci en faſſe partie. La valeur eſt une vertu précieuſe dans un héros enflammé d'amour pour ſa patrie, prêt à donner tout ſon ſang pour la rendre victorieuſe. » Mais ſouvent, dit « Charron, elle eſt artificielle, acquiſe « par la crainte & appréhenſion de cap« tivité, de mort, de douleur, de pau« vreté. Elle s'acquiert par l'uſage, conſ« titution, exemple, coutume, & ſe « trouve ès ames viles & baſſes. De va« let & facteur de boutique, ſe fait un « bon & vaillant ſoldat ».

Il aurait pu ajouter que ſouvent la valeur du ſoldat tient à la cruauté, à l'ignorance du prix de la vie, à la bruta-

ité. Croira-t-on que le bonheur d'exister
it la même valeur pour un houssard
'ossier, qui met la volupté à s'enivrer
: liqueurs fortes, & pour un général
nsible & éclairé? Le sacrifice augmente
r le prix de ce qu'on sacrifie.

Le véritable courage est celui de l'ame.
être arrêté par aucune crainte dans
xercice de son devoir, se tenir prêt à
ɔporter les maux dont les hommes
nt menacés, ne se pas rebuter des
ficultés apparentes qui s'opposent à
s projets honnêtes, savoir garder son
ntiment, quand il est conforme à la
ison: c'est avoir le courage qui mérite
ul le nom de vertu.

Il faut travailler de bonne heure à
rmer de fermeté. On fait bien des
utes par faiblesse. Que d'hommes ont
é criminels en détestant le crime! On
anque à la vertu qu'on aime, pour ne
voir pas résister à de faux amis qu'on
éprise. On se rend coupable pour com-
aire à des protecteurs, dont les vains
rvices ne sauraient faire notre félicité;

mais qui ſur-tout ne pourront jamais nous rendre le bonheur d'une conſcience ſatisfaite, & nous ſoulager du poids accablant du remords.

Celui qui ſaura borner ſes deſirs, ſe rendra plus rares les occaſions de manquer de courage, & s'épargnera de longues douleurs. A combien de fauſſes démarches conduit une vile condeſcendance, une politeſſe puſillamine! Vertueux avec ſoi-même, vertueux avec les amis de la vertu, vicieux avec les partiſans du vice : Homme, voilà ton portrait; peux-tu ne t'y pas reconnaître?

Que le vice eſt voiſin de la vertu! Le paſſage eſt rapide & preſque imperceptible. C'eſt ſouvent un devoir d'être complaiſant : mais le complaiſant eſt bientôt lâche. Si vous ne ſavez réſiſter à aucune ſollicitation, on vous priera bientôt de vous prêter à des intrigues, à des démarches qui répugneront à votre cœur, juge toujours ſévere & juſte, mais à qui vous impoſerez ſilence. Il faudra vous plier au vice, à l'iniquité. On vous

ıgagera d'abord dans une faiblesse, ıſuite dans une baſſeſſe, bientôt après ıns un crime. Pour vivre au milieu des ımmes, ſans avoir à rougir de ſoi-ème, il faut oppoſer un triple acier à ırs attaques inſidieuſes.

Par faibleſſe, le même homme ſou-ıt admet des ſuperſtitions, pour ne ; ſcandaliſer ; & adopte des vices, ır n'être pas ridicule.

La fermeté eſt, peut-être, de toutes vertus la plus difficile dans la prati-e, & cependant elle eſt la gardienne toutes. Sans elle, on ne peut ſe pro-ettre un moment de conſerver ſon ıe pure. Au ſein de la corruption gé-:ale, ſollicité par le plaiſir, attaqué r la raillerie, peut-être même par le ːpris, il faut être bien courageux pour raître aimer la vertu.

Au milieu de gens nourris de pré-ıgés, opiniâtres dans leurs erreurs, ıjours prêts à s'élever contre quicon-e aime la vérité, il faut bien de la ːce pour oſer avoir raiſon.

Entouré d'inſenſés & de vicieu
rougit de la juſteſſe de ſon eſprit
la pureté de ſon ame ; ou l'on gar
lâche ſilence, ou l'on va même ju
démentir ſon cœur.

Quelques-uns voudraient être fe
mais obſédés, harcelés, honnis,
fatiguent, molliſſent & cedent.

Combien de gens ont le bonhe
bien penſer, & n'ont pas la for
bien agir ! Combien connaiſſent
rité, & deviennent les organes du
ſonge ! On fait, on parle comm
grand nombre, quoique le très
nombre mérite ſeul d'être imité.
toujours devant les yeux ce que le
tres penſeront, & non ce qu'on
penſer ſoi-même, ce que ſoi-même
doit faire. La molleſſe perd tout,
les états, dans les familles, dans l
faires. On prévoit les inconvénient
voit le mieux, & l'on a la conde
dance de choiſir le pire.

Que de maiſons ruinées, que
fants mal élevés, que de honte répa

les familles, parceque des époux, peres ont été faibles!

On s'énerve dans le tourbillon du ide : c'est dans la retraite qu'on peut ire une ame forte.

On entend ordinairement par un me de société celui qui a les vices lus généralement répandus dans la té; ou du moins un homme faible he, qui applaudit aux vices dont il moin.

est du devoir de l'homme de ne abandonner le corps social, de rcer à lui être utile : mais recher- avidement ce qu'on appelle la fo- , c'est risquer toute sa vertu.

force de voir des vicieux aimables, ce devient moins odieux. A force oir des gens tiedes pour la vertu, erd cet amour enflammé, seul ca- de nous la faire suivre constam- . Environnés de malades attaqués mal en même temps agréable & igieux, peut-on se conserver dans santé parfaite? Avec les partisans

accordée au vice, & les mépris p
gués à l'homme pur?

Les modernes ſont loin de la cha
de l'énergie des anciens. Chez n
tout eſt froid, tout eſt meſquin.
mots de mœurs, de vertu, ſont re
du langage ordinaire. Ceux qui s'en
vent, ſeront bientôt accuſés de re
cher les grands mots. On ne monte
ſon ame à cette hauteur de ſenti
des anciens. Ils voulaient valoir qu
choſe, & ils oſaient annoncer ce
croyaient valoir. C'était un engage
qu'ils prenaient de n'être pas au-d
de l'idée qu'ils donnaient d'eux-m
A préſent on veut être modeſte : i
paraître s'eſtimer peu de choſe, &
encore ſouvent s'eſtimer plus qu'

n ſe rend compte à ſoi-même de la
deur de ſon ame; comment ne
ra-t-on rien échapper au-dehors de
fierté noble, qui n'eſt point dans les
ırs actuelles, & qui eſt bien éloi-
de la petite vanité, de la ſotte oſ-
ation & de l'orgueil inſultant, ſi
iliers à nos contemporains ?
Ce n'eſt pas que la fermeté du ſage
ve être repouſſante. Ne ſoyez pas le
teur du vice; mais, ſévere pour vous
l, ſaçhez par votre indulgence rendre
ſageſſe aimable à ceux-même qu'elle
aie. Si vous profeſſez le mépris de
re ſiecle, votre front chagrin, vos
teres reproches, votre dure miſanthro-
n'exciteront que la haine, & vous
ıdrez inutile l'exemple de vos vertus.
mplaire aux hommes eſt ſouvent une
Iſe; les ſupporter eſt un devoir; leur
aire eſt une néceſſité pour qui veut les
ndre meilleurs. Pour les attirer dans le
emin qu'ils redoutent, arrachez-en les
ines, & ſemez-y des fleurs.

CHAPITRE XXXIX.

Courage dans le malheur.

L'AME est tellement dépendante du corps, ses affections sont tellement liées à l'état des parties organiques, qu'il est presque impossible que, renfermée dans un corps amolli, elle sache lutter contre les peines.

On est souvent plus malheureux par la crainte des maux, que par leur présence. D'abord le changement de situation paraît bien dur : insensiblement nous croyons n'avoir pas changé. Des ressources qu'on n'attendait pas, se font connaître. On croyait ne pouvoir vivre dans un tel état, & l'on vit comme auparavant. On jouit même : car toute maniere d'exister a ses jouissances. Il n'est point d'hommes absolument heureux : il est bien moins d'hommes absolument malheureux qu'on ne pense.

J'ai connu des hommes dans l'abondance, & je les entendais se plaindre :

les ai revus pauvres, & j'ai vu leurs vres sourire.

Dans quelque état que ce soit, il est es moments pour les ris & pour les armes.

Si l'on s'est rendu digne de sa propre stime; si l'on se croit au-dessus de toutes les superfluités dont on est environné; si l'on vaut par soi-même & non par ses richesses : on peut braver les coups de la fortune, & rire d'elle quand elle croit nous dépouiller.



CHAPITRE XL.

Courage dans les douleurs.

Il faut convenir qu'on n'eſt point heureux, quand on éprouve des douleurs aiguës, & le ſtoïcien qui oſera dire à l'infortuné qui gémit dans les accès de la goutte, que la douleur n'eſt point un mal, n'en ſera pas tranquillement écouté. Charron aura beau ſoutenir que c'eſt le corps qui ſouffre, que ce n'eſt pas nous qui ſommes offenſés; que le corps n'eſt que l'inſtrument de l'eſprit, & qu'il ne faut pas lui ſervir; que, ſi l'eſprit s'afflige de ce qui arrive au corps, c'eſt l'eſprit qui ſert au corps; que c'eſt imiter la délicateſſe de celui qui crierait, parcequ'on lui aurait gâté ſa robe, & que le corps n'eſt qu'une robe : toutes ces raiſons ne feraient qu'aigrir le malheureux, qui ſe ſent déchiré par des douleurs cruelles, & qui ne peut ſe diſſimuler que ſon vêtement tient de ſi près à lui-même. C'eſt la robe d'Hercule

e qu'on ne peut déchirer, sans se faire
normes blessures.

Une morale si sublime, si détachée
physique, devient une plaisanterie :
il faut parler à l'homme comme
un être sensible, & convenir que
corps est quelque chose, puisque
t par ce corps qu'il souffre & qu'il
it.

On ne peut donc se mentir à soi-
me, dans les douleurs, au point de
nier que l'on souffre : mais il faut
mer de patience, parceque l'impa-
nce est un mal de plus ; il faut se sou-
ettre, puisque la révolte est inutile ;
penser que les biens qui nous ont été
pensés, doivent être achetés par des
ux. Telle est notre nature ; elle ne
a point changée.

Les douleurs aiguës ne sont pas lon-
es. Leurs intervalles sont des moments
e bonheur pour celui qui a souffert, &
malade lui-même a ses jouissances.
insi tout est mélangé dans la vie ; toute
fortune a ses consolations.

O

Ou la douleur est supportable, dit Séneque, ou elle donne la mort.

Dans la santé, on s'exagere, peut-être, l'horreur de souffrir. Voyez un homme souffrant : s'il a quelque courage, si ses douleurs ne sont pas déchirantes, il vous paraîtra moins malheureux que vous ne croiriez l'être, si vous étiez à sa place.

On est souvent plus misérable par l'avenir que par le présent. Le pauvre ne se plaindrait plus, s'il pouvait espérer d'être riche bientôt : le malade, au moment même de ses douleurs les plus cruelles, s'écrie qu'il se trouverait heureux, s'il osait se flatter du retour prochain de la santé.

Ainsi l'on a toujours la force de supporter ses maux actuels : ce sont les maux que l'on attend qui semblent au-dessus de nos forces.

CHAPITRE XLI.

Courage contre la mort.

s sages ont dit qu'il fallait mépriser e. Cette maxime est trop générale. quoi mépriser la vie quand elle peut utile? C'est à l'homme inactif qui ait que peser sur la terre, au scélé- qui ne fait que l'affliger, à mépriser ie.

je veux faire une action louable, ut bien que je souhaite de vivre. en moi le desir de faire du bien sera té, plus je tiendrai à la vie. Voilà rquoi des hommes capables d'éclai- es autres par leur génie, ont été soup- nés de manquer de courage; au moins e courage de préjugé, qui est réel- ent funeste à la patrie.

l semble qu'un vrai mépris de la vie, ourrait être fondé que sur le senti- it intérieur de sa propre inutilité.

Mais si, par notre mort, nous pou- s être utiles à nos concitoyens, c'est s un devoir de la braver avec fer-

meté. Le lâche guerrier qui la craint, & prend la fuite pour se conserver, est couvert d'un juste mépris, & peut même être puni sévèrement ; puisqu'il n'a pas dépendu de lui que sa patrie ne fût livrée aux puissances armées contre elle.

Qu'a-t-il gagné par son défaut de courage ? Un reste de vie qui sera coulé dans l'opprobre. Peut-être aurait-il survécu couvert de gloire. La lâcheté du guerrier est donc funeste à l'Etat & inutile au lâche.

Il est permis de connaître le prix de la vie ; mais il faut se résigner à la nécessité de mourir. C'est de loin que l'on craint la mort : elle fait le supplice de la vie. C'est avec toute la vigueur de la santé, avec toute la force de l'imagination, avec toute la finesse du sentiment, qu'on envisage la fin de l'existence, & elle paraît affreuse. La mort a soin de cacher sa laideur, quand elle approche. Si elle frappe subitement, elle ne laisse pas même le temps de l'envisager. Si elle vient à la suite d'une maladie, le

ſentiment eſt émouſſé ; la force eſt abattue, nous n'avons pas aſſez de ſenſibilité pour aimer ce qui attache à la vie. L'imagination n'offre plus rien à nos organes affaiblis ; nous ne pouvons plus nous peindre le plaiſir d'exiſter, nous ne pouvons plus ſentir l'horreur de ceſſer d'être. Conſidérez les mourants : ils ſont en général aſſez tranquilles. La mort eſt ſur leurs têtes, & ils ne l'apperçoivent pas.

Bien des gens ont paſſé leur vie à craindre la mort, & l'ont vue arriver ſans effroi. On peut la comparer à ces fantômes giganteſques que des perſonnes timides croient appercevoir la nuit dans les forêts, & qui ſe réduiſent à rien quand on les approche.

C'eſt la maladie qui peut être cruelle ; mais les maladies mortelles ne ſont pas toujours les plus douloureuſes. Elles ont du moins épuiſé leurs forces avant d'amener la mort, & les derniers inſtants ſont preſque toujours aſſez tranquilles.

CHAPITRE XLII.

Duel.

S'il est plusieurs especes de courage qu'il faut regarder comme des vertus, parcequ'elles sont utiles à l'individu ou au corps social ; il en est une qui ne doit jamais être considérée que comme un préjugé condamnable, parcequ'elle est également funeste à l'un & à l'autre. C'est celle qu'exigent ces combats féroces, & déshonorants pour la raison, qu'on appelle des affaires d'honneur.

Dans la premiere enfance de notre gouvernement, dans les premiers siecles qui suivirent l'invasion des Francs dans les Gaules, quand il survenait parmi les citoyens quelques débats, les Seigneurs en étaient les juges ; & comme ils n'avaient pas toujours le desir ou la volonté de juger, ils se reposaient de ce soin sur les maîtres de leur hôtel. Il ne fallait pas un procès bien compliqué pour embarrasser ces juges ignorants : mais ils avaient un moyen sûr de suppléer au défaut de

lumieres : c'était de remettre à la décision de la cause. Ces barbaès qu'il leur tombait entre les mains ffaire un peu obscure, croyaient la divinité à opérer un miracle, ne si elle devait changer le cours de ure à la voix d'un Baron ou d'un e. De-là ces épreuves ridicules du and, de l'eau froide & de l'eau ante; épreuves qu'on nommait le ent de Dieu, & qui sont encore en chez des peuples barbares; épreuxquelles succombait souvent l'ince, & dont la charlatanerie se rèvictorieuse.

duel judiciaire, imaginé par les uignons, fut bientôt préféré à ces ves par des peuples guerriers & s, persuadés que la justice éterne permettrait jamais que la force tresse d'un coupable l'emportassent faiblesse mal-adroite d'un innocent. justifiait par le duel; on prouvait duel la justice de sa demande. Les nes à qui l'âge ou le sexe ne per-

cusait de faux, ou les juges qu'elle prétendait n'avoir pas prononcé suivant les regles de l'équité.

Le plaideur qui osait accuser d'un jugement faux un tribunal, était forcé, sous peine d'avoir la tête tranchée, de se battre contre tous les juges, à moins qu'il n'eût la précaution d'appeller en duel les premiers qui prononçaient contre lui, sans attendre les jugemens des autres.

Les questions de droit se décidaient aussi par les combats: on nominait des champions pour les débattre, &c. C'était le sang qui fixait les regles de la jurisprudence. Que de sang répandu dans chaque seigneurie, pour parvenir à former un corps de loix, lorsque chacune ne

flanc l'un de l'autre, à lire la décision d'une question épineuse !

Quand enfin, par ces moyens féroces, on était parvenu à former un système de maximes juridiques, on n'ordonnait plus le duel, que pour constater des faits difficiles à éclaircir.

L'établissement de nos cours de judicature, connues sous le nom de Parlements, ne mit pas fin à cet usage barbare : elles ordonnaient encore le duel dans les matieres criminelles, quand le délit méritait la mort, & qu'il n'y avait pas de témoins contre un accusé d'ailleurs gravement soupçonné.

Le parlement de Paris, sous Charles VI, prononça qu'il y avait gage de bataille entre le Gris & de Carrouge. La femme de Carrouge accusait le Gris de l'avoir violée dans l'absence de son époux. L'accusé fut vaincu, traîné hors du camp & pendu. Mais cette fois, Dieu ne jugea pas à propos d'intervenir dans cette affaire par un miracle. Le vaincu était innocent, & quelques années après, on

arrêta un malfaiteur, qui se déclara coupable du viol attribué au malheureux le Gris.

C'est, je crois, le dernier duel ordonné par les cours de judicature : mais nos Rois permirent encore long-temps après les combats en champ-clos.

Le vaincu appartenait au vainqueur, qui pouvait en disposer à son gré, le garder captif, le traîner autour du camp, le pendre, le brûler. On vit, dans un siecle qui commençait à s'éclairer, le célebre Bayard, courtois & loyal chevalier, prendre par les pieds Sotomayor, qu'il avait vaincu, & le traîner hors de la lice.

Telle était la fureur du duel judiciaire, que les roturiers eux-mêmes se le faisaient adjuger; &, comme ils étaient indignes du beau privilege de se percer, de se dépecer à coups d'épées, on leur permettait seulement de s'assommer à coups de bâtons.

Les évêques, qui étaient en même temps & seigneurs & guerriers, ordon-

aient le duel, aussi-bien que les autres, les moines, quand ils avaient des procès, fournissaient leurs champions.

Il est aisé de croire que de bouillants guerriers ne s'avisaient pas toujours d'aller demander à un tribunal la permission de se battre, & s'ordonnaient quelquefois le duel eux-mêmes, sans attendre la sentence d'un juge.

Bientôt on n'eut plus besoin d'avoir un sujet de se battre. On se battait, pour fuir l'oisiveté, à qui avait la plus belle amie. Un galant chevalier, pour mériter les bonnes graces d'une dame, lui promettait de courir le monde, jusqu'à ce qu'il pût amener à ses pieds un certain nombre de chevaliers vaincus. Quelquefois même des guerriers, brûlés d'un zele dévot, faisaient vœu d'aller chercher les aventures, de se faire meurtriers par pénitence, & de venir offrir leurs captifs à l'église du saint auquel ils étaient le plus dévoués.

Les combats solemnels se faisaient dans un espace limité par une barriere.

Le choix des armes appartenait à l'attaqué. On nommait des juges du camp, & chaque combattant avait son parrein. Ces parreins & ces juges examinaient les armes, & visitaient scrupuleusement les guerriers, pour savoir s'ils ne cachaient pas sur eux quelques talismans, ou quelques billets enchantés. On vit des combattants superstitieux, pour éluder ces recherches, se faire raser la tête, & graver sur la peau des caracteres qu'ils croyaient magiques.

Le dernier duel ordonné par nos rois, fut celui d'Honoré d'Albert de Luynes, & d'un Exempt de la compagnie des gardes Ecossaises, sous Henri III, en 1576. Ces combats en champ-clos furent à peu près dans le même temps abolis dans tous les Etats catholiques par le concile de Trente.

Au reste, ils ne furent jamais très fréquents dans les temps où ils étaient permis. Ils entraînaient trop de formalités, & par conséquent trop de frais. Il fallait obtenir la permission du Souverain, ré-

pandre de part & d'autre des manifestes, se donner des démentis & des contre-démentis publics, proposer & contester le choix des armes offensives & défensives. Toutes ces longueurs, qui entraînaient souvent des délais de plus d'une année, donnaient le temps aux conciliateurs d'appaiser les querelles. D'ailleurs, les deux parties étaient obligées, avant d'en venir aux mains, de faire un serment solemnel de la justice de leur cause. Cependant il était difficile que les deux adversaires eussent également un juste droit. Ainsi ce serment devait arrêter des ames timorées, tremblantes de se parjurer & d'attirer sur elles la colere céleste, dans un moment qui pouvait être le dernier de la vie.

Mais les combats singuliers devinrent plus communs, dès qu'ils ne furent plus autorisés. Le préjugé qui avait fait regarder l'issue de ces combats impies comme un jugement de Dieu, ne subsistait peut-être plus, ou du moins il s'était bien affaibli; mais on en éprouva

long-temps encore les suites. Il restait toujours un souvenir confus que la victoire avait été regardée comme une preuve de l'innocence. Les sentimens une fois reçus ne s'effacent pas aisément, & survivent long-temps aux premieres idées qui les ont fait naître. Ainsi l'avantage dans les combats singuliers, sans qu'on parût y attacher encore l'idée d'un jugement exprès de la Divinité, ne cessa pas d'être regardé comme un témoignage du bon droit. L'honneur attaqué d'un gentilhomme continua de se réparer par la défaite de son ennemi, & le mort eut toujours tort.

On se fit des appels hors des villes. Comme on n'avait plus de parreins ni de juges du camp, chacun des combattans amenait avec lui un ou plusieurs de ses amis, pour juger les coups & pour prévenir les trahisons. C'est ce qu'on appellait des seconds : mais ces seconds, qui souvent ne se connaissaient pas, trouvaient qu'il y aurait de la lâcheté à demeurer spectateurs oisifs de si beaux faits

nes; ils se battaient les uns contre
utres, sans aucun sujet de querelle,
ne par passe-temps, & pour ne pas
les bras croisés.

insi de braves gens, des hommes
ables, à qui l'on ne pouvait repro-
que la folie de leur siecle, péris-
t souvent pour la querelle de deux
dis. On fit voir à Henri IV, par plus
pt mille lettres de grace expédiées
chancellerie, qu'il y avait eu, au
s, sept mille gentilshommes tués
iel, dans l'espace de dix-sept ou dix-
ans.

es combats sont devenus beaucoup
rares, depuis que le Comte de Bou-
le eut perdu la tête sur un échaf-
, pour un duel, sous Louis XIII,
r-tout depuis l'édit de Louis XIV.
; enfin il n'est pas encore détruit, ce
igé féroce qui fait regarder le duel
me indispensable dans certaines oc-
ns.

'out sage lecteur est indigné des mau-
es & aigres plaisanteries qu'entasse

Brantôme contre ceux qui regardent comme une vertu le pardon des injures; tandis qu'il couvre d'éloges de gentils cavaliers de ſon temps, qui ſe vengeaient bravement, par des aſſaſſinats, des offenſes qu'ils avaient reçues.

Quelle horreur que, pour le plus faible outrage, ſouvent pour une imprudence, pour une raillerie légere, pour une parole trop peu réfléchie, ou, ce qui eſt moins encore, pour une femme mépriſable, deux hommes quelquefois eſtimables, qui peut-être même furent amis, qui du moins méritaient de l'être, s'acharnent l'un contre l'autre, comme des bêtes féroces, cherchent mutuellement à ſe déchirer, & ne puiſſent éteindre leur fureur que dans le ſang de leur adverſaire. Tous les liens qui devraient les retenir, ſont rompus. L'idée d'un pere dans la douleur, d'une épouſe abandonnée, d'enfants privés d'appui, rien ne peut arrêter leur courage barbare. Altérés du ſang de leurs ſemblables, ils ſont inſenſibles à tout le reſte.

C'est ainsi que l'Etat perd des citoyens utiles & le doux espoir de leur postérité. C'est ainsi que, dans un siecle plus orgueilleux qu'éclairé, avec des mœurs plutôt amollies qu'adoucies, on regarde comme un point d'honneur, on se fait un jeu cruel, d'outrager l'humanité.

Cette grandeur d'ame qui résiste aux fatigues, qui se fait remarquer dans les dangers, n'est plus une vertu, si elle n'est pas accompagnée de la justice, si elle ne porte pas à combattre pour la patrie, mais pour nos propres intérêts, & pour ceux d'un amour-propre mal entendu. Ce n'est plus courage, c'est inhumanité, c'est barbarie.

L'honneur consiste dans l'idée avantageuse que nous inspirons aux autres. Si, pour réparer notre honneur, nous appellons en duel celui qui nous a refusé son estime, qui nous témoigne du mépris, pourra-t-il, quand nous lui aurons ôté la vie, concevoir de nous une opinion plus favorable? S'il a répandu à notre sujet des imputations calomnieu-

ses, comment, quand il ne sera plus, pourra-t-il réparer sa calomnie (1)? C'est par des vertus que nous arracherons un éloge à celui qui nous mésestimait; c'est par notre constance à les observer, que nous confondrons le calomniateur.

Oter la vie à son semblable! & le brave qui s'est souillé d'un tel crime n'est pas poursuivi sans cesse dans le silence des nuits, dans la société, dans la re-

(1) Montaigne, contemporain de Brantôme, ne pensait pas comme lui. » Comme le vengeur, « dit-il, y veut voir, pour tirer du plaisir de la « vengeance; il faut que celui sur lequel il se « venge, y voie aussi pour en recevoir du dé- « plaisir & de la repentance. Il s'en repentira, « disons-nous. Et pour lui avoir donné d'une « pistolade en la tête, estimons-nous qu'il s'en » repente? Au contraire, si nous en prenons « garde, nous trouverons qu'il nous fait moue « en tombant. Il ne nous en fait pas seulement « mauvais gré; c'est bien loin de s'en repentir; « & lui prêtons le plus favorable des offices « de la vie, qui est de le faire mourir promp- « tement & insensiblement. Nous sommes à « trotter & à fuir les officiers de la justice qui « nous suivent; & lui est en repos «.

traite, dans les instants mêmes des plaisirs qui le fuient, par l'image sanglante du malheureux qu'il a privé du jour!

En vain la sagesse & la nature élevent leur voix contre les duels, contre un courage indiscret & funeste à la société; l'empire de l'opinion, le préjugé d'un faux honneur; la crainte de ce que penseront des hommes qui ne pensent pas, l'emporteront encore long-temps sur la raison. Il n'est qu'un moyen d'arrêter un mal si funeste: c'est d'abandonner la coutume barbare de porter pour ornement un fer meurtrier (1).

Les Scipions, les Pompées, les Césars, n'en étaient ni moins nobles ni moins courageux, pour n'avoir pas dans les rues de Rome, au sénat, dans les temples, dans les fêtes, chez leurs amis, un fer tranchant à leur côté.

(1) Dans le temps où l'on écrivait cela, en 1770, les hommes étaient toujours armés; ils ne le sont plus que dans la parure. On prend à la fois un glaive, des dentelles & un chapeau sous le bras.

La belle marque de noblesse, de se tenir toujours prêt à donner la mort à son concitoyen! Quelqu'un a eu raison de dire que cette idée avait pris naissance dans la tête d'un gladiateur ou d'un fourbisseur.

Cet usage de marcher toujours armés, & de pouvoir se venger à l'instant de l'insulte la plus légere, ou la mieux méritée, a plus influé sur les mœurs qu'on ne pense.

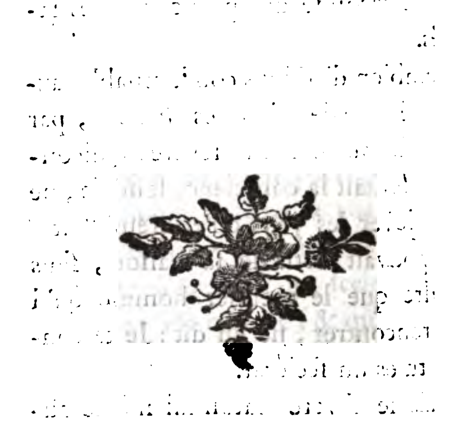
C'est à cette coutume que nous devons notre politesse, ou plutôt cette fausseté qui nous fait paraître amis de tout le monde, même de ceux qui doivent nous faire horreur; qui nous empêche de démasquer un scélérat, dont l'ame nous est connue, & qui nous détourne de protéger de notre voix l'innocence opprimée. C'est cette coutume qui donne à des misérables l'audace de marcher tête levée, parcequ'ils savent bien que personne n'osera leur reprocher l'atrocité de leurs actions; c'est elle qui les encourage à de nouvelles indigni-

qui feront également impunies ; qui empêche de fentir la honte, & qui ur fait braver le mépris, parcequ'on leur dira jamais en face combien ils nt méprifables ; c'eft par cet ufage que hommes vertueux ne font que des afeurs filencieux & peu refpectés du me, & notre prétendu courage eft caufe féconde des plus coupables lâ-etés.

Combien d'actions condamnables au-nt été arrêtées chez les anciens, par crainte du reproche févere! Quicon-e fe fentait la confcience fouillée, ne rait lever les yeux qu'en tremblant ne pouvait fortir de fa maifon, fans indre que le premier homme qu'il ait rencontrer, ne lui dît : Je te con-s, tu es un fcélérat.

Mais le févere Caton lui-même au-t-il ouvert la bouche, pour faire rou-les plus coupables de fes concitoyens, e moindre reproche qu'il eût pu leur re, l'eût mis dans la cruelle alternative recevoir la mort ou d'être meurtrier?

l'homme. Il ne nous reste que les lo
qui n'ont que peu d'inspection sur
mœurs, dont l'empire est éludé par
dresse, & dont les ministres ne peuv
ni tout connaître, ni tout punir.



CHAPITRE XLIII.

Suicide.

NE autre espece de courage, non ins condamnable, est celle qui porte à donner la mort à soi-même.

On se tue quelquefois, parceque les rits actifs manquant au fluide nerux, l'homme ne peut traîner qu'avec goût sa pesante machine. Le raisonr n'a rien à dire aux gens attaqués de mal : c'est un médecin qu'il leur faut. Que dire encore à ceux qui s'arrachent vie dans un moment de fureur ou de espoir ? Avant qu'on eût le temps de rler, ils ne sont plus.

D'autres se tuent par réflexion. Non; se donnent la mort parcequ'ils n'ont s assez réfléchi. Tant qu'on existe, il ste des jouissances. D'ailleurs ils se hânt trop : dans quelques jours, peut-être, auraient vu luire le plus beau moment leur vie.

Le mot de ſociété, pris dans un
plus reſſerré que celui dans lequel
l'avons employé juſqu'ici, ne ſig
plus tous les hommes compoſan
corps ſocial ; il ſe reſtreint aux per
nes avec leſquelles nous avons des
ſons d'affaires, d'amuſements, de
venance, ou d'habitude. Cette ſo
indépendamment des devoirs im
par l'intérêt de la grande aſſocia
dont il ne nous eſt jamais perm
nous départir, a auſſi ſes devoirs
ticuliers.

Elle en fait un de la politeſſe, n
de celle de convention, qui conſiſte
de certaines attitudes preſcrites, da
certaines manieres d'ôter & de rem

onfondre avec d'autres mots qui au-
ient la même signification, mais qui
entrent point dans la formule éta-
lie. Ces usages varient dans les diffé-
ents pays; on n'est pas poli à Paris
e la même maniere qu'on l'est à If-
ahan, & telle grimace qui fait regar-
er un homme comme très honnête à
ekin, le ferait trouver fort ridicule à
ersailles.

Au reste, comme toutes ces postures
nt fort innocentes, & qu'elles flattent
aucoup ceux devant qui elles sont fai-
s, il est convenable de les apprendre,
ur éviter le reproche de rusticité.

Il est une autre politesse, qui est de
us les pays & de tous les temps, qui
spire de justes égards pour tous les
mmes, qui prescrit le plus grand
in de n'en offenser, de n'en humilier
cun. L'homme honnête n'a pas besoin
apprendre cette politesse-là: il en porte
s principes dans son cœur.

Celui qui accable de protestations d'es-
ne & d'amitié le premier qu'il rencon-

tre, & ſouvent un homme qu'il mépriſe ou qu'il déteſte; qui vous careſſe avec transport, & vous quitte pour aller vous nuire; qui vous offre ſon crédit & ſes ſervices, lorſqu'il eſt occupé de conſommer votre perte; qui a ſu ſe faire un langage toujours contraire à ſa penſée, & un viſage qui dément toujours ſon cœur: cet homme-là paſſe auſſi pour poli, & ne devrait paſſer que pour un ſcélérat.

Ces ſortes de gens font foule dans la ſociété. D'ordinaire ils ſont aſſez aimés, parcequ'ils paraiſſent aimer tout le monde. L'intérieur eſt inconnu; on n'eſt jugé que par le maſque, & l'on réuſſit quelque temps, quand on ſait ſe déguiſer à ſon avantage: mais quelqu'un vient qui arrache le maſque, & montre le frippon à viſage découvert.

L'homme faux eſt-il perdu quand il eſt reconnu? Non. Econduit aujourd'hui d'une ſociété, il ſera demain le héros d'une autre: & comme on eſt très léger dans le monde, qu'on cherche les hommes pour ſe diſtraire, & non pour les

approfondir, pour en tirer du plaisir, & non pour les estimer; qu'on s'inquiete peu de ce qu'ils sont, pourvu qu'ils soient aimables; il sera accueilli sans être connu, se verra priser au taux de sa propre estimation, & trouvera le moyen d'être toujours considéré sans changer de mœurs, mais en renouvellant à propos ses liaisons.

D'ailleurs la fausseté étant assez généralement le défaut des gens du monde, il faut bien qu'on se la pardonne mutuellement. Quelqu'un vient de se déshonorer par des actions odieuses : on en parle avec indignation dans le cercle où vous êtes. Un homme entre, l'air dédaigneux, le maintien altier, la tête haute. Tout le monde se leve; on l'accueille avec des transports de joie, on lui prodigue des marques d'amitié, de respect proportionnées à son rang & à sa fortune; on rit quand il sourit, on loue quand il approuve; ce qui lui déplaît, on le condamne; on semble plus fier quand on a obtenu de lui une parole, un regard.

Quel eſt cet homme? c'eſt celui-là même dont on vient de parler.

Si c'eſt par ſes mauvaiſes actions qu'il s'eſt enrichi, vous l'auriez vu plus froidement accueillir, s'il était reſté honnête homme.

Ceux qui s'empreſſent de le fêter eſperent-ils quelque choſe de ſes richeſſes? Rien du tout. Mais on hait le pauvre qui ne demande rien, on aime le riche de qui l'on n'attend aucun ſervice, & l'on eſt convenu que la conſidération doit toujours accompagner l'opulence.

On ne fait pas tant de façon avec l'homme qui n'a que du mérite, & l'on ne ſe donne pas la peine d'être auſſi poli, c'eſt-à-dire auſſi faux avec tout le monde.

Si tant de défauts accompagnent la politeſſe, on en peut remarquer de bien plus grands, de bien plus dangereux dans la converſation. C'eſt là que d'un ton léger & agréable, d'un air aimable & riant, on lance les traits les plus envenimés & le poiſon des maximes les plus pernicieuſes. C'eſt là que l'on rit de la

ité févere qui nuit à la fortune, &
la rufe criminelle, les moyens dé-
nés de parvenir, font traités d'habi-
, c'eft là que l'honnête homme eft
ot, & l'intrigant perfide un homme
rit. Des femmes fans pudeur, au
u d'un cercle d'hommes brillants &
principes, lancent le farcafme dé-
nt fur les perfonnes de leur fexe qui
affez courageufes pour ofer remplir
evoirs d'époufes & de meres, & fur
ommes affez eftimables pour les ref-
r. Le mérite eft facrifié à la fcience
nodes, au goût de la parure, & la
n folide au vain éclat d'un efprit
On entend l'homme grave par fon
c par l'état qu'il remplit, tourner les
es mœurs en ridicule, ériger en
fophie les principes affreux de la
ption, traiter la fageffe de folie
de, plaifanter le jeune homme qui
ft pas encore plongé dans la dé-
ie, & faire rougir les femmes qui
rvent un refte de pudeur. Voilà
me généralement accueilli, & qu'on

appelle un agréable vieillard : vil débauché, en qui l'amour du vice a survécu au pouvoir d'être vicieux, & qui, dans un corps faible & flétri, porte un cœur livré à toutes les passions dont il a perdu les organes.

Qu'une femme sacrifie ses aises, ses plaisirs, l'amour de la parure, l'envie de briller, le desir plus vif encore de plaire, à la fatigue d'allaiter son enfant, aux soins embarrassants de veiller à son éducation ; qu'en dira-t-on dans le monde? Il n'y aura qu'une voix : c'est une folle. Qu'un homme néglige d'augmenter sa fortune, qu'il en emploie une partie à faire des actions vertueuses, qu'il préfere le plaisir de secourir l'infortuné, à celui d'écraser les riches par son faste : c'est un imbécille. Ainsi la vertu est couverte d'opprobre, & le vice applaudi se montre couronné de fleurs. Juger de nos mœurs par les conversations de gens mêmes qui passent pour honnêtes, ce serait s'exagérer encore notre dépravation.

s'autant on exalte le vice, autant
rsuit les plus légers défauts. Mal-
ır-tout à celui dont les ridicules
it à des vertus ; au magistrat stu-
ui a perdu dans l'étude ces graces
'acquiert que dans la vie oisive ;
ıme pur, toujours prêt à élever la
ntre la plus légere atteinte à la
probité ; à cet ardent militaire
de cicatrices, qui, tout rempli
t qu'il a tant de fois employé pour
ice de l'Etat, ne parle encore que
ıbats ; à l'homme timide & hon-
qui ne sait point insulter galam-
ın sexe qu'il respecte ; mais sur-
celui qui, ayant perdu la plus
ırtie de sa vie à exercer sa raison,
le qu'après avoir pensé, ne sait
ıe des choses solides, éclaire des
ıi ne veulent qu'être étourdis sur
nui, & ne connaît point l'art vain-
d'étaler sur des riens des phrases
tes & vuides de sens. Tous ces
nt le plus grand ridicule, celui de
pas les vices de mode.

Comme rien n'eſt plus commun que les interprétations malignes, les rapports empoiſonnés ; ce n'eſt peut-être pas une ſcience mépriſable que celle de parler ſans rien dire.

Jeune homme, veux-tu ſavoir quel ſera ton devoir dans le monde ? De ne pas reſſembler à ceux que tu y rencontreras.

Je ne te défends point de calomnier. Ton imagination pure n'enfantera point des crimes : ta bouche, organe de l'humanité, n'en prêtera point à des innocents.

Mais garde-toi de médire. Quelquefois on n'eſt pas méchant ; mais on ne réſiſte point à l'attrait de lâcher une médiſance aſſaiſonnée d'un trait ingénieux. On dit par légèreté ce qu'on ſait, & ce qu'on doit taire. Par un ſeul mot, tu vas déshonorer un homme, tu vas troubler peut-être des familles. Sais-tu ce que deviendra ce mot, quand il aura paſſé par cent bouches, quand il aura été cent fois envenimé ? Tu ne pourras réparer

les maux que tu auras faits. Que de larmes tu vas faire répandre ! & quels longs repentirs te prépare l'imprudence d'un moment ! Tiens-toi donc sur tes gardes. Si, dans une rue fréquentée, tu portais en main un fer tranchant, ne regarderais-tu pas devant toi ?

Veille sur ta langue par amour pour toi-même. Une parole imprudente échappe en un instant, & souvent est suivie de bien longs repentirs. On expie quelquefois, jusques dans ses dernieres années, un mot, un seul mot lâché dans la jeunesse.

Ne te permets jamais de railler. La raillerie est le propre d'un sot orgueilleux : c'est un retranchement derriere lequel il croit sa suffisance en sûreté. C'est une vaine ostentation de supériorité, humiliante pour celui à qui elle s'adresse. Si tu as l'ame honnête, tu ne voudras humilier personne.

Sois indulgent pour les défauts d'autrui. Pense combien toi-même as besoin

d'indulgence. As-tu plus d'esprit que celui avec qui tu converses? Voilà une grande occasion de te rendre odieux : tu n'as qu'à lui faire sentir son infériorité, qu'à l'éclipser par tes saillies. Mais au contraire, emploie ton esprit à le mettre à son aise, à faire paraître dans le plus beau jour le peu qu'il en a lui-même, à lui faire croire qu'il n'en a jamais autant qu'avec toi : cet homme t'aimera, te cherchera des amis, sera toujours prêt à te servir, parceque tu lui auras fourni l'occasion d'être content de lui-même.

Ne fais parler chacun que de ce qu'il sait, tu ne trouveras jamais de sot : mais aussi ne parle jamais toi-même que de ce que tu connais, si tu crains d'être un imbécille.

Pourquoi entend-on tant de bêtises dans le monde? C'est que celui qui ne devrait être que sensé, veut être brillant & agréable ; celui qui n'est que savant, veut être un bel esprit. Sois assez adroit

pour remettre tout le monde dans sa sphere, & tu seras assez content de tout le monde.

Défends-toi bien de l'esprit de dispute : ne cherche point à faire toujours valoir ton opinion. Sur-tout ne hais point ceux qui ne pensent pas comme toi. Sur presque tout, les différents hommes pensent diversement. Faut-il donc nous haïr mutuellement, parceque nous ne voyons pas tous le même objet de la même maniere? Faut-il que tous les hommes soient en guerre, parcequ'ils n'ont pas tous les mêmes traits? Si nous haïssons ceux qui ne pensent pas comme nous, haïssons-nous donc nous mêmes, nous qui ne pensions pas hier comme nous pensons aujourd'hui. Hélas! que savons-nous? Et que de maux nous causons, pour faire valoir notre ignorance!

En détestant le vice, aie plus de compassion que de haine pour le vicieux. Considere les maux qu'il accumule sur sa tête, & apprends à le plaindre. Aveugle qu'il est, il cherche son bonheur, où

il ne doit trouver que des sujets de larmes! Il s'égare; mais tu peux demain t'égarer comme lui.

Respecte les vieillards. C'est la loi de tous les peuples; c'est donc la loi de la nature, quand elle n'est pas corrompue.

Respecte les femmes; c'est leur apprendre à se rendre respectables.

N'abuse point des plaisirs qu'elles peuvent te procurer, & tu goûteras la volupté de les aimer davantage.

Au milieu de la corruption, que ta langue soit toujours l'organe de la vertu, & que ton cœur ne démente pas tes discours.

Sois modeste. Descends en toi-même, & dis pourquoi tu serais orgueilleux. Sois modeste, si tu crains qu'on ne cherche à t'abaisser. Mais, si l'on veut ensuite t'humilier, n'oublie pas qu'il est une fierté noble qui convient aux cœurs vertueux.

Crois-tu savoir beaucoup? Pense que tu ignores bien davantage, & ne méprise

pas les ignorants. La ſcience n'eſt pas un devoir. L'ignorant peut être auſſi précieux que toi à la patrie.

En quoi l'homme inſtruit l'emporte-t-il ſur l'ignorant ? ſouvent en ce que ſes études l'ont rendu capable de ſe tromper ſur un plus grand nombre d'objets.

La ſcience eſt un inſtrument inutile à quiconque a l'eſprit faux. Mais chacun croit avoir l'eſprit juſte. Comment donc ſauras-tu quel eſt le tien, & ſur quoi peux-tu fonder ta vanité ?

Uſe de complaiſance envers tout le monde, & ne ſois le complaiſant de perſonne.

Si tu as le malheur de ne pas croire à la religion de ton pays, ne raille point ceux qui la ſuivent : c'eſt une impoliteſſe groſſiere. C'eſt même une cruauté de vouloir faire rougir les autres des devoirs que leur impoſe leur conſcience ; de les placer entre le ridicule & le remords ; entre la crainte du mépris des hommes, & celle de la colere de Dieu. Cherche encore moins à faire changer de ſenti-

ment l'homme religieux. Songe que tu dois respecter les loix, & que par-tout les loix protegent la religion. Songe que peut-être l'homme que tu prétends éclairer, a besoin, pour n'être point un scélérat, de croire tout ce qu'il croit. Mais combien d'hommes aussi sont devenus des scélérats pour avoir trop cru !

Enfin ose être vertueux. D'abord tu paraîtras singulier, peut être même ridicule : il faudra bien finir par te trouver respectable.



CHAPITRE XLV.

L'Homme avec lui-même.

QUAND on a pris l'habitude de se négliger à l'excès dans l'intérieur de sa maison, l'on conserve encore dans son ajustement quelque reste de désordre lorsqu'on paraît dans le monde. La négligence habituelle de la propreté accoutume à ne pas rougir du dégoût qu'on inspire d'abord à sa famille & à ses amis, ensuite aux inconnus & aux personnes même à qui l'on doit le plus d'égard. Il en est de même des vertus morales. C'est dans la solitude, c'est avec soi qu'il faut en prendre l'habitude. Si l'on néglige de la contracter dans le silence, on n'aura que des vertus de parade ; on en sera vêtu gauchement, comme d'une parure inaccoutumée, & il paraîtra toujours quelque chose de la saleté habituelle du vice.

Comment, si l'on ne s'occupe avec soi-même que de sordides intérêts, aura-t-on dans l'occasion cette véritable générosité qui fait préférer l'honneur à tous les

avantages ? Comment, si l'on ne s'accoutume pas dans la solitude à élever son ame, aura-t-on dans la société cette fierté louable qui est le premier garant de la constance vertueuse ? Si l'on ne s'est pas fait une habitude d'interroger sa conscience, de la forcer à nous rendre un témoignage juste à la fois & favorable, saura-t-on résister d'un premier mouvement à tant d'occasions pressantes qui nous sollicitent à la souiller ? Si l'on n'a pas travaillé sans cesse à se rendre digne de sa propre estime, pourra-t-on mériter celle des autres ? Aura-t-on le courage enfin de s'offrir, s'il le faut, en sacrifice à l'honneur, à la vertu, si l'on ne s'est jamais entretenu que d'idées frivoles ou pusillanimes ?

L'homme qui ne s'est pas fait rougir lui-même quand il s'est offert à son esprit une idée peu conforme à l'équité la plus sévere, est bien près d'être injuste dès qu'il aura intérêt de l'être.

Il en coûte pour se rendre coupable. Il a existé des moments dans la vie des

plus grands criminels, où ils ont eu le crime en horreur. On commence par ne pas rejetter des penſées condamnables, enſuite on s'y arrête, on paſſe à s'y complaire, on ſe familiariſe avec elles, & l'on finit par commettre le crime.

On ceſſe bientôt d'être honnête quand on ſe plaît avec des gens qui ne le ſont pas: mais eſt-il une compagnie plus malhonnête, & dont il ſoit plus facile de ne ſe ſéparer jamais, que de coupables penſées?

L'ame noble & pure l'eſt encore juſque dans le ſommeil.

Pourquoi l'homme honnête & ſenſible ſe plaît-il dans la ſombre horreur des forêts, ſur les bords ſolitaires d'un fleuve majeſtueux, ou ſur ceux d'un ruiſſeau qui ſerpente dans une vaſte prairie, & dont il aime à ſuivre le murmure qui l'appelle? Pourquoi, loin de la ſociété des hommes, s'aſſied-il avec joie ſur le penchant rapide d'un côteau, ou porte-t-il ſes douces rêveries dans l'antre obſcur d'un rocher?

d'une foule de lâches complaisans
redoutent de se trouver seuls, parce
n'ont rien à se dire dont ils puissent
satisfaits.

Tu es seul, & tu ne peux supporter
nui de n'avoir rien à faire. N'as-tu
pas à méditer sur ce que tu feras auj
d'hui, demain, dans tout le cours
vie ? Tu auras à lutter contre ta faib
& tes intérêts, contre la honte & le
& tu seras vaincu sans livrer de com
parceque tu auras négligé de te pré
à combattre.

Tu es seul : ne te contente pas d'
quer l'avenir. Appelle tes actions
desirs & jusqu'à tes pensées au trib
de ta conscience, & sois pour toi-m
le plus févere des juges.

it d'avoir examiné les actions de ta
née. Quelle faute ai-je commise?
ai-je fait? A quel devoir ai-je man-
é? Commence par la premiere de tes
tions, & parcours ainsi toutes les au-
es. Reproche-toi ce que tu as fait de
al; jouis de ce que tu as fait de bien».
Occupe-toi d'idées nobles, grandes,
héreuses: ton ame deviendra grande
mme tes idées. Mais c'est dans l'habi-
de de la retraite que tu monteras ton
esprit à cette hauteur sublime. Mérite de
t'entretenir avec toi-même: tu ne con-
tracterais que de la petitesse dans la so-
ciété ordinaire, où tous les entretiens
roulent sur de petites choses, où l'on ne
parle que de modes, de petites intrigues,
de petits mérites & de petits talents.

Avez-vous vu la tragédie nouvelle?
Oui, j'ai vu des tragédies qui sont nou-
velles tous les jours: un pere barbare per-
dant au jeu l'espérance de ses fils; une
fille innocente livrée par l'exemple de sa
mere à la corruption; des familles ver-
tueuses plongées dans le désespoir par

l'iniquité d'un juge pervers; des indigents respectables périssant de disette sous les yeux d'un riche voluptueux; des crimes, des attentats qui cessent de faire horreur parcequ'ils se répetent sans cesse.

Le souvenir du bien qu'il a fait, la pensée de celui qu'il veut faire, charment la solitude du sage.



HAPITRE XLVI.

Bonheur.

L homme n'eſt ſeulement malheu-
: de ſes maux préſents. On anticipe
l'avenir pour ſe mieux tourmenter.
crainte ſuit la jouiſſance ; elle en em-
onne le ſouvenir. Nous ſouffrons en
: des maux que peut-être nous n'é-
iverons jamais. Nous employons tou-
les reſſources de notre prévoyance,
:es les forces de notre imagination, à
s forger des rêves chagrinants, qui ne
int jamais que des rêves ; & la plus
:e vie eſt bien moins ſemée de mal-
rs réels que de fauſſes craintes. La
rt même répand le trouble ſur notre
; la mort que jamais nous ne devons
naître, puiſque, quand elle ſera ve-
jusqu'à nous, nous ne ſerons plus.

Ce ne ſont pas les objets du luxe qui
it le bonheur ; il ne peut s'acheter par
trésors. On pleure ſur le trône ; on rit
is les fers. Si le corps ne ſouffre point,
'on n'eſt pas rongé par la crainte &

dévoré par des desirs, que manque-t-il encore? Le plus malheureux des hommes peut étaler à nos yeux des vêtements de brocard, & se nourrir dans l'or des mets les plus exquis.

Si les hommes vivaient pour eux & non pour les autres, s'ils ne faisaient rien par air, ils seraient plus vertueux & plus heureux; mais on dirait que ce n'est pas pour soi-même que l'on existe. On se loge pour les autres; on a des meubles pour les autres; on est vêtu pour les autres. C'est pour les autres que l'on prend des travers, que l'on se forme au vice, que l'on abjure la vertu. C'est pour les autres qu'on a une table somptueuse, qu'on joue gros jeu, qu'on entretient des courtisanes sans les aimer, qu'on se fait un art de corrompre des femmes honnêtes, ou de paraître du moins les avoir corrompues: c'est pour les autres qu'on se tourmente, parce qu'on ne se croit jamais assez riche à leurs yeux; c'est pour éblouir un instant les autres qu'on précipite sa ruine.

Il faut qu'un homme, qui pourrait vi-

dans une cellule étroite, & y être heu-
x, ait de vastes appartements dont il
ccupe qu'un recoin, dont il ne peut
vrir qu'un pied de surface, quand il
debout, & cinq à six, quand il se
ose. Il faut que ces appartements
ent garnis de mille affiquets inutiles
souvent ridicules, qui peuvent à la vé-
é plaire aux yeux, mais jamais à ceux
possesseur qui y sont trop habitués.
oiqu'il ne puisse porter à la fois qu'un
bit, il faut qu'il en ait un grand nom-
e, & que les étoffes en soient de haut
ix : il faut que ses vêtements soient
nés d'or & de broderie, qui ne garan-
sent point du froid, & rendent les
aleurs plus insupportables. Il faut qu'il
des bijoux aux doigts; il faut qu'il
ait dans ses poches, dans ses tiroirs,
que sa femme en soit couverte. Un
énement imprévu peut lui faire perdre
e partie de tout cela, & la perte de
moindre de ces bagatelles suffit pour
térer son bonheur.

Si vous voulez trouver un homme

ils ont peu d'ambition, parcequ'il
preſque rien à quoi ils puiſſent pr
dre ; ils ont par conſéquent moin
ſoucis. Qu'ils jouiſſent de la ſant
néceſſaire leur ſuffit, & le néce
manque bien rarement.

Une ſorte d'indifférence philoſo
que, bien différente de l'inaction,
contribuer beaucoup au bonheur &
tranquillité.

Serai-je avide de richeſſes, de g
deur ? Ce ſont des inſtruments de
leur que je veux me préparer. Leur
ſeſſion ne vaut pas le tourment que
cauſe la crainte de les perdre.

Me tourmenterai-je ſur l'iſſue de
projets ? Je dois les conduire avec

ıis desirer la gloire, travailler à la
: mais puis-je maîtriser l'injus-
s hommes ou la bizarrerie des
ſtures ?
fortune est-elle endommagée ? Je
en être pas plus malheureux. Le
lemande de la nourriture ; la dé-
& la sensibilité exigent des vête-
; mais peu importe la qualité de
la.
ıerte que j'aurai faite est un mal-
our moi, si je m'en afflige : elle est
rente, si je me rends supérieur
ıups de la fortune, si je sais me
, avec une ame toujours égale, à
les manieres d'exister que peuvent
ver les hommes. Avons-nous beau-
ıerdu ? Apprenons à jouir de ce
ıus reste.
temps me manque pour acquérir
nnaissances dont je suis avide. Eh !
aines connaissances méritent-elles
les regrette ? Les unes sont fausses,
:res incertaines; presque toutes sont
es ; la nature a voulu que ce qui est

vraiment utile fût à la portée de tout le monde. Je me plais à cette réflexion; je m'en occupe souvent : elle me console de mon ignorance.

Un ami me trahit. C'est à moi de goûter le repos que me laisse ma conscience; à lui, d'être rongé par les remords.

As-tu faim? As-tu froid? Es-tu malade? Non. Et tu te plains! tu n'es point malheureux, si tu veux, si tu sais ne l'être pas. En ce même moment, des hommes gémissent sans nourriture, sans vêtement, sans abri, exposés aux rigueurs de l'air, aux attaques des bêtes féroces, aux violences des hommes cruels, au supplice de la faim. Quels sont ces hommes? ils valent mieux que toi. Ce sont, peut-être, des hommes vertueux; ce sont du moins des grands, des princes, élevés dans la mollesse, énervés par l'habitude de ne pas connaître de privations, & qui, peut-être, n'auront d'autre remede à leurs maux que la mort après de longues souffrances. Parcours les annales du monde, & ose te compter parmi les malheureux.

Ne leve pas les yeux vers les hommes plus heureux que toi : ils ne le ſont peut-être qu'en apparence. Conſidere combien il en eſt de plus infortunés.

Tu te dis malheureux parceque tu as perdu quelque choſe de ta fortune. Vois combien d'hommes ſe croiraient au comble du bonheur s'ils pouvaient s'élever jusqu'à ta ſituation. De quoi ſont-ils coupables pour mériter moins que toi ? Ou qu'as-tu fais pour mériter plus qu'eux ?



CHAPITRE XLVII.

Desirs, Espérances.

Si l'on veut placer le bonheur dans une jouissance perpétuelle, dans une satisfaction continue, dans la possession subite & constante de tous les objets de nos vœux, il n'est pas de bonheur sur la terre. S'il existait, l'homme resterait inactif; car, toujours satisfait, il n'aurait pas de raison d'agir : plongé dans la contemplation de son bonheur, il ne penserait pas à s'en distraire; & l'humanité, après un nombre inappréciable de siecles, serait encore au même point que l'humanité naissante.

L'homme est susceptible d'acquérir sans cesse des perfections nouvelles; mais ce n'est pas seulement à son intelligence, à son organisation qu'il doit sa perfectibilité : car, s'il était toujours satisfait de son état actuel, il laisserait inutiles les ressources de son imagination & de son génie. Pour qu'il lui prenne envie d'en faire usage, il faut qu'il soit mécontent

de son existence présente, & qu'il veuille s'en procurer une plus agréable ; il faut qu'il ait des desirs : &, pour qu'il tire le plus grand parti possible de son esprit & de son organisation, il faut que ses desirs aient la plus grande véhémence.

C'est donc l'inquiétude naturelle à l'homme qui lui imprime un mouvement toujours subsistant, parcequ'il est toujours renouvellé ; c'est elle qui le force à rechercher, à mettre en usage toutes ses facultés, & qui lui en procure sans cesse de nouvelles ; c'est elle qui lui donne toute son énergie. Un objet excite ses desirs : il n'aura pas de repos qu'il ne se le soit procuré. Mais il le possede à peine, qu'il ne lui trouve plus aucun prix : c'est un autre objet qui le flatte ; il s'impose pour l'obtenir de nouvelles fatigues, & il n'en verra le terme que pour s'ennuyer du repos, former d'autres vœux & travailler encore.

Souvent le travail est de longue haleine ; l'objet desiré s'apperçoit à peine ou plutôt il se perd dans le lointain ;

mais la vapeur qui l'enveloppe ne fait que laisser un jeu plus libre à l'imagination, qui le compose, le pare, l'embellit à son gré. Elle le rapproche, l'éloigne, le présente encore; elle décourage un instant pour donner une nouvelle ardeur; elle a mille charmes pour séduire celui qu'elle possede.

Quelquefois on partage l'étendue de la carriere. Effrayé de son immensité, on se propose d'abord d'en franchir une partie; bientôt on veut en parcourir un plus grand espace; on veut enfin la franchir toute entiere. On a l'adresse de se tromper soi-même pour ne pas se rebuter. L'artiste commençant borne ses vœux à égaler les plus habiles de ses compagnons d'étude; il s'efforce ensuite d'égaler son maître; il l'atteint & se propose des rivaux plus redoutables; il les surpasse & veut se mettre au-dessus de toute rivalité: il finit par ne se plus imposer d'autres termes que ceux de l'art, & vieillit en travaillant toujours à les atteindre & s'en trouvant toujours éloigné.

Mais si la vie entiere n'est qu'un cercle de desirs & d'efforts, où donc est la jouissance ? Elle se trouve dans les moments bien courts où l'objet qu'on desirait & qu'on vient d'obtenir n'a pas encore perdu ses charmes : elle se trouve dans presque tous les instants de la vie, parcequ'ils sont presque tous marqués par les douceurs de l'espérance.

Un Poète russe conte à ce sujet une fable ingénieuse. Péroun, ou le maître des Dieux, faisait la visite de la terre. Il se sentit fatigué & se reposa contre un tronc d'arbre. Demande-moi, lui dit-il en se levant, ce que tu veux pour récompense. Le tronc d'arbre n'était pas fort content de son sort : fixé au même lieu, ne pouvant jamais voir que ce qu'il avait toujours vu, il enviait la félicité d'un bœuf qui paissait en ce moment dans la plaine. Il osa prier le dieu de lui procurer une aussi brillante existence. Il ne fait que desirer & le voilà devenu bœuf. Un pâtre s'en empare, le conduit tantôt sur de gras pâturages, tantôt dans de maigres

prairies, le frappe & le tient à son gré prisonnier dans une étable. Le bœuf, dégoûté de son nouvel état, demande à devenir homme. Sa priere est exaucée. Il devient successivement, au gré de ses vœux, pâtre, fermier, bourgeois, financier, grand seigneur, ministre, roi. Que peut-il desirer de plus? Cependant il n'est pas content, il importune encore Pérouin, qui l'éleve au rang de ces puissants génies dont son trône est entouré. Mais de toutes les métamorphoses qu'avait subies le tronc d'arbre animé, c'était à son gré la plus triste. Il se croyait retombé dans son premier état : il n'avait plus de nouveaux desirs à former, de nouvelles espérances à nourrir.

Ce que la vie offre de jouissances réelles est bien peu de chose. Elle doit la plupart de ses charmes aux illusions : il n'en est pas de plus douces que celles de l'espérance, & nous les devons aux desirs.

Qu'importe quand nous éprouvons des sensations agréables, qu'elles soient

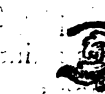
dues au preſtige ou à la réalité ? Qu'importe que je rêve, quand je me crois heureux, pourvu que mon ſommeil ſoit long, & que je me croie bien éveillé ? Ne nous plaignons pas de deſirer & d'eſpérer toujours. Tous les pas que nous faiſons vers l'objet deſiré ſont autant de plaiſirs : le fantôme ne s'éloigne que pour prolonger notre douce erreur, & ne ſe diſſipe qu'au moment où nous croyons l'embraſſer : il ne s'évanouit que pour être remplacé par un nouveau fantôme encore plus ſéducteur.

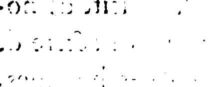
Dans nos peines, dans nos plaiſirs, il n'eſt ordinairement rien de réel que nos ſenſations, puiſque le plus ſouvent nos peines ne ſont que des craintes, & nos plaiſirs que des eſpérances.

Ainſi le malheur ou la félicité de notre vie tient beaucoup au caractere de notre imagination. Bien des hommes, trop injuſtement enviés, ont une ſombre imagination qui leur peint tous les objets d'une couleur triſte & ſous des formes affreuſes : ils reſſemblent à ces

toutes leurs idées des teintes les riantes : tout s'embellit à leurs ye jusques à la miſere.

Pour décider quel eſt le plus heu du mendiant ou du monarque, il drait ſavoir lequel des deux, dan ſommeil de la vie, rêvé le plus ag blément.





CHAPITRE XLVIII.

Plaisir.

PUISQUE la vie n'est qu'un songe bizarre & trompeur, si elle offre quelque chose de vrai, c'est le plaisir qu'on y peut goûter.

« De vrai, où la raison se moque, dit Montaigne, ou elle ne doit viser qu'à notre contentement... Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est notre but, quoiqu'elles en prennent divers moyens. Autrement on les chasserait d'arrivée : car qui écouterait celui qui, pour sa fin, établirait notre peine & mésaise ? Les dissentions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales... Quoi qu'ils disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté. Il me plait de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contre-cœur ; &, s'il signifie quelque suprême plaisir & excessif contentement, il est mieux dû à l'assistance de la vertu qu'à nulle

environnée de moins de soins, de moins d'inquiétudes; elle ne vous offre pas de faux amis, prêts à vous trahir; elle ne vous procure pas de vains éloges, qui vous dispensent d'en mériter de véritables. Si, quand vous serez pauvre, on vous loue de quelque vertu, soyez alors content de vous-même. Si on ne vous loue pas, consolez-vous : ce n'est pas vous qu'on ne daigne point remarquer, c'est votre fortune.

Faire une vaine recherche de plaisirs, c'est le moyen d'en goûter peu : on perd pour la jouissance, tout le temps, tous les soins qu'on emploie à les rechercher. Le plaisir est par-tout; il faut le connaître & le saisir. Quand on le poursuit, il échappe; & l'amour du plaisir est le plus grand ennemi du bonheur.

Une délicatesse dangereuse rend pénibles les moindres privations par la multiplication des nécessités. Est-ce bien entendre ses intérêts que d'accumuler les moyens de souffrir? Qu'ils étaient à plaindre ces Sybarites, qui, couchés sur

des roses, ne pouvaient trouver le sommeil, quand une feuille était pliée ! L'homme amolli par les délices, n'a acquis que le talent de souffrir plus que les autres.

Un homme bien constitué, bien sain & bien sensé, trouvera sa vie semée de vrais plaisirs, parcequ'ils seront fondés sur la nature : car c'est toujours elle que le sage doit suivre. Ce serait l'affliger, que de se tourmenter inutilement par la privation de ce qu'elle nous offre d'elle-même, & de refuser les douceurs qui se trouvent sous la main. Ce serait une vaine affectation de philosophie, contraire à la sagesse, qui n'a rien d'affecté. La vie nous est prêtée pour en jouir, pour profiter de tous les biens qu'elle nous offre, sans offenser l'honnêteté ni le devoir, & non pour la semer de peines. Ne les cherchons pas ; nous n'en rencontrerons que trop.

CHAPITRE XLIV.

Volupté d'Epicure.

JEUNE homme honnête, qui as toujours marché loin des ſentiers de la corruption, reçois le prix de ta vertu; apprends à connoître les charmes de la plus pure volupté. Viens, ſuis moi dans les jardins d'Epicure; viens écouter les leçons de ce charmant & reſpectable maître. Il t'apprendra que la nature a placé le plaiſir à côté de la ſageſſe, & qu'il en eſt la récompenſe.

Quelle eſt cette inſcription gravée en gros caracteres ſur la porte du ſage? Liſons: « C'eſt ici le ſéjour du bonheur.
» On y met le ſouverain bien dans la
» volupté. Le maître de cette maiſon
» eſt prêt à vous recevoir: vous trouve-
» rez en lui un hôte humain & facile.
» Les aliments que procure ce jardin,
» n'irritent pas la faim, mais ils l'appai-
» ſent: la boiſſon qu'on y trouve, n'aug-
» mente pas encore la ſoif, mais elle

» l'étanche : tout y est simple, tout y est
» fourni par la nature ».

Profitons de l'hospitalité qui nous est offerte ; entrons. Quel est ce vénérable vieillard ? La sérénité de son front nous peint la candeur de son ame : on voit briller sur ses traits la douceur & la majesté. Couvert négligemment des habits les plus simples, il en est plus orné que de la pourpre des Rois. C'est Epicure, c'est le sage que nous cherchons. Environné, ou plutôt pressé de ses jeunes disciples, il paroît leur inspirer encore plus d'amour que de respect. Mais il parle ; écoutons (1).

« Mere de la nature, aimable volupté,
» les hommes aveugles & coupables ont
» déshonoré ton nom. Hélas ! livrés à
» l'ignorance, à la cupidité, aux passions

(1) Ce discours est en effet composé des paroles d'Epicure conservées par Séneque & par Diogene Laërce. Il prouve que le vice chercherait vainement un réfuge même auprès du philosophe qu'on a tant de fois accusé d'une morale relâchée.

« trera point dans vos ames avec t
« les passions basses qui vous tour
« tent & vous avilissent. Pour la
« ter, il faut pouvoir éprouver le
« mier de tous les plaisirs; celui
« content de soi-même.

« Croyez-vous, quand je vous
« pose la volupté pour fin de vo
« tions & de vos desirs, que j'en
« celle que poursuivent les débau
« celle qui consiste dans les p
« de la table ou dans de sales jou
« ces? Non, je parle de cette vo
« pure qu'éprouvent un corps sans
« leur, une ame sans agitation. La
« raison peut seule nous la proc
« seule elle nous indique sans

toutes les opinions qui entretiennent le trouble dans nos ames.

« Elle ne differe en rien de la prudence, le premier des biens que nous devions à la philosophie & la mere de toutes les vertus. Vivre avec volupté, c'est suivre la prudence, l'honnêteté, la justice. L'ame du juste n'est jamais troublée; celle du méchant, jamais tranquille.

« La volupté est un bien; je ne crains pas de vous l'annoncer. Mais puisqu'il est certain que les vertus ne peuvent être séparées de la vie agréable, ni la vie agréable des vertus, il n'est pas permis de choisir indifféremment toutes les especes de volupté. Il en est un grand nombre qu'on ne saurait trop craindre : plus de maux viendraient à leur suite que ne valent les plaisirs séducteurs qu'elles promettent. N'oubliez même pas qu'il est des douleurs préférables au plaisir; des douleurs qui nous dédommagent du temps où nous les avons supportées, en nous

« conduisant à la volupté la plus pure.
« Ainsi toute volupté n'est point à
« rechercher, toute douleur n'est point
« à fuir : c'est aux avantages, c'est aux
« maux qui doivent les suivre à déter-
« miner notre choix.
« Quand il n'y aura rien dans votre
« cœur que vous puissiez avoir honte
« de découvrir, vous sentirez le besoin
« d'avoir des amis. Le peuple imbécille
« méconnaît le prix de la vertu. Le sage
« dédaigne ses jugements; mais il ne se
« suffit pas à lui-même. Il cherche le
« bonheur exquis d'être vertueux aux
« yeux de l'amitié. La volupté s'envole
« loin de l'homme isolé. Nous savou-
« rons mal le plaisir, si personne ne
« sait que nous en avons. Je compare
« la table d'un homme qui n'a point
« d'amis, au repaire des bêtes féroces.
« Ne songez point aux mêts qui vous
« seront servis; mais pensez quels sont
« ceux qui les partageront avec vous.
« Irez-vous courir après les grandeurs,
« les richesses, follement persuadés que

ıpté marche à leur ſuite? Quelle
! Si vous la cherchez ainſi, croyez-
mes chers amis, vous ne la trou-
jamais.
gardez-moi. Je ſuis plus riche que
s de Perſe, avec tout le faſte qui
ʋironne, & qui les rend plus mal-
ux. Je n'ai rien fait pour ajouter à
rtune; mais j'ai ſu retrancher de
leſirs. Je ſuis sûr de n'être jamais
'e, parceque je vis pour la nature:
ivais pour l'opinion, je ne ſerais
s aſſez riche.
'eſt une grande richeſſe qu'une
'eté conforme à la nature, & qui
pas juſqu'à la faire ſouffrir; qu'une
'eté que le contentement intérieur
npagne!
'uand on poſſéderait le monde en-
ſi l'on n'eſt pas ſatisfait de ſa for-
, on eſt encore pauvre & miſérable.
oulez-vous ſavoir le grand moyen
uir de ſes richeſſes? c'eſt de n'a-
pas beſoin de richeſſes. Ce n'eſt
ɔrdinairement ſortir de la miſere

« quoi courir après les fers ? Héla
« chaînes superbes, dont vous vous
« rez ornés, tiendront captives vos v
« mêmes. Il n'y aura plus de libre en
« que la cupidité, & tous les vices q
« entraîne.

« N'entrez dans les grandes af
« que quand vous y serez appellés
« le service de la patrie ; car nous
« mes obligés de nous sacrifier pour
« Mais, tant qu'elle vous laissera m
« de vous-mêmes, ne remettez pa
« lendemain le moment de jouir. Go
« dès aujourd'hui le bonheur d'exist

« Une des grandes folies des hom
« la source la plus abondante de leurs
« sants déplaisirs, c'est qu'ils n'exi

« Je ne veux trouver mes plaisirs que
« dans moi-même. Je les veux indépen-
« dants de l'injuste fortune & de l'aveu-
« gle nature. Me rendrai-je le jouet de
« leurs caprices ? Eh quoi ! si je suis in-
« digent ou souffrant, en suis-je moins
« bon citoyen, moins bon ami, moins
« vertueux ?

« Voulez-vous connaître un bien qui
« nous assure le bonheur, qui nous laisse
« tout l'usage de notre esprit, de notre
« raison, de notre vertu, & qui nous
« prépare de vrais plaisirs ? c'est la fruga-
« lité. Sachez-vous contenter de peu ; car
« qui peut vous assurer que vous aurez
« toujours beaucoup ? sachez que le seul
« moyen de trouver aisément l'abon-
« dance, & d'en jouir sans crainte, c'est
« de savoir s'en passer.

« Tout ce qu'exige la nature se trouve
« sans trop de peines : ce qui coûte tant
« à acquérir, c'est l'inutile, le superflu.
« Les mets les plus simples, quand ils
« chassent la douleur que cause le besoin,
« ne sont pas moins agréables que les ra-

« goûts les plus recherchés. Du pain & de
« l'appétit, de l'eau & de la soif, voilà
« ce qu'il faut pour parvenir à la volupté.
« Je me soumets à des épreuves que
« je m'impose moi-même. Je choisis des
« jours auxquels je ne satisfais ma faim
« qu'avec les aliments les plus vils. Je
« veux voir si je perdrai par-là quelque
« chose de la volupté, combien j'en per-
« drai, & si cette diminution de plaisir
« vaut la peine que je me fatigue beau-
« coup pour ne la pas supporter. Voyez
« Métrodore; il partage avec moi ces
« épreuves: mais il n'est pas encore par-
« venu au même degré de sobriété. Le
« gourmand dépense ces jours-là douze
« as pour sa nourriture. Il est vrai qu'il
« n'est que mon disciple. Quant à moi,
« qui suis le maître, je tiens une table
« un peu moins somptueuse.

« Ainsi, mes amis, vous voilà, quand
« vous voudrez, aussi riches, aussi heu-
« reux que moi. Craignez-vous l'esclava-
« ge? livrez-vous à la philosophie. La
« véritable liberté ne vous manquera ja-
« mais

« mais ; le ſage la conſerve juſques dans « les fers : les hommes ne peuvent lui « nuire. Il eſt au-deſſus de leur haine, de « leur envie, de leur mépris. Supérieur « aux mortels & à la nature, il peut, s'il « le faut, fouler aux pieds la néceſſité « même.

« Conſacrez vos belles années à l'étude « de la ſageſſe, & ne l'abandonnez pas « ſur le déclin de vos jours. Il n'eſt jamais « trop tôt, jamais il n'eſt trop tard de « tenir ſon ame ſaine. Dire qu'il n'eſt pas « temps encore, ou que le temps eſt paſſé « de cultiver ſa raiſon, c'eſt dire que « l'heure de chercher le bonheur eſt écou- « lée, ou qu'elle n'eſt pas encore venue.

« La ſageſſe fait goûter au vieillard les « douceurs de la jeuneſſe par le ſouvenir « du bien qu'il a fait : elle procure au jeune « homme les avantages de l'âge avancé, « en le rendant ſupérieur aux craintes de « l'avenir.

« L'avenir ne nous appartient pas ab- « ſolument ; il ne nous eſt pas non plus « tout-à-fait étranger. Ne l'attendons pas

« avec la même confiance que s'il ne pou-
« vait nous manquer; ne désespérons pas,
« comme s'il était certain que nous ne
« dussions jamais l'atteindre.

« Méditez profondément sur ce qui
« constitue la vraie félicité. Présente,
« vous aurez acquis tout ce qu'il faut pour
« en jouir : absente, vous ferez tout ce
« qu'il faut pour vous la procurer.

« Pour être plus assuré de vos progrès
« dans la vertu, faites choix d'un mortel
« respectable que vous ayiez toujours de-
« vant les yeux par la pensée. Vivez com-
« me s'il vous regardait sans cesse, & ne
« faites aucune action qui vous fasse rou-
« gir de l'avoir pour témoin. Tant que
« vous pourrez croire qu'il est satisfait,
« vous n'aurez vous-même aucun repro-
« che à vous faire.

« Ne vous inquiétez pas de ce que
« pensera de vous le vulgaire. Si vous
« vous sacrifiez à ses jugements, vous
« perdrez bientôt le bonheur. Je n'ai ja-
« mais voulu plaire au peuple, & je m'en
« suis toujours applaudi. Il n'approuve

« pas ce que je fais, & je me pique de ne « pas savoir ce qu'il approuve.

« Que l'idée de la mort n'altere point « en vous le sentiment de la volupté. « Regardez comme des fous ceux qui « courent à la mort par ennui de la vie, « puisque c'est le genre de vie qu'ils ont « choisi qui leur en fait desirer la fin. « Mais ceux qui ont horreur de ce dernier « moment ne sont pas plus sensés.

« Accoutumez-vous à penser que la « mort ne peut jamais vous toucher. C'est « dans le sentiment que consistent & les « biens & les maux : & qu'est-ce que la « mort, si ce n'est la privation du senti- « ment ? Elle n'est donc ni un bien ni un « mal : elle doit donc nous être indiffé- « rente.

« Il est très vraisemblable que l'ins- « tant suprême n'est pas aussi douloureux « qu'on le pense : mais si l'on éprouve « alors quelque douleur, ce qui doit nous « consoler, c'est qu'elle durera bien peu. « Serai-je donc assez ennemi de moi- « même pour m'affliger d'avance d'un

« délicieux que donne une conſ
« pure, ſans nous embarraſſer de
« tant inévitable où nous rendro
« corps aux éléments ».

Ainſi parlait Epicure : & ſes di
embraſſaient avec ardeur la vertu
apprendre à connaître la volupté.

Homme, ſi tu veux goûter le p
mérite de le trouver dans ton cœur

Fin de l'Homme moral.

APPERÇU

UR LA CIVILISATION.

AU LECTEUR.

ANS l'*Homme Moral*, on a
ié de remonter aux premiers
cipes de nos obligations, à la
ce des passions qui nous ani-
it & nous égarent, à la cause
nos vertus, de nos vices, de
travers : dans l'*Apperçu sur*
Civilisation, on s'est proposé
lécouvrir la premiere origine
l'industrie humaine, & d'en
re rapidement les progrès. Les
x Ouvrages réunis offrent une
uisse légere de l'histoire de
mme. Dans le premier, il est
sidéré par rapport à la morale;
s le second, par rapport à la
on & à l'industrie : & ce der-
rapport n'est pas lui-même
nger à la théorie des mœurs.

mais si l'on n'en lit qu'un, il
plus utile que ce soit l'*Ho*
Moral. Alors l'*Apperçu* lui se
quelquefois de commentaire.

On trouvera plusieurs idée
pétées dans les deux Ouvra
parcequ'elles sont les princ
dont l'Auteur a déduit l'u
l'autre.





APPERÇU
ͿR LA CIVILISATION.

ɛs découvertes des voyageurs moder-
nous ont fait connaître des nations
ıgées dans un état d'ignorance dont
anciens n'avaient pu se former une
que sur des traditions vagues & in-
aines. Cependant ces peuplades, réu-
depuis long-temps dans une sorte de
été commençante, avaient déja fran-
quelques degrés de perfectibilité. Il
pour se peindre l'homme dans l'é-
e plus brut & le plus voisin de la
ıre abandonnée à elle-même, ne lui
ɔoser aucune idée, aucun sentiment,
ıne connaissance qu'il doive à l'expé-
ce de ses semblables, ou qu'il ait reçu
ı être supérieur; il faut le dépouiller
outes ses richesses intellectuelles pour
ui restituer successivement, & recon-
re, par cette analyse, comment il a
les acquérir.

CHAPITRE PREMIER.

L'Homme supposé dans l'état le plus brut.

DANS l'état le plus brut auquel nous puissions le réduire par la pensée, il a déja des idées, puisque les objets extérieurs excitent sur les organes de ses sens des impressions qui se communiquent au siege de l'entendement. Mais d'ailleurs son intelligence, encore naissante & peu exercée, le distingue à peine des autres animaux. Il semble n'avoir au-dessus d'eux que l'avantage d'une conformation qui le rend capable d'une perfection à laquelle il est encore bien loin d'atteindre & qu'ils ne posséderont jamais.

Nos jugements sont formés de plusieurs idées comparées entre elles, & le raisonnement se compose de plusieurs jugements. Pour former cette chaîne, il faut avoir des signes qui représentent chacune de nos idées, qui nous les fassent

reconnaître, qui nous donnent la facilité de les mettre à part, de les reprendre, de les considérer ensemble & séparément. Ces signes sont les mots. Tant que nous supposerons l'homme privé d'un langage, il sera peu capable de former des raisonnements suivis.

On a trouvé en divers endroits de l'Europe des enfants qui, abandonnés ou déposés dans les forêts dès l'âge le plus tendre, étaient restés absolument sauvages. Quand on leur eut appris à parler, quand on put les interroger, on ne tira d'eux aucune réponse satisfaisante sur leur état antérieur. Les perceptions qu'ils avaient reçues dans cet état, n'ayant point été fixées par des signes, s'étaient toutes échappées, & il leur était impossible de s'en rappeller le souvenir.

La mémoire du sauvage qui manque des signes de la parole n'est aidée que par les choses elles-mêmes qui laissent une empreinte dans son cerveau. La figure d'un animal qu'il a combattu se peint dans son entendement, y grave son image, &

c'eſt ce que nous appellons une idée. S'il rencontre un animal ſemblable, il ſe rappelle ſon ancien péril & ſon ancienne victoire : s'il voit une proie peu différente de celle qu'il a dévorée, il ſe promet une ſenſation pareille à celle qui a déja flatté ſes ſens.

Preſſé de la faim, l'image d'une proie capable de la ſatisfaire viendra ſe peindre à ſon eſprit, & voilà une idée de deſir. L'image d'un péril dont il n'eſt ſorti qu'avec peine lui donnera des idées de crainte. Il a déja trouvé pluſieurs fois à contenter la faim qui le tourmentait ; il s'eſt déja tiré des périls dont il était menacé ; il a déja vaincu des animaux redoutables : il a donc les idées d'eſpérance, de confiance, de courage.

L'animal rêve, l'homme brut doit rêver auſſi : car les formes des objets qui ſe ſont gravés dans ſa mémoire peuvent ſe repréſenter à ſon eſprit pendant ſon ſommeil. Mais les idées du ſauvage ſont trop peu nombreuſes pour former un compoſé bizarre ; & ſes rêves ne seront

une représentation naïve de ses pensées ordinaires.

L'enfant dort quand il n'éprouve ni la faim ni la douleur; il dort presque toujours, parcequ'il n'a pas d'idées qui l'occupent & l'arrachent à l'engourdissement du sommeil. L'homme encore brut renferme, dans un corps vigoureux, l'esprit de la premiere enfance: quand le besoin ne lui commande plus, il se livre au sommeil.

Toujours surpris par la nécessité, qu'il n'apprend jamais à prévoir, obligé d'attendre long-temps pour la satisfaire, forcé à de longues & fatigantes courses pour trouver, pour atteindre une proie, épuisé par le jeûne au moment où il l'a rencontrée, il dissipe souvent une plus grande partie de sa propre substance qu'il n'en peut réparer. Il n'en a que ce qu'il lui en faut pour vivre; il ne lui en reste pas une portion superflue qu'il puisse consacrer à l'amour.

Mais il est une saison que la nature semble avoir fixée pour la reproduction.

des especes, & qu'elle a marquée par le retour de sa fécondité. Alors les aliments plus substantiels, élaborés dans les canaux de l'animal, y portent une vertu vivifiante & génératrice ; alors commence le regne de l'amour ; alors le sauvage doit sentir un autre besoin que celui de se conserver.

Il était indolent & stupide ; il devient actif, impétueux : il ne connaît plus le repos, le sommeil ; il court dans les forêts, & fait retentir les échos de l'accent du desir. Peut-être ne sait-il pas bien encore ce qu'il souhaite, & cependant il souhaite avec ardeur ; il s'agite, il se tourmente. Il rencontre enfin l'objet qu'il recherchait ; la nature parle, & ses loix sont remplies.



CHAPITRE II.

Commencement d'un langage.

VOILA deux individus de notre espece rapprochés ; d'autres encore naîtront de leur union, &, de cette société commençante, doit résulter insensiblement une nouvelle maniere de vivre.

Quand nous avons supposé l'homme isolé, nous l'avons supposé sans langage; mais à présent l'homme a des compagnons; il s'ennuie moins quand il est avec eux que lorsqu'il s'en trouve séparé : des rochers, l'épaisseur des forêts les dérobent-ils à sa vue; il les appelle par des cris. Si des accidents, des dangers se joignent à l'inquiétude de la séparation, la nature lui inspire l'accent de l'inquiétude & de l'effroi : s'il attend d'eux quelques services, elle lui fait pousser celui du desir.

Dans les moments où nos sauvages sont ensemble, quelques gestes peuvent suffire d'abord au peu de besoin qu'ils

ont les uns des autres. Et comment font-ils la nuit? Comme ils font une grande partie du jour ; ils dorment.

Mais des besoins plus étendus rendent enfin nécessaire le commerce de la parole. Quelques syllabes durement prononcées par des organes novices deviennent peu-à-peu les signes de différents objets : ces signes nouveaux, & par conséquent peu intelligibles, sont expliqués, éclaircis par le signe ancien, par le geste, qui supplée en même temps à leur indigence.

Mais combien de fois de nouveaux signes enfin trouvés durent échapper à des mémoires peu exercées! Combien de fois une convention oubliée dut rendre nécessaire une convention nouvelle! Si quelques signes furent retenus, il faut l'attribuer à leur petit nombre, à leur brièveté, à la nécessité fréquente d'en faire usage, enfin à la très petite étendue de la société qui était convenue de ces signes.

Ainsi l'on n'eut d'abord que peu de

ſignes, & les choſes qu'ils ſignifiaient étaient celles dont le beſoin ſe reproduiſait ſans ceſſe. Repréſentez-vous le petit nombre d'objets qui forment les beſoins abſolus de l'homme le plus ſauvage, & vous aurez à peu près le dictionnaire primitif.

L'individu n'eut d'abord que le nom de l'eſpece entiere, & quelquefois que celui du genre. Il ſuffiſait qu'une choſe eût avec une autre une reſſemblance même aſſez éloignée, pour la faire participer au même nom. Un pin, un bouleau, un chêne ſe déſignaient par le mot qui ſignifie *arbre ;* un chien, un cheval, un taureau, par celui qui ſignifie *animal.*

Des ſauvages, tels que nous les dépeignons ici, ne mangent que pour ſatisfaire leur faim ; toute chair eſt bonne pour eux : pourquoi donc ſe fatigueraient-ils à donner, ſans néceſſité, des noms divers aux différents animaux ? Ils ne donneront encore aucun nom au ſoleil, à la lune, parcequ'il ne leur eſt pas néceſſaire de demander à perſonne

la lune ou le soleil. Ces êtres ne seront cependant pas les derniers à obtenir un nom, parcequ'ils sont du nombre de ceux qui frappent le plus les sens.

Les choses ont des qualités très sensibles qui les distinguent entre elles, & qui établissent souvent de grandes différences entre des individus de la même espece : l'un est grand, l'autre petit; l'un est bon, l'autre mauvais. On aura donné des noms à ces qualités; mais ces noms n'auront été trouvés qu'après ceux des choses mêmes, parcequ'il est plus indispensable de désigner les substances que leurs attributs.

On n'aura sur-tout pris la peine de donner des noms qu'aux qualités les plus frappantes, & celles qui auront eu entre elles quelque rapport, auront été désignées par le même signe. Ainsi le bon aura signifié le beau, comme quelques langues en fournissent la preuve.

Comment suppléait-on au défaut des verbes? Souvent par l'accent, comme nous faisons encore quelquefois. J'ai soif

& je dis *de l'eau :* on comprend que j'en demande. Je marche dans l'obſcurité, & je m'écrie *de l'eau!* ceux qui me ſuivent entendent fort bien qu'ils doivent ſe détourner s'ils craignent de tomber dans l'eau. Le verbe avait encore un autre ſupplément, la pantomime : au lieu d'exprimer l'action par un mot, on la repréſentait.

Les langues naiſſantes ont dû, par diſette, être remplies de ce que nous appellons des ellipſes ; ſouvent, pour vouloir tout exprimer, nous faiſons de véritables pléonaſmes : car c'en eſt un de répéter en paroles ce que nous avons déja dit par les yeux, par le ton de la voix, par la couleur du viſage, par l'expreſſion des traits. Dans les fortes paſſions, nous parlons comme les premiers hommes; un ſeul mot, dans la bouche d'un homme paſſionné, exprime une phraſe entiere.

Les verbes n'eurent long-temps qu'une forme, celle de l'infinitif. On n'aura pas d'abord ſongé à exprimer par

différentes inflexions les perſonnes, les nombres, les temps. Le fréquent emploi de l'infinitif & celui de l'ellipſe ſont peut-être des marques auxquelles on peut reconnaître l'antiquité d'une langue.

Après avoir exprimé par des mots un certain nombre de choſes, de qualités & d'actions, on aura tardé long-temps à inventer les autres parties du diſcours.

Le langage a dû reſter dans une longue enfance, parcequ'il n'a pu recevoir de nouveaux accroiſſements que par les progrès nouveaux de ceux qui le parlaient. Les mots dont ils avaient chargé leur mémoire exprimaient tous leurs beſoins, & par conſéquent toutes leurs idées : ils ne pouvaient acquérir de nouvelles idées qu'en contractant des beſoins nouveaux, ce qui ſuppoſait une autre maniere de vivre.

CHAPITRE III.

Homme brut considéré par rapport au moral & à l'industrie.

:, vers cette époque, nous considérons omme par rapport au moral, nous lui uverons le germe de nos passions; uis il n'en a pas encore les nuances. ipable de colere, si on lui dispute une oie; de jalousie, si on veut lui arraer l'objet de son amour; la paresse sera passion habituelle, & ne sera vaincue ie par le besoin. Sa colere, durable & ofonde, doit dégénérer en vindicain, parcequ'il n'est pas distrait par tous ; mouvements qui nous agitent. En rouvant des violences, il se formera ie idée du juste & de l'injuste : ainsi la stice est la premiere vertu qui se fasse nnaître à l'homme, & elle renferme utes les autres.

Peu sensible à ses propres douleurs, sauvage le sera moins encore à celles ; ses semblables. Les sauvages qu'on

nous a fait connaître sont peu compatissants ; une sorte d'indifférence fait toute leur bonté.

Le sauvage est plus agile que vigoureux : l'habitude des longues courses entretient sa légèreté ; mais comme il travaille peu, il n'acquiert pas le genre de force que donne l'habitude du travail. L'homme exercé dans les durs travaux de la société perdra bientôt de vue le sauvage qui fuira devant lui ; mais il le vaincra facilement à la lutte.

Obligé de viser la proie qu'il veut atteindre, & de viser juste ou de périr de misere, le sauvage aura l'organe de la vue plus fort & plus juste que l'homme policé. Il appercevra mieux l'objet qu'il se propose pour but ; mais il ne distinguera pas les nuances, l'accord, le tranchant des couleurs, la beauté des formes & leur délicatesse. Mille choses lui échapperont que nous savons embrasser d'un regard : il jouit de l'avantage de bien voir & ne connaît pas le plaisir de voir finement.

Son oreille sensible l'avertira du bruit le plus faible ; elle est pour lui une garde sûre & fidele contre le danger : mais frappé seulement du bruit, elle n'aura pas de finesse pour le son. La mélodie expirera dans l'organe de l'ouie sans passer jusqu'à l'ame.

Son odorat saura l'avertir de l'approche d'un serpent : mais une charogne infecte ne réveillera point en lui le dégoût, & les exhalaisons les plus suaves ne lui feront point éprouver la volupté. Il a des sens pour l'usage, il n'en a pas pour jouir.

Ainsi le plus sage, & en même temps le plus voluptueux de nos sens, celui qui redresse les erreurs de tous les autres & par qui nous connaissons le plus doux des plaisirs ; le tact, qui est en nous si supérieur à celui des animaux & qui nous rend si supérieurs à eux, est rude & sans finesse chez l'homme de la nature.

Il est rare de voir le sauvage en colere, & cela doit être. Otez à l'homme toutes les superfluités qui l'intéressent forte-

ment, tous les objets qui excitent son ambition; mettez-le hors d'état de traverser fréquemment les autres & d'en être traversé; ôtez-lui toutes les chimères d'un honneur dans lequel il se croit aisément offensé; réduisez-le à un petit nombre d'idées, & à un besoin presqu'unique, mais impérieux: vous le rendrez flegmatique comme les sauvages.

Ils ne battent pas leurs enfants, ne les grondent même jamais, ne les gênent en rien, & leur donnent à peine froidement quelques conseils. L'enfant s'absente, tout va son train ordinaire; il rentre, & on ne lui dit rien; je vois en cela, non de l'amour, mais de l'apathie. Ils pleurent la mort de leurs enfants; c'est le seul moment où ils leur témoignent de la tendresse.

L'amour, chez les peuples que la société n'a pas encore polis, est réduit au physique. Il consiste tout entier en sensations, & ne connaît pas le sentiment: réduit à lui-même, privé de toutes les illusions qui l'accompagnent, il est dépouillé

pouillé de tous ses charmes. L'homme suit cet instinct malheureux qui engage le fort à soumettre le faible : sa femme n'est pas son amante, sa compagne, sa consolation, le charme de sa vie; c'est son esclave.

L'habitude de sacrifier sa force dans la société, parceque la plus grande force individuelle n'est que faiblesse devant la force sociale; l'obligation fréquente de reconnaître la supériorité du faible; l'estime acquise à mille qualités diverses qui ne tiennent pas à la vigueur corporelle; la connaissance d'une foule de plaisirs différents qui ne sont pas à la portée du sauvage, qu'il ne peut ni goûter ni connaître, soumettent souvent l'homme policé à sa compagne.

Mais les sauvages ne connaissent encore que le mérite de la force; mérite sensible, qui se pese en quelque sorte : & leurs femmes ne l'ont pas. Ils rejettent toutes les occupations qu'ils méprisent sur ces créatures inférieures dont la fai-

blesse peut du moins suffire à de semblables travaux.

L'industrie du sauvage n'est pas plus développée que ses sentiments.

Les hasards de la nature, ou plutôt ses combinaisons variées à l'infini, des branches qui, dans leur chûte, se seront arrêtées sur d'autres branches & que les vents y auront entrelacées, auront donné à l'homme un premier dégré d'industrie & la connaissance de quelques commodités. Il aura pu bientôt se procurer un asyle construit de ses propres mains, &, en imitant la nature, il l'aura perfectionnée.

Dans d'autres pays, les hommes auront habité d'abord les antres des rochers; & quand la population sera devenue plus nombreuse, ils s'en seront creusé eux-mêmes. C'est ainsi que les habitants des îles Aléoutiennes, de celles aux renards, & de la presqu'île du Kamtchatka vivent dans des huttes souterraines qu'ils ont creusées de leurs mains.

Que du bois ait pris feu par un frot-

tement entrepris sans dessein, que des viandes se soient trouvées par hasard assez près de ce feu, les sauvages, goûtant à ces viandes grillées, leur auront trouvé une saveur nouvelle & plus agréable. D'autres hasards leur auront appris à faire bouillir dans l'eau les chairs des animaux. Instruits désormais de la maniere de renouveller le feu, ils se procureront le plaisir de manger quelquefois des viandes cuites.

Mais quand la chasse ou la pêche sera difficile, quand ils auront long-temps éprouvé le tourment de la fatigue & de la faim, ils continueront, suivant leur ancien usage, de dévorer les chairs palpitantes des animaux qu'ils viendront de déchirer. On a trouvé la preuve de ce fait chez les Samoïedes, & dans les îles Orientales dépendantes de la Russie.

Joindre ensemble quelques peaux de bêtes pour s'en couvrir soi-même, & pour rendre les cabanes plus impénétrables aux rigueurs des saisons, former quelques ustensiles grossiers pour porter plus

commodément & pour ſerrer le produit de la chaſſe ; voilà le degré d'induſtrie que n'ont point encore paſſé des races très anciennes, puiſqu'elles ſont auſſi nombreuſes que leur genre de vie puiſſe le permettre.

Mais il faut ſe nourrir. La difficulté d'atteindre avec la main ou avec un bâton la proie que l'on pourſuivait fit bientôt inventer l'arc & la fleche. Cette premiere induſtrie de preſque tous les peuples eſt conſidérable pour des hommes qui n'avaient aucune connaiſſance de la théorie du reſſort : mais c'eſt toujours d'un pas rapide que l'abſolue néceſſité franchit les obſtacles.

Voyez les hommes que la nature a placés ſur des rivages ſtériles ; la terre leur refuſe la ſubſiſtance : ils la demandent aux mers. Les plantes qu'elles jettent ſur leurs bords leur ſervent à treſſer des filets ; ils font avec du bois des hameçons & des grapins. Leur proie les fuit à travers les flots ; des arbres flottants leur inſpirent l'idée de ſe creuſer des canots,

se hasarder à sa poursuite sur les
es irritées.

Les Groënlendais, les habitants des
qui lient, par une chaîne continue,
sie septentrionale à l'Amérique, n'ont
bois que celui qui leur est apporté par
flots : leur industrie, victorieuse des
ostacles, supplée à cette disette. Les car-
asses des monstres marins dont ils font
ur proie, forment la charpente de leurs
barques. Ils les couvrent des peaux de
ces mêmes animaux que leurs femmes
ont préparées, & qu'elles savent coudre
avec des nerfs, n'ayant pour aiguilles
que des arrêtes de poissons.

Les glaces du climat qu'il habite ont
fait inventer au sauvage du nord ces longs
patins, à l'aide desquels il glisse sur la
neige, & court avec la même rapidité
que la proie légere qu'il poursuit.

Si le pays fournit de la terre argilleuse,
le sauvage sait bientôt faire des vases
de terre. Le Kamtchadale n'a d'autre
ressource que de se creuser des auges de
bois ; &, ne pouvant les exposer au feu,

il jette continuellement dans l'eau qu'elles contiennent des cailloux ardents. Il n'a que ce moyen incommode de faire cuire ses aliments.

J'oubliais une branche considérable des premiers arts. L'homme n'est jamais content de ce que la nature a fait pour lui : il croit, en la contrariant, pouvoir s'embellir. De là l'usage, varié chez les différents peuples, de faire à leurs enfants des têtes pointues, des têtes quarrées, des têtes longues, des nez écrasés, de longues oreilles.

Les Hottentots ont trouvé l'art de se faire, avec leurs cheveux & une grande quantité de vieux suif, une coëffure qui n'a pas besoin d'être souvent renouvellée. Leurs femmes se font des brodequins avec les boyaux des animaux dont elles ont déchiré & dévoré leur part.

Les Kamtchadales sont contents d'eux-mêmes quand ils ont surchargé leurs têtes de huit à dix livres de cheveux empruntés.

Mais un goût de parure généralement

répandu chez les peuples qui ne portent point encore d'habits, & même chez quelques-uns qui en portent déja, consiste à se tracer sur la peau des figures ineffaçables. Comment se parer quand on est tout nu? On n'a d'autre moyen que de se peindre la peau; & le même amour de la parure, naturel à tous les hommes, a introduit le même usage dans toutes les premieres sociétés.

Quand on s'est fait des vêtements, la peinture, devenue inutile sur le corps, a été insensiblement transportée sur les habits. Ainsi les hommes ont eu d'abord sur leur peau & leurs tableaux & leurs étoffes.

C'est aussi par l'envie de se parer que les sauvages se percent le nez, les oreilles, les levres, pour y attacher des métaux, des pierres brillantes, des os, des plumes, des roseaux, des coquillages. Le blanc, le rouge, les mouches de nos femmes sont les dernieres traces du souvenir qu'elles ont conservé de leurs sauvages aïeules.

CHAPITRE IV.

Qualités de l'esprit chez les sauvages.

TANT que l'homme ne connaît qu'un petit nombre de besoins indispensables, il n'a que le petit nombre d'idées que ces besoins inspirent. L'esprit du sauvage est juste, précisément parcequ'il est borné. Il a peu d'erreurs, parcequ'il a peu de connaissances, & ne s'égare pas, parcequ'il ne connaît qu'une route : il n'a pas assez d'idées pour en avoir de fausses.

Les idées fausses doivent leur origine à des recherches, à des spéculations indépendantes des premieres nécessités : elles sont dues à des réflexions imparfaites, à des principes légèrement reçus, & ne peuvent se trouver dans des cerveaux qui n'ont pas réfléchi, & qui n'ont pas reçu les réflexions des autres.

Le sauvage n'a que des idées fort communes, mais claires : il sait très peu,

tout ce qu'il ſait eſt fondé ſur le
ment intime ou ſur les ſens. Il n'a
de préjugés de l'enfance : né parmi
hommes auſſi ſimples, auſſi igno-
ts, auſſi peu penſants que lui-
me, qui aurait pu lui en inſpirer ?
autres ne penſent pas pour lui, & ne
npliſſent pas laborieuſement ſa mé-
oire de leurs réflexions bizarres, &
s fauſſes opinions des ſiecles écoulés.

Sans beſoins factices, il n'a pas de fauſſes idées ſur les beſoins. Parlant une langue qui ne généraliſe rien, il s'épargne bien de fauſſes idées métaphyſiques. Il ne connaît que les objets ſenſibles qui ſont à ſa portée, & peut du moins en bien connaître les qualités les plus frappantes. Recevant les choſes comme elles ſe préſentent, & ne remontant pas à leurs cauſes, il continue d'ignorer ces cauſes; & cela vaut mieux que d'en imaginer de fauſſes.

CHAPITRE V.

Idées surnaturelles des sauvages.

LA découverte qu'on a faite, dans les différentes parties du monde, de peuples qui semblaient n'avoir aucune idée de l'Être suprême, & chez lesquels on a trouvé des sorciers, nous apprend que la superstition a, du moins quelquefois, précedé la religion.

L'homme est par-tout faible & sensible : par-tout les maux qu'il a soufferts lui font craindre d'autres maux pour l'avenir. Le premier fourbe qui se vante de pouvoir détourner les maux dont on est menacé, soulager ou guérir ceux dont on gémit, trouve aisément des esprits crédules prêts à recevoir ses secours trompeurs. L'homme souffrant se livre en aveugle à la main qui promet de le guérir.

Le sorcier n'a que des contorsions à faire, des mots bizarres à prononcer

la crédulité de ceux qui l'emploient fait le reste, & la force de leur imagination, quelquefois même la nature, travaillent à la gloire de l'imposteur.

Les sorciers se trouvent dans toutes les peuplades du Canada, de la Louisiane, du Brésil, enfin chez tous les sauvages de l'Amérique. Ils sont en honneur parmi les Africains. Ils jouissent de la premiere considération chez les Lappons, les Samoïedes, les Toungouses, les Kamtchadales, & même chez quelques peuples des îles Orientales de la Russie en qui l'on n'a pu découvrir aucune connaissance de la Divinité.

Parmi les premiers arts inspirés au sauvage par la nécessité, on doit placer la médecine. Les animaux savent découvrir des plantes salutaires, & quelquefois ils s'empoisonnent : le sauvage les imite avec encore moins de sûreté. Cet art conjectural, même lorsqu'il approche le plus de sa perfection, & dont les succès peuvent toujours être disputés & attribués à la nature ; cet art qui doit sa

naissance à nos maux, à notre incertitude sur leurs causes & sur les moyens de les guérir, au mystere profond qui nous cache à nous mêmes; cet art dont les effets portent sur l'avenir, & dont les moyens n'ont souvent qu'un rapport assez peu sensible avec les fins qu'il se propose: l'art de guérir enfin est tombé naturellement chez tous les sauvages entre les mains des sorciers. Ils réunissent à la fois contre les maladies la force de quelques simples dont ils croient connaître les vertus, & l'empire qu'ils affectent d'exercer sur la nature. Ils tourmentent les malheureux qu'on leur remet entre les mains & par l'opération des remedes & par les opérations magiques.

Cependant l'ignorance de l'homme sur son auteur ne peut être durable. Le spectacle des grands effets de la nature, fixe, étonne l'attention du sauvage; il est forcé de leur reconnaître une cause, & de quelque nom qu'il l'appelle, cette cause universelle est Dieu.

L'imagination veut toujours se repré-

senter tous les êtres qu'elle conçoit & les revêtir d'une forme matérielle & sensible. Le sauvage, qui jusques-là n'a rien connu de supérieur à l'homme, se peint la grande cause, l'auteur de la nature, sous une forme humaine.

Plus les phénomenes de la nature sont effrayants, & plus on est porté à leur trouver quelque chose de divin. Ainsi le Dieu suprême a été, chez presque tous les peuples, l'homme puissant qui, habitant la région des nuages, roulait & lançait la foudre.

De nouveaux effets observés donnerent lieu à la recherche de nouvelles causes, & ces nouvelles causes furent de nouveaux Dieux : ainsi naquit le polythéisme.

Le vent souffle ; rien n'arrête son impétuosité ; il brise les arbres, les arrache à la terre, rompt les plus durs rochers, les partage en énormes éclats qui se précipitent, roulent, & portent au loin l'effroi, la désolation & la mort. Il souleve la masse des eaux, ouvre & referme

les profonds abîmes de la mer. La cause de l'agitation de l'air, du soulevement des flots se cache à l'ignorance : cette cause est tantôt Aquilon ou Borée ; tantôt l'homme de la mer, le roi des eaux, Neptune, un dieu enfin.

Un homme est malade ; on ne voit pas le méchanisme intérieur qui répare en lui la nature & lui rend la santé : cette opération occulte se nomme Apollon, Esculape, &c.

Le feu anime & détruit tout : il participera aux honneurs de la divinité, il sera pris quelquefois pour le premier des dieux.

Les Finnois, & d'autres peuples septentrionaux qui ont éprouvé la force supérieure de l'ours, lui ont attribué quelque chose de divin. C'est une sorte de dieu qu'ils poursuivent à la chasse, qu'ils cherchent à détruire : mais ils lui demandent pardon quand ils l'ont tué, lui chantent des hymnes, lui adressent des prieres.

Dès qu'une fois l'homme a conçu

l'idée du Dieu suprême & des dieux secondaires, le sorcier acquiert un nouveau crédit.

Des puissances supérieures sont répandues dans l'air, sur la terre, dans les eaux, dans les enfers : il ne s'agit que de lier commerce avec elles pour maîtriser la nature. Un gueux a besoin de vivre & craint le travail : il est fourbe, effronté, grand parleur, & s'exerce quelque temps à faire des tours capables d'étonner l'ignorance. A-t-il atteint ce degré d'habileté, toujours proportionné à l'esprit des hommes qu'il veut séduire ? il se montre en public, se vante d'avoir communication avec les êtres surnaturels, & on le croit. Dès qu'il a subjugué la crédulité, il peut se permettre les plus grossieres impostures, elles seront toujours bien reçues.

D'autres causes font naître la divination.

Un sauvage affamé doit rêver souvent qu'il est à la chasse & qu'il atteint une proie : il se prépare à la guerre ; il rêve

qu'il combat & qu'il casse la tête à son ennemi. Si l'événement répond à ses songes, le rêveur, persuadé lui-même, se fait regarder comme un prophete; toutes ses visions sont des oracles. On vient le prier de rêver, tantôt pour savoir si la chasse doit être heureuse, tantôt si l'on pourra surprendre & battre les ennemis. Son métier devient bon; il partage sans travailler le produit de la chasse, & le butin de la guerre. Les vieillards, chez les Canadiens, se font rêveurs quand ils ne peuvent plus combattre; & les jeunes gens, quand ils ne le veulent pas.

Quelqu'un éprouve un malheur le lundi; le lundi est donc un jour malheureux : mais le mardi il réussit dans une entreprise; c'est donc un jour heureux que le mardi. De là les jours propices & funestes.

Un homme a l'esprit occupé d'un projet qui l'intéresse. Il sort, & des oiseaux volent à sa gauche : il réussit & s'en souvient. Il forme un autre dessein,

voit des oiseaux voler à sa droite & son entreprise est malheureuse. Il est donc clair que des oiseaux qui volent à gauche présagent un bon succès, & un succès malheureux s'ils volent à droite. Ainsi se forma la profession respectée de ces augures qui avaient tant de peine à se rencontrer sans rire.

Des événements qui se succedent sont aisément regardés par l'ignorance comme dépendants les uns des autres: La guerre vient après une comete; c'est la comete qui a causé la guerre.

On fit voir, dans je ne sais quelle ville d'Angleterre, un bœuf d'une énorme grosseur : il survint une maladie épidémique : le bœuf fut regardé comme la cause de ce fléau.

Les Prêtres Egyptiens, dit Hérodote, tenaient régistre de toutes les choses extraordinaires qui arrivaient & des événements dont elles étaient suivies : ces prodiges devenaient autant de présages; &, quand ils se renouvellaient, on attendait des événements semblables à

ceux qui avaient suivi de pareils pro-
diges. Mais je m'écarte de l'histoire des
sauvages.

CHAPITRE VI.

Faible population des sauvages.

TANT que l'industrie humaine ne surpassa que de peu de degrés le point sous lequel nous l'avons considérée jusqu'ici, l'espece fut peu nombreuse. Les pays où, sauvage encore, l'homme jouit à peine de la nature, & ne sait pas la domter, offrent un aspect d'autant plus affreux que le sol renferme en lui même plus de fécondité. D'immenses & épaisses forêts où se confondent des arbres noueux, cavés & tortueux, dont les branches vives & les débris pourrissants sont indifféremment entrelacés ; des bois sombres qui opposent aux rayons du soleil des barrieres impénétrables, pompent & recelent les humides vapeurs, & font régner dans la zone tempérée les froids rigoureux du nord ; une terre jonchée de plantes vénéneuses, qui croissent & poussent leur verdure sur des plantes déja

réduites en putréfaction; des marais fétides, des lacs tantôt profonds & tantôt croupissants, des fleuves diversement embarrassés dans leur cours; un sol partout inégal où l'homme ne peut nulle part assurer ses pas; des insectes nés & nourris de la corruption : ailleurs des sables arides, qui ne peuvent nourrir que des mousses seches & blanchâtres; des cailloux long-temps roulés par des fleuves, des lacs & des mers qui ne sont plus; des rochers qui vomissent des cendres & des eaux, des pierres & des flammes; d'autres calcinés par les feux qui les dévorent : tel est l'aspect affreux des régions que l'homme n'a point encore subjuguées.

Dans ces différentes contrées, il abandonne la terre à sa stérilité opiniâtre ou à sa fécondité spontanée, &, lui permettant de nourrir des poisons, où, sous une main habile & laborieuse, elle produirait des végétaux nourrissants, il borne sa subsistance au produit de la chasse ou de la pêche; revenu toujours

précaire & absolument insuffisant à un peuple nombreux.

Les végétaux cultivés naissent près les uns des autres, & s'enchaînent eux-mêmes par leurs racines à la terre qui les nourrit; la main qui les a semés les retrouve avec usure au temps de la moisson. Mais les animaux libres se répandent, suivant leurs besoins, leurs craintes ou leurs caprices, sur une vaste étendue de terrein. Ils se dispersent, fuient, cherchent au loin leur nourriture, &, trompant l'espoir du chasseur, ils la poursuivent dans des retraites qu'eux seuls ne trouvent point inaccessibles. Lors même qu'ils abondent le plus, leur nombre n'est jamais proportionné qu'aux besoins d'une très faible peuplade. On a calculé que seize cents arpents de terre, pour un peuple chasseur, répondent à un seul arpent pour un peuple cultivateur : ainsi la population des chasseurs ne serait à celle des cultivateurs que dans le rapport d'un à seize cents, si les productions sauvages & spontanées de la terre, ne sup-

pléaient, quoique faiblement, au défaut de la chasse.

Le chasseur qui n'a pu atteindre ou trouver une proie vit moins qu'il ne lutte contre la mort. La fatigue, la famine emportent le superflu d'une génération trop considérable, quoique toujours peu nombreuse. La plus grande partie périt dès l'enfance; peu de jeunes hommes parviennent à la virilité, & la décrépitude commence & amene la mort avec elle, dès que les membres perdent la souplesse de leurs ressorts. Qui devient incapable de poursuivre une proie, est incapable de vivre.

La prévoyance des maux futurs serait un don bien funeste pour des hommes qui ne sont point en état de les prévenir : mais ils ne pensent point assez pour joindre ce tourment à la misere de leur vie. Ils se résignent à souffrir la disette, comme nous nous résignons à supporter une maladie ; & quand la chasse devient abondante, ils se hâtent d'en dévorer le produit, & se livrent à une joie

tranquille, que si leur subsistance assurée pour toujours. Cette surabondance de nourriture, après des jeûnes excessifs, enlève encore une partie de la population.



CHAPITRE VII.

Style énergique des sauvages.

PUISQUE les sauvages ont peu de besoins, peu de passions, peu de connaissances, leurs langues, dont nous avons considéré l'enfance & le premier progrès, doivent toujours rester très pauvres. Quand ils veulent rendre des idées qui n'ont pas encore pour eux de signes, il faut qu'ils emploient le langage figuré, & ils sont obligés de l'employer sans cesse. On admire l'emploi qu'ils font de ce langage énergique, & l'on ne voit pas qu'ils y sont contraints par la nécessité.

Supposez une langue si riche que tout y ait son signe, jusqu'à l'idée la plus subtile, jusqu'à la nuance la plus délicate des sentiments : ce sera la plus claire, & en même temps la moins énergique des langues. Comme elle offrira par-tout le mot propre, on dira toujours ce qu'on voudra dire, & l'on ne dira jamais plus

qu'on

qu'on ne semblera dire. L'esprit de l'auditeur sera toujours satisfait, jamais flatté, & son ame ne sera point émue : il comprendra toujours, & ne sera jamais étonné.

Dans les langues bornées, & elles le sont toutes, le rhéteur emploie le style figuré, pour montrer son adresse à l'employer : l'homme sensible, l'homme de génie, en fait un usage plus fréquent encore ; mais on y reconnaît toujours l'esprit supérieur qui lutte contre les obstacles que lui veut opposer l'expression. Il pense ce qu'elle n'a jamais encore rendu ; mais il faut qu'elle rende tout ce qu'il pense. Plus elle se refuse à signifier les idées qu'il a conçues, les sentiments dont il est pénétré, & plus invinciblement il l'asservit à son empire. Elle obéit en esclave, & l'on ne croirait pas qu'elle a résisté. Obligé d'emprunter des signes aux idées qui ont un rapport souvent même éloigné avec celle qu'il veut rendre, l'homme éloquent, le poëte, l'écrivain créateur, ne parle plus ; il peint

avec la parole. La disette de sa langue rend plus brillantes les richesses de son génie, & l'admiration qu'excite la nouveauté de ses pensées s'accroît encore par le nouvel usage auquel il force l'expression.

Cette disette que trouve le génie dans les langues les plus abondantes, parce-qu'il n'en est pas d'aussi riches que lui, le sauvage l'éprouve sans cesse dans son misérable idiôme. A présent sur-tout que le commerce des Européens l'a placé dans une situation nouvelle à bien des égards, il est obligé de rendre ses nouvelles idées par les mêmes signes qui lui suffisaient autrefois; il plie les expressions à un usage auparavant inconnu, & nous étonne par les ressources qu'il tire de sa misere.

CHAPITRE VIII.

Quand commence l'amour de la patrie.

LE chasseur, toujours errant, ne connaît point de lieux qu'il appelle sa patrie, parceque les hommes ne tiennent à un pays qu'autant qu'ils le cultivent. Fixer des peuples errants dans une habitation constante, ce serait les condamner à la mort.

Chez les peuples qui n'ont pas de demeures fixes, la patrie est nulle. Ils peuvent aimer les membres de la société dans laquelle ils vivent ; ils ne sentent aucun attachement pour les lieux où ils ont reçu la naissance.

Le Lappon, le Samoïede meurent bientôt de maladie & de chagrin, si l'on veut les retenir à Saint-Pétersbourg ou à Moskou. Ce n'est pas leur patrie qu'ils regrettent ; c'est le genre de vie, la liberté, le climat auxquels ils sont accoutumés.

Mais dès qu'une nation cultive une terre, elle s'y établit, & cette terre devient chere à ses habitants : elle semble s'identifier avec tout ce qu'ils ont de plus précieux ; elle s'anime, elle exige, elle obtient leurs plus tendres hommages. La nature muette prend une voix, s'écrie & tend les bras au citoyen éloigné de sa patrie. Cette voix frappe son oreille pendant le jour : il l'entend plus véhémente encore dans le silence de la nuit, & jusques dans les bras du sommeil : elle retentit sur son cœur palpitant, le flatte & le déchire, le fait soupirer d'amour & de regret. Il n'existe plus dans les lieux où il se trouve, lieux étrangers à son ame prévenue : il borne son existence aux années qu'il a passées dans les contrées qui l'ont vu naître, à celles qu'il espere y passer encore. Il se retrace avec intérêt tous les objets qui frapperent ses sens, objets précieux, parcequ'ils en rappellent d'autres encore plus chers. C'est là que se sont écoulés les jours tranquilles de son enfance; c'est là qu'il a reçu

les douces caresses d'une mere ; là qu'il a gouté le plaisir nouveau pour lui d'exister ; là qu'il a ressenti les premieres impressions de l'amour. Les arbres, les pierres, les eaux, les édifices, rien ne lui est indifférent : il rencontre par-tout des monuments de quelques instants heureux de sa vie; & l'image de ses anciennes douleurs, en se retraçant à son souvenir, s'embellit par la mémoire de ses félicités passées.



CHAPITRE IX.

Hospitalité en honneur chez les sauvages.

Les sauvages sont ordinairement hospitaliers. L'homme naturellement dominé par l'esprit d'usurpation, de rapine, d'injustice, n'en est pas moins porté par la nature à respecter, accueillir, servir même avec générosité ceux qui mettent en lui leur confiance & se livrent entre ses mains. Cet heureux penchant s'affaiblit & se perd dans la longue & molle jouissance de la vie policée : mais on le trouve dans toute sa force chez les peuples qui, menant une vie plus agitée, plus incertaine, sont plus souvent exposés eux-mêmes à desirer les secours qu'ils accordent aux autres.

Aussi ne verrez-vous guere de peuple demi-sauvage, ou de peuple vagabond, qui ne regarde comme un des plus sacrés devoirs l'exercice de l'hospitalité. Les Gaulois, les Francs, les Germains

étaient hoſpitaliers. Les Grecs l'étaient, & leur union ſociale ne remontait pas à des ſiecles fort reculés. On en peut dire autant des Romains qui deſcendaient de brigands. Au contraire, les Egyptiens, dont la police ſe perd dans la profondeur des temps, avaient les étrangers en horreur : à la Chine, ils ne ſont pas même reçus.

Mais les féroces Braſiliens accueillent du moins avec indifférence dans leurs cabanes, & nourriſſent à leur maniere, le voyageur qu'ils auraient mangé s'ils l'avaient pris dans une armée ennemie. Terrible dans le combat, le Tatar eſt, dans ſa horde, l'hôte le plus généreux. Le Kalmouk ne voit que des freres dans tous les étrangers qui ont beſoin de ſes ſecours. Les Arabes vagabonds, qui ne connaiſſent d'autre métier que le brigandage, reçoivent dans leur tente, comme un ami, celui qu'ils auraient dépouillé, vendu comme eſclave, égorgé même, s'ils l'avaient trouvé à la ſuite d'une caravane : furieux ſous les armes, généreux

& compatiſſants dès qu'ils les ont dépoſſées.

Chez une nation qui jouit depuis long-temps d'un établiſſement fixe, des commodités de la vie, des charmes corrupteurs de l'opulence, l'humanité s'affaiblit, & bientôt elle s'éteint. On devient avare, parcequ'on a toujours des beſoins nouveaux; dur, parcequ'on ne craint pas de ſouffrir; défiant, parcequ'on a ſouvent été trompé; & parcequ'on a ſouvent trompé ſoi-même.

Des hôtelleries s'élevent : les voyageurs y trouvent, en payant chèrement, des commodités proportionnées à leur fortune : mais la pure humanité ne leur offre plus un aſyle. Il ſemble qu'on ne doive plus rien aux hommes, quand le riche n'a plus rien à ſouffrir.

CHAPITRE X.

La guerre a pris naissance chez les sauvages.

Ne soyons pas étonnés que les sauvages aient joint les maux de la guerre à toutes les miseres dont leur vie est affligée : la guerre fut pour eux une suite de leur genre de vie, & de la misere qui l'accompagne.

Si l'on excepte le très petit nombre de contrées où les hommes ont trouvé dans les végétaux une nourriture suffisante, ils ont été par-tout forcés de subsister de la chasse. Accoutumés à poursuivre, lasser, atteindre une proie ; à déchirer de leurs ongles & de leurs dents l'animal las ou blessé qui implorait leur pitié par ses cris gémissants ; à éteindre leur soif dévorante dans le sang encore bouillant de leurs victimes ; ils sont devenus sourds aux plaintes de leurs semblables. Le compatissant a passé pour faible, & n'a re-

cueilli que des mépris. C'était un vil paresseux qui ne s'était point endurci le cœur en se joignant aux travaux de ses compagnons ; un homme isolé dans l'association, & par conséquent indigne d'y vivre.

Et comment le chasseur n'aurait-il pas été l'ennemi des autres hommes, puisque sa compassion aurait été une cruauté pour lui-même ? nous avons déja vu quelle immense quantité de terrein est nécessaire aux sociétés qui ne cultivent pas le sol. Un petit peuple chasseur ne voyait donc dans un autre peuple qu'il rencontrait, que le consommateur des subsistances dont lui-même avait besoin. Des hommes, même désarmés, étaient pour lui des ennemis cruels, qui menaçaient de le faire périr par la disette.

Une peuplade de chasseurs ne franchit l'immensité des forêts, ne cherche à s'agrandir, que pour trouver de nouvelles consommations : si elle ne trouve que de nouveaux consommateurs, il faut qu'elle les détruise, ou qu'elle soit détruite par eux.

Le ſauvage fait la guerre parcequ'il doit la faire. La néceſſité lui fait eſtimer une profeſſion que ſon genre de vie lui rend indiſpenſable.

Les peuples paſteurs ont ſuccédé aux peuples chaſſeurs. Accoutumés à répandre le ſang dans leur premiere maniere de vivre, ils n'en ont point horreur dans leur état préſent. Cette nouvelle ſituation exige encore une grande étendue de terrein, parcequ'il en faut changer quand les troupeaux ont épuiſé les pâturages : on éloigne donc par la force des armes les peuplades voiſines, parcequ'on a beſoin pour ſoi-même d'une vaſte ſolitude. Si l'on rencontre une ville, c'eſt un obſtacle qu'on renverſe : elle eſt pillée, ravagée, & les habitants réduits en eſclavage. Il n'y a pas là de droit des gens à implorer, parcequ'il exiſte trop peu de rapports entre un peuple qui a des villes & des cultures, & un peuple qui n'a que des troupeaux.

Le droit des gens a pour baſe des rapports qui peuvent rendre les dommages

réciproques. La crainte des mêmes repréſailles qu'on avait déja ſouvent éprouvées, a ſeule donné des bornes au droit de la guerre. Un peuple qui ne poſſede que des troupeaux qu'il conduit avec lui, détruit les villes, dévaſte les campagnes, ſans craindre de repréſailles ſemblables. S'il eſt vainqueur, il eſt riche; s'il eſt vaincu, il périt ou prend la fuite, & ne craint pas d'être dépouillé de tout après la défaite. Il retrouvera ſes champs partout où il rencontrera des déſerts.

Les hommes, forcés de combattre pour conſerver leur vie dans l'état de chaſſeurs & dans celui de paſteurs, ont dû tenir encore leurs mains armées pour leur défenſe quand ils ſe ſont renfermés dans les murailles des villes.

L'hiſtoire des premiers temps de la Grece, qu'on a qualifiés du beau nom de temps héroïques, eſt un tiſſu de fables : mais ces fables ſont les reſtes d'une tradition obſcurcie par l'interpoſition des ſiecles, & l'on peut encore, du ſein de ces ténebres, tirer quelques lumieres.

Hercule, Persée, a tué tel brigand, a détruit tel monstre. Ecartons les noms d'Hercule, de Persée, de Cacus, d'Andromède & le monstre dont elle fut délivrée : arrêtons-nous aux faits ; nous connaîtrons que les Grecs venaient de faire les premiers pas vers la vie sociale. Ils commençaient à exercer quelque culture, à nourrir quelques animaux ; & regardaient comme une possession légitime ces troupeaux qu'avaient élevés leurs soins, & ces terres que leurs mains avaient cultivées.

Tous les individus, accoutumés à vivre de la chasse dans les forêts, ne s'étaient pas joints à la nouvelle association, ne s'étaient pas soumis à un travail dont ils avaient horreur. La plupart de ces hommes errants & vagabonds ne daignaient pas reconnaître le nouveau droit de propriété. Ils arrachaient le fruit des sueurs du colon, enlevaient les troupeaux, & ne laissaient rien d'assuré à l'homme laborieux.

Mais dans cette peuplade exposée sans

cesse aux attaques du sauvage usurpateur; se trouve un homme fort & hardi : il arme son bras d'une branche noueuse, & va casser la tête au brigand : voilà l'histoire d'Hercule; & si elle n'avait pas été écrite, on aurait pu la deviner.

L'affreuse terre que commençaient à défricher quelques peuplades, devait nourrir une grande quantité d'animaux dangereux. Les plus affreux reptiles prennent un prodigieux accroissement sur une terre humide & sauvage, au milieu de ses productions détruites & corrompues; les monstres dévorants se plaisent dans ces antiques forêts où les creux des vieux arbres & les sombres cavernes leur offrent de commodes asyles. Le même héros, le même homme presque nu & armé d'une forte branche, qui purgeait la terre, c'est-à-dire les environs de sa peuplade, des brigands qui l'inquiétaient, détruisait aussi les monstres dont elle était infestée.

La nécessité de poursuivre, de détruire les brigands, faisait les guerriers; ils mé-

ritaient les honneurs qu'on leur décerna. C'étaient des héros, & on leur accordait la plus grande gloire, parcequ'ils avaient rendu le plus grand de tous les services ; celui d'assurer la vie de leurs compagnons. Après leur mort, ils obtinrent des autels.

Quand la population eut pris de plus grands accroissements, quand la société fut devenue plus nombreuse & plus difficile à attaquer, il ne se trouva plus de brigands autour des pays bien peuplés, parceque leur métier aurait été le plus fatigant, le plus dangereux, & en même temps le plus stérile de tous. Mais ce qui eut une fois un objet utile, continue encore long-temps d'être estimé, lors même que cet objet n'existe plus. Il était entré dans l'opinion des hommes que les succès guerriers méritaient la plus grande gloire ; alors cette opinion était juste ; mais elle devint funeste dans la suite : il n'y avait plus de scélérats contre lesquels on dût prendre les armes ; on fit, pour la gloire, couler le sang de ses voi-

ſins, &, ſous le titre de conquérant, on exerça le brigandage, quand on n'eut plus de brigands à combattre.

Ainſi la fureur de détruire eſt devenue le premier moyen de mériter un grand nom. Notre ſoin le plus précieux doit être celui de notre conſervation; &, par une abſurdité d'abord étonnante, mais qui cependant a ſa ſource dans l'origine de la ſociété, nous reſpectons la mémoire de ces hommes de ſang qui ſe ſont illuſtrés par la deſtruction de nos ſemblables : nous n'avons eu que trop ſouvent l'imprudence de les offrir aux rois pour modeles.

Les mêmes paſſions gouvernent les états & les particuliers : les uns & les autres aiment à acquérir. L'art de la guerre, inventé pour le repos des hommes, ſervit d'inſtrument à leur inſatiable deſir d'uſurper.

CHAPITRE XI.

Maniere dont les ſauvages font la guerre.

PARMI les ſauvages, preſque toutes les petites peuplades ſont ennemies. Le vaincu jure au vainqueur une haine implacable. Nous voyons encore parmi nous quelle eſt dans le peuple la durée des haines nationales; & l'homme ſans lumieres eſt plus peuple que les autres.

Ce n'eſt que par le progrès des lumieres, & ſur-tout par une longue & fréquente communication mutuelle, que les hommes parviennent à ſe regarder comme des freres. Cette fraternité eſt d'abord reſſerrée par chaque peuple dans le cercle de ſa ſociété: dans l'ancienne langue de Rome, un même mot ſignifiait un étranger & un ennemi. Les nations qui ne ſe ſont point écartées des anciennes mœurs ont les étrangers en horreur: l'Indien briſe le vaſe dans lequel a bu l'Européen.

Nos sentiments tendent à se concentrer autour de nous : quand ils se dispersent, ils s'affoiblissent. Notre amour ne peut s'étendre sur toute l'humanité, que notre sentiment de préférence pour nos concitoyens ne perde quelque chose de sa force.

Le sauvage, dans la guerre, préfere la ruse à la force ouverte. Il cherche à surprendre son ennemi : la gloire ne consiste pas pour lui dans les moyens de vaincre; elle accompagne toujours la victoire. L'agresseur n'étant presque jamais attendu, se retire le plus souvent victorieux.

Trouve-t-on l'ennemi sur ses gardes; on ne cherche plus qu'à faire la retraite. S'il faut absolument combattre & qu'on éprouve une résistance trop vive, on tâche de fuir. Aucune honte n'est attachée à la fuite. On n'a pas encore imaginé toutes ces maximes de point d'honneur que leur utilité a fait depuis établir. Tel est le courage de la nature quand l'opinion n'y a rien ajouté : telle était la valeur des héros d'Homere ; les Troyens virent le brave

Hector fuir autour de leurs murailles.

Le vainqueur ne s'arrête pas sur le champ de la victoire : il craindrait que les fuyards ne ramenassent de nouvelles forces & ne cherchassent à se venger. Le vainqueur & le vaincu semblent prendre également la fuite.

Les sauvages les plus féroces massacrent, mangent leurs prisonniers. C'est encore une suite de la premiere misere des hommes. Obligés d'abandonner la chasse pour la guerre, affamés avant le commencement du combat, épuisés quand il finissait, ils appaisaient leur faim dévorante avec la chair & le sang des vaincus. La vengeance, un goût atroce, ont fait durer cet usage enfanté par le besoin.

Les sauvages du Canada, plus éloignés déja de l'état de simple nature, ne mangent pas leurs prisonniers : ils en choisissent même quelques uns pour remplacer les guerriers qu'ils ont perdus. L'heureux captif succede à tous les biens, à tous les droits du mort, prend possession

de sa cabane, devient l'époux de sa veuve & le pere de ses enfants.

C'est un germe de la politique des Romains qui s'incorporaient les vaincus, & en faisaient des instruments pour de nouvelles victoires. Mais les Romains, par la victoire, gagnaient de nouvelles terres, & avaient besoin d'une plus grande population : les sauvages ne gagnent à la guerre que de diminuer le nombre des consommateurs leurs voisins : une population plus nombreuse leur serait à charge ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de réparer leurs pertes. Toutes leurs cabanes sont-elles remplies? l'arrêt des prisonniers est porté : le moment de la clémence est passé ; rien n'est plus horrible que la vengeance : il faut pour la satisfaire que la mort soit lente ; il faut qu'elle soit affreuse.

Ainsi le sauvage affamé mange son prisonnier : si ses besoins moins pressants rendent ses mœurs un peu moins dures, il le fait périr dans les tourments. L'homme ne connaît long temps dans la

guerre d'autre droit que l'abus de la force, & ne se propose que la destruction.

Les Grecs, le peuple le plus poli de l'antiquité, ont souvent trempé leurs mains victorieuses dans le sang de leurs prisonniers. Le traitement que les Carthaginois firent éprouver à Régulus, est peut-être justement révoqué en doute par quelques critiques; mais il s'accorde assez bien avec les mœurs du temps auquel il se rapporte. Les Romains versaient de sang-froid & en cérémonie le sang des captifs : ils vendirent les malheureux citoyens de Carthage à la fin de la guerre qui termina les querelles des deux républiques rivales, sans adoucir la haine de la république victorieuse. Ils traînaient honteusement les rois vaincus, chargés de fers à la suite du char de triomphe.

Mais enfin les esprits se sont éclairés : le vainqueur a reconnu qu'il pouvait éprouver un jour les mêmes maux dont il accablait les malheureux, & cette idée si simple a donné naissance au droit de la guerre.

CHAPITRE XII.

Défaut de gouvernement chez les sauvages.

LES sauvages n'ont rien qui réponde précisément à l'idée que nous attachons au mot gouvernement. Quelques peuplades reconnaissent des chefs héréditaires, d'autres s'en donnent d'électifs, la plupart ne sont dirigées que par leurs vieillards.

Mais ces vieillards, ces chefs électifs ou héréditaires doivent-ils être regardés comme des princes, comme des souverains, comme des hommes qui tiennent dans leurs mains les rênes du gouvernement, lorsque même la volonté générale n'assujettit point la volonté particuliere, lorsque les décisions ne sont que des conseils, lorsqu'aucune peine n'astreint à les suivre, lorsque le pouvoir coërcitif est inconnu? Ces personnages distingués par leur âge ou par leurs anciens ex-

ploits, ne sont que des particuliers dont on estime la prudence, & dont on prend les avis sans se soumettre à les suivre.

A peine même peut-on dire que les sauvages aient un chef pour les conduire aux combats. Le général d'une armée canadienne est une espece d'orateur qui a reçu de la nature une voix tonnante : il anime le courage des combattants sans régler leurs opérations, & n'est pas moins le trompette que le commandant de leurs armées.

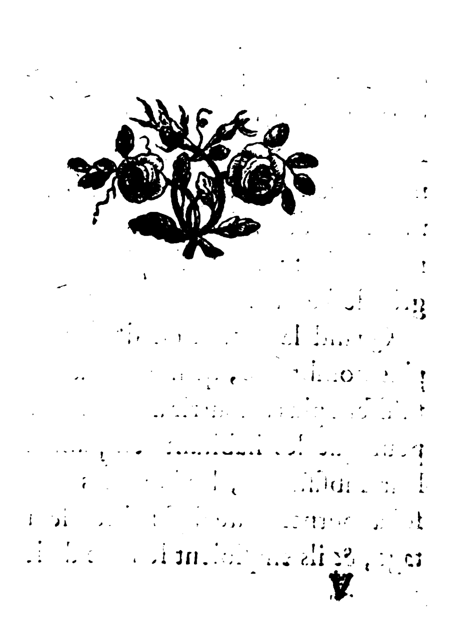
Comment des peuplades pauvres, bornées dans leurs desirs, dans leurs idées, dans leurs espérances, dans leurs craintes, pourraient-elles reconnaître un souverain ? Par quel prestige ce souverain pourrait-il soumettre à son pouvoir des hommes qui, réunis, sentiraient toujours qu'ils ont plus de force qu'un seul homme ? La puissance de celui qui commande s'accroît, dans ses propres états, en raison du nombre des sujets qui reçoivent ses loix. Si sa domination est d'une petite étendue, sa puissance,

même intérieure, eſt très bornée, parceque ceux qui lui ſont ſoumis peuvent plus aiſément ſe connaître & comparer leurs forces à la ſienne. Si l'étendue de la domination eſt immenſe, le pouvoir qui la régit n'a plus de bornes : auſſi les vaſtes états de l'Aſie ſont-ils ſoumis à la puiſſance arbitraire du deſpotiſme.

Ulyſſe, & le gardien de pourceaux qui était ſon premier miniſtre, avaient peut-être plus de vertus & de talents qu'un ſultan & ſon vizir : mais vivant ſans ceſſe au milieu des habitants peu nombreux d'Ithaque, obligés de les avoir preſque tous pour courtiſans, ou de n'avoir pas de cour, ils ne pouvaient prendre ſur eux une autorité fort impoſante.

Un deſpote d'Aſie, que ſes eſclaves n'ont jamais vu, qu'ils ne verront jamais, doit à l'opinion plus de force que n'en ont enſemble tous les hommes qui couvrent les vaſtes contrées de ſa domination : mais un individu ne peut avoir de priſe ſur un petit nombre d'individus qui le connaiſſent tous, qui ont peſé ſes forces,

s, qui ne tiennent à aucun lieu, qui
ossèdent que ce qu'ils peuvent em-
er, qui sont eux-mêmes les forces
aires de l'Etat, & qui en sont encore
mêmes toutes les barrieres.



CHAPITRE XIII.

Formation des grands Etats.

Ou une ſociété d'hommes ſe trouve placée, où elle s'eſt aſſez multipliée pour ne plus tirer de la chaſſe un tribut ſuffiſant, elle éleve des troupeaux. Alors une moindre étendue de terrein ſuffit à un plus grand nombre d'habitants. Les occupations paſtorales ſont douces & tranquilles ; elles ſuppoſent une induſtrie plus étendue que les travaux des chaſſeurs; les ſecours mutuels deviennent plus néceſſaires; un plus grand nombre d'hommes ſont obligés de vivre enſemble : il réſulte de tout cela de plus grands progrès de l'eſprit.

Quand la ſociété eſt devenue encore plus nombreuſe, quand les pâturages ne ſuffiſent plus à nourrir aſſez de troupeaux pour que les habitants en puiſſent tirer leur ſubſiſtance, les hommes forcent le ſol à tourner toute ſa fertilité à leur avantage, & ils emploient le reſte de leur in-

dustrie à rendre commode leur habitation. Le terrein nettoyé offre des sentiers plus faciles, les forêts élaguées ouvrent un passage aux rayons du soleil & au fluide de l'air, les fleuves même assujettis prennent & suivent le cours qui leur est ordonné.

Les travaux de l'agriculture, bien plus compliqués que ceux de la chasse ou de la vie pastorale, donnent plus d'action aux ressorts de l'esprit; ils empruntent des secours à d'autres arts qui leur semblent étrangers; les fatigues d'un seul colon suffisent à nourrir plusieurs hommes: ainsi l'agriculture commande d'abord à l'industrie de travailler pour elle, & lui permet ensuite de s'occuper d'autre chose que d'elle.

La société naissante ne défriche qu'autant de terrein qu'elle en a besoin; elle peut être voisine d'une autre société dont elle ne soupçonne pas même l'existence; autant séparée d'elle par quelques eaux stagnantes, ou par quelques bois impénétrables, que par la vaste étendue des mers.

Un nouvel accroissement dans la peuplade l'oblige de travailler un terrein plus étendu : une portion de forêt abattue ou brûlée, un marais desséché, lui font découvrir un nouveau peuple.

Ces deux petites nations vont peut-être se détruire mutuellement ; sinon, par conquête ou par alliance, par la force des armes ou par celle du temps, les deux sociétés finiront par n'en composer qu'une.

La grandeur des états prouve leur antiquité. Placez un nombre de petits peuples dans une contrée, ils se feront long-temps la guerre : mais si l'un de ces peuples parvient à vaincre tous les autres & à ne faire plus avec eux qu'une seule puissance, elle sera bien redoutable ; car elle sera composée d'une nation victorieuse, & de nations qui, par leur valeur, auront long-temps reculé leur défaite.

Si cette nation, agrandie par ses victoires, porte la guerre chez une nation encore bien plus nombreuse qu'elle, il est à présumer qu'elle aura l'avantage ;

car elle n'eſt compoſée que de ſoldats; & elle va combattre un peuple dont une portion ſeulement fournit des ſoldats : elle doit ſa grandeur à une longue diſcipline, & va combattre un peuple mal ou médiocrement diſcipliné.

L'ancienne Italie renfermait dans ſon ſein une foule de petits états : les Romains employerent pluſieurs ſiecles à la conquérir, & bientôt après ils ſe virent les maîtres du monde connu.

L'antiquité ne nous offre de vaſtes états que dans l'Aſie : ainſi les Aſiatiques ont ceſſé les premiers d'être ſauvages.

Sous les plus heureux climats de cette partie du monde, les hommes ont eu moins d'obſtacles à vaincre de la part de la nature ; & s'ils ont éprouvé moins fortement le beſoin de s'unir, ils en ont eu plutôt la facilité.

Ils purent, dans ces fertiles contrées, avoir acquis déja bien des branches d'induſtrie, avant d'être obligés de cultiver la terre : déja nombreux & induſtrieux, tous ne furent pas attachés à la culture.

Le colon reçut, en échange de son industrie, les fruits d'une industrie différente.

Là purent naître, de l'abondance & du loisir, l'amour & le desir de plaire : & que de choses durent inspirer ces deux sentiments !

Ce sont des peuples Asiatiques qui ont éclairé l'Europe. Ils nous ont long-temps vêtus & nous ont appris à nous vêtir ; ils nous ont fait connaître les plaisirs & les commodités de la vie ; ils nous ont enseignés à ne pas attendre notre subsistance du hasard, & nous ont fait quitter nos glands amers & nos fruits sauvages pour des aliments plus doux : c'est d'eux que nous avons reçu les sciences, ou du moins leurs premiers éléments ; c'est eux qui nous ont apporté des arts encore naissants, & d'autres que nous n'avons depuis qu'imparfaitement imités.

Notre position moins favorable ne nous eût peut-être jamais permis de sortir par nous-mêmes de la barbarie : mais redevables à cette situation plus dure

ne énergie qui leur est inconnue, à
ne étions-nous leurs disciples, que
us sommes devenus pour eux des maî-
s dont ils n'ont pu suivre les progrès :
nt est grande notre supériorité sur les
abitants des autres parties de notre
lobe !



CHAPITRE XIV.

Causes des divers Gouvernements.

LES peuples sauvages n'ont rien ou presque rien, & doivent à leur misere la plus précieuse des possessions ; celle de leur propre volonté.

Quand ils passent à la vie pastorale, soumis dès lors à des propriétés, il leur arrive souvent de l'être en même temps à des chefs.

Le gouvernement naît du moins partout avec la culture. Dès le temps du siége de Troie, les Grecs étaient cultivateurs : aussi avaient-ils un gouvernement. Quoique chacun de leurs états eût très peu d'étendue, ils étaient tous soumis à des Rois ; c'est qu'ils n'étaient pas sortis depuis long-temps de l'état de nature.

En effet, on peut établir en général que toute société très peu étendue, & anciennement policée, est républicaine ;

& que toute ſociété nouvellement policée eſt monarchique, quelque étroites que ſoient ſes limites.

Que feront des hommes encore preſque ſauvages, mais déja cultivateurs, à qui les fréquentes atteintes de l'injuſtice font ſentir le beſoin d'être gouvernés? Dicteront-ils eux-mêmes les loix auxquelles ils veulent ſe ſoumettre? Eliront-ils des magiſtrats pour remettre en leurs mains le dépôt de ces loix? Tout cela exige mille idées bien ſupérieures à leurs faibles vues. Ils jetteront les yeux ſur l'un d'entre eux qu'ils croiront juſte & ſage; ils lui diront: Gouverne-nous.

Ces faibles ſouverains étaient deſpotiques, dans le ſens où il n'exiſtait d'autre loi que leurs déciſions. Ils portaient un ſceptre, c'eſt-à-dire un grand bâton, dans lequel réſidait la puiſſance modératrice: ils en frappaient le coupable, ou celui qu'ils croyaient l'être; & la juſtice était rendue.

Mais d'ailleurs on ne peut nier que l'obéiſſance ne fût alors renfermée dans

des bornes fort étroites. Un petit nombre de sujets, vivant presque familièrement avec le monarque, ne le regardent pas comme un dieu : pauvres & faibles, ils ne lui fournissent pas les moyens de les soumettre à un pouvoir bien formidable : car, sous le gouvernement d'un seul ou de plusieurs, c'est toujours leur propre force que les sujets prêtent au souverain.

Tout petit état devient bientôt républicain; car lorsque tous les sujets connaissent parfaitement leur maître, il faut qu'il leur soit bien supérieur en vertus, pour qu'ils le trouvent digne de les gouverner.

Mais quand l'état a pris un grand accroissement, il passe sous la domination monarchique. Le monarque d'un grand état n'est pas exposé aux mêmes revers que le prince d'une très petite nation : ses sujets éloignés craignent la force centrale qu'il rassemble autour de lui; & ceux qui l'environnent craignent toute la masse des forces dont ils sont entourés.

i l'état eſt d'une étendue immenſe, force du prince eſt ſi diſproportionnée celle de ſes ſujets, qu'il ne peut la voir qu'au preſtige; par là même elle immenſe, parceque le preſtige n'a point de bornes. C'eſt ce que les modernes ont appellé deſpotiſme.

On demande toujours quel eſt le meilleur des gouvernements : il faudrait peut-être demander lequel eſt poſſible dans les différents cas donnés.

Les citoyens d'un grand état perdent cet enthouſiaſme qu'on appelle amour de la patrie, comme les jeunes animaux négligent leur mere dès quils ont acquis aſſez de force.

Quand l'amour de la patrie eſt éteint, chacun penſe à ſoi : l'intérêt général eſt muet, l'intérêt perſonnel parle d'une voix impérieuſe; les vertus deviennent rares, les vices pullulent, & ſi les ſujets font encore le bien de l'état, c'eſt ſans avoir intention de le faire, & ſeulement parceque ce bien réſulte néceſſairement du leur.

Ainsi Montesquieu a justement placé la vertu dans les petits états que nous appellons des républiques : mais il n'a pas prétendu qu'il n'y eût pas ailleurs des citoyens vertueux.



CHAPITRE XV.

Origine de l'esclavage & du despotisme.

DEMANDERA-T-ON comment s'est établi le despotisme, & comment une multitude innombrable a pu trembler sous un seul homme ?

La cause de ce phénomene moral & politique est dans le cœur de l'homme, dans son esprit porté, suivant les circonstances, à la domination ou à la servitude : fier tyran quand il accorde, vil esclave quand il implore.

Aussitôt qu'il devint difficile de subsister à celui qui n'avait pas de possessions, l'esclavage prit naissance. Celui qui n'avait rien, chercha des secours auprès de celui qui avait quelque chose : pour payer ces secours, il fallut servir.

Nous sommes témoins du despotisme qu'exercent de faux amis sur leurs amis moins fortunés qu'eux ; c'est nous apprendre assez que l'impitoyable possesseur vendit au prix de la liberté les

bienfaits qu'il accordait au malheureux. Le premier qui fut réduit à implorer l'assistance du riche, à lui devoir la vie, trempa de larmes ameres les aliments qu'il en reçut.

Mais si cet infortuné eut des enfants, nés dans la maison du tyrannique bienfaiteur, ils durent plier sous un pouvoir encore plus dur & plus irrésistible. Ces malheureuses victimes d'une bienfaisance intéressée, pouvaient-elles résister jamais à un ascendant qui leur en avait si long-temps imposé. Pensaient-elles qu'il y aurait un jour dans leur vie où elles pourraient secouer le joug? A quelles marques devaient-elles reconnaître quand ce jour serait arrivé? Nées, élevées dans la soumission, c'était vers la soumission seule que tendaient toutes leurs idées: elles pouvaient envier le sort des hommes libres, comme le dernier des hommes envie le sort des grands & des rois; mais elles croyaient que l'indomtable nécessité leur défendait d'aspirer à cet état heureux pour lequel elles n'étaient pas nées.

Le tyran lui-même, en abuſant de ſon pouvoir, ne croyait pas en abuſer. Il était bien perſuadé qu'il avait acheté ceux qu'il avait nourris, & il aurait trouvé fort injuſte que des hommes qu'il avait fait vivre dans l'âge où ils lui étaient inutiles, lui fuſſent inutiles encore dans l'âge où ils pouvaient le ſervir.

Le riche que ſa fortune mettait en état d'accorder beaucoup de tels bienfaits, ſe trouvait bientôt maître d'un grand nombre d'hommes.

Dès qu'on crut pouvoir mettre au nombre de ſes poſſeſſions l'homme dont on avait ſoutenu les premiers ans; on crut bientôt pouvoir acquérir juſtement un homme, en payant à celui qui l'avait nourri ce qu'avait coûté ſa ſubſiſtance. Ces manieres de poſſéder & d'acquérir furent conſacrées par les loix, auſſitôt que des loix furent portées.

L'eſclavage naît donc en même temps que le cercle des beſoins s'agrandit; il naît de la multiplication de l'eſpece qui rend plus difficiles les moyens de ſub-

ſiſter. Les Scythes, quoique barbares, avaient des eſclaves, parcequ'ils avaient de grandes poſſeſſions qui conſiſtaient en troupeaux.

Des enfants, dans leurs jeux, prennent de l'aſcendant ſur d'autres enfants de leur âge; ils ſe font maîtres, ils ſe font rois : & l'on demande l'origine de l'eſclavage & du deſpotiſme!

Si douze, ſi cent, ſi mille eſclaves tremblent ſous un ſeul maître, quelle difficulté qu'un deſpote faſſe trembler un peuple entier? Dès que la chaîne eſt attachée, on peut tant qu'on veut y ajouter des anneaux & en augmenter le poids.

L'éléphant qu'un maître a ſoumis lui en ſoumet d'autres à ſon tour.



CHAPITRE XVI.

On ne peut faire passer subitement un peuple de la servitude à un gouvernement modéré.

Les principaux esclaves du despote exercent eux-mêmes un despotisme absolu sur ceux qui leur sont subordonnés; ceux-ci à leur tour ont encore des inférieurs qu'ils accablent de leur joug; la derniere de toutes les classes est la seule qui n'ait personne à tyranniser.

Ainsi chacun en même temps tremble & menace; celui qui vient de crier sous le bâton, va le faire sentir à d'autres : à cet égard, il n'y a pas de gouvernement où les hommes soient plus égaux que sous le despotisme.

Comme le bâton & les fouets punissent également les fautes légeres, les actions infamantes, & les crimes, il ne peut y avoir de tache d'ignominie imprimée sur celui qui a subi des punitions;

car chacun y étant soumis à son tour ; tous les membres de l'état seraient déshonorés.

Rendez tout-à-coup à un peuple d'esclaves la liberté : pouvez-vous en même temps lui inspirer cette opinion qu'on appelle l'honneur ? En brisant les chaînes du corps, pouvez-vous imposer à l'esprit cette chaîne nouvelle ?

Vous établirez des peines pour les grands crimes : mais quelle punition infligerez-vous aux fautes moins graves ? Celui que vous condamnerez au blâme, à une amende légere, à quelques jours d'une prison douce, à une ignominie publique, sera-t-il puni ? Non, sans doute, puisqu'il n'aura point éprouvé de douleur. Flétri par l'arrêt qui le condamne, il n'appercevra pas la tache dégoûtante qui le couvre tout entier, & ne se doutera pas que ses seules approches souillent l'imprudent citoyen qui néglige de le fuir.

La honte seule est, pour l'homme qui connaît l'honneur, un supplice pire que

ort. C'eſt ainſi que l'opinion eſt
le de balancer les paſſions les plus
ntes & les plus grands intérêts :
on ne peut la faire naître bruſque-
Il faut la ſemer avec ſoin, & at-
e patiemment qu'elle germe, croiſ-
ende ſes branches & produiſe des

ur qu'un homme ſoit libre, ſans
e, & qu'en même temps il agiſſe,
t qu'il ſoit preſſé par le beſoin;
en il faut qu'il ait de cet amour
e qui enfante l'émulation; qu'il
omette de voir ſes égaux, ſes ſu-
ırs, forcés un jour de l'applaudir,
lui accorder ces ſentiments de vé-
ion que les grandes vertus, les ta-
utiles ou brillants impoſent à l'or-
révolté.

ais ſous un gouvernement deſpoti-
ce ſentiment fécond en grandes
s, l'amour propre, regardé comme
ıs dangereux des vices, eſt le plus
ment réprimé. Là toute émulation
ıitée d'orgueil, & l'orgueil eſt le vice

le plus condamnable dans un esclave.

De quoi peut-il s'enorgueillir, lui qui ne possede pas seulement sa propre existence ? A-t-il en propre quelque qualité, lorsque lui-même est, suivant la constitution de l'état, un meuble ou un immeuble de son maître ? Qu'est-il ? Que doit-il être ? Ce que le despote en chef ou le despote subalterne veut qu'il soit.

Comment en faisant passer le sujet du despotisme sous le gouvernement modéré, lui fera-t-on concevoir en même temps cet amour de soi qu'il n'a point encore connu, & qui doit être désormais le principal ressort de ses actions?

Le despotisme ne connaît d'autre ressort que l'aveugle obéissance : les grands talents sont dus au témoignage qu'on se rend de son propre génie ; témoignage qui, loin d'inspirer aucun sentiment abject, porte à se supposer à soi-même une heureuse supériorité.

Il ne faut pas confondre le despote avec le tyran. Celui-ci est toujours un monstre ; mais comme le souverain ne

peut changer qu'insensiblement la forme du gouvernement dont il tient les rênes, le despote peut être vertueux. Il peut tremper de ses larmes la chaîne dans laquelle il tient ses sujets, enchaîné lui-même par l'indomtable nécessité. Vous verrez en lui, peut-être, un tendre pere entouré de ses enfants : mais tandis qu'il leur prodigue ses bienfaits & ses caresses, de féroces subalternes agitent, loin de ses yeux, les fouets déchirants de la tyrannie.

S'il veut préparer ses états à la liberté, qu'il procure à une portion de ses sujets une éducation qui les rende dignes d'être libres. Dispersés ensuite dans la nation, ils y répandront les nouveaux sentiments dont ils sont pénétrés. Tout, autour d'eux, va prendre une nouvelle maniere de voir, de penser, de sentir; le mot d'honneur sera prononcé, & ne sera plus vuide de sens : à ce mot, les ames seront fortement exaltées; tout devoir paraîtra facile, toute belle action digne d'envie, toute action basse digne d'horreur.

Mais ce grand ouvrage demande
temps : la barriere qui ſépare de la lib
le ſujet du deſpotiſme eſt forte & pla
profondément : qui tenterait bruſ
ment de l'arracher ouvrirait un abyn



CHAPITRE XVII.

L'esprit national regle la législation.

En général, il ne se fait aucun grand changement dans quelque gouvernement que ce soit, qu'il n'ait été préparé par l'esprit national.

Vous lisez dans l'histoire que la plus grande licence régnait à Sparte quand Lycurgue y donna ses loix, & qu'il eut de grands obstacles à surmonter.

Vous lisez en même temps que les principaux citoyens le seconderent, & que, sans leurs secours, il n'eût pu réussir.

Il est donc vrai que l'esprit des principaux citoyens était disposé à recevoir de semblables loix : ils prêterent leur force à Lycurgue qui eût été bien faible s'il avait été seul contre toute la nation.

Je crois bien entrevoir, par les loix mêmes de Lycurgue, que les Spartiates étaient alors, comme le dit l'histoire, un

peuple licencieux, & que le législateur sut tirer parti de cette licence même : mais je ne vois pas moins clairement que ce n'était pas un peuple voluptueux & amolli.

Quand Agis voulut rétablir les anciennes loix, il trouva des obstacles insurmontables ; ni sa vertu, ni son diadême ne furent respectés : il périt jugé, condamné par ses propres sujets. C'est que l'esprit d'un seul homme luttait alors contre l'esprit de toute une nation, & il devait absolument succomber.

Il est impossible de changer tout-à-coup les habitudes & la maniere de penser des hommes. Le législateur n'a que sa force individuelle, & ne peut seul l'emporter sur tous. Que Solon eût proposé aux Athéniens les loix de Sparte, on se serait moqué de lui : qu'on les eût proposées aux Perses, on se serait fait massacrer.

Si l'on voulait soumettre au despotisme oriental un peuple accoutumé au gouvernement modéré, je ne craindrais pas qu'il

qu'il tombât dans les fers ; mais il pourrait bien tomber pour un temps dans les malheurs de l'anarchie.

Loin que l'esprit national puisse être subitement changé par une loi, s'il se fait dans cet esprit un changement sensible, la législation se courbera du côté vers lequel penche l'opinion.

L'opinion publique peut être changée par un nouveau genre d'éducation, par l'instruction ou l'ignorance, par de nouveaux usages, de nouvelles mœurs, de nouvelles découvertes, par l'augmentation ou la diminution des richesses, par leur différente distribution, par un commerce plus étendu ou plus resserré, par l'ascendant que de certains corps peuvent perdre ou acquérir.



X

CHAPITRE XVIII.

Influence de la culture des terres sur les progrès de l'esprit.

La culture des terres en rapprochant les hommes, en les renfermant, les pressant dans le moindre espace qu'ils puissent occuper, les oblige à se communiquer sans cesse entre eux : ce rapprochement contribue, plus qu'aucune autre cause, aux progrès de leur industrie & de leur intelligence.

Il est vrai qu'aux premieres époques de cette étroite union, ils n'auront encore exercé que les arts de premiere nécessité ; mais ces arts, pour un peuple agriculteur, ont déja quelque étendue, & n'en supposent pas moins dans ses idées. Instruments du labourage, machines nécessaires pour exprimer de certaines substances des liqueurs spiritueuses, observations sur le cours des saisons, connaissance de la différente nature des terreins, étude

de la maniere d'élever, de nourrir des animaux domestiques, de leur conserver, de leur rendre la santé, construction d'édifices pour retirer le laboureur & ses bestiaux, ses ustensiles & sa moisson : que de branches d'une industrie encore naissante ! Qu'ils étaient admirables ces premiers colons dont les travaux nous sembleraient méprisables ! Leurs pratiques grossieres, leurs observations imparfaites conduisirent leurs neveux à des observations plus fines, à des travaux plus compliqués.

Peut-être ne fit-on que de bois les socs des premieres charrues ; mais la culture perfectionnée suppose l'emploi des métaux. Cependant c'est avec les métaux eux-mêmes que l'on creuse les mines qui les recelent : si l'on put s'en procurer avant l'exploitation des mines, c'est qu'ils étaient fournis par les volcans qui en vomissent quelquefois de fortes masses, par les eaux qui en roulent des parcelles, par les secousses de la terre qui déchirent les entrailles des rochers.

Ces premiers métaux employés firent ſentir la néceſſité de s'en procurer d'autres. On perça les montagnes juſqu'à d'immenſes profondeurs, on y creuſa des galeries tortueuſes ; des forêts furent tranſportées dans les entrailles de la terre pour ſoutenir des voûtes mal ſuſpendues ſur les têtes des travailleurs ; la chymie prit naiſſance pour ſéparer le métal des matieres étrangeres qui l'enveloppent & le déguiſent ; tous les arts dont la métallurgie emprunte les ſecours naquirent du beſoin de rendre la terre féconde.

Les arts inventés firent naître le commerce : le peuple induſtrieux fournit les produits de ſon travail à ſes voiſins qui avaient moins d'induſtrie ou de reſſources.

Le commerce ſuppoſe la néceſſité de ſe rendre compte à ſoi-même, & de ſe repréſenter, au beſoin, des objets abſents ou déja conſommés. Tracer la figure de ces objets, c'était une opération lente, difficile, inſuffiſante : il fallut inventer des ſignes faciles à tracer & qui

fussent, pour l'esprit, une sorte d'équivalent des choses qu'ils représentaient : ces signes sont l'écriture ; elle a dû être inventée par un peuple commerçant.

C'est encore un peuple commerçant qui le premier éprouva le besoin de faire des calculs ; c'est donc lui qui en inventa l'art. Il eut besoin de représenter les nombres par les signes les plus propres à se combiner entre eux : aussi les chiffres que nous appellons arabes ont-ils été inventés par les Indiens, peuple très anciennement industrieux, & par conséquent livré très anciennement au commerce.

Dans les premiers temps où la culture eut rassemblé les hommes, chacun d'eux fit en particulier très peu d'acquisitions intellectuelles, très peu de découvertes dans l'industrie : mais dans le cours des siecles, la masse de ces découvertes devint immense ; tel homme, peu capable de penser par lui-même, se rendit alors utile, & mérita de l'estime, en gravant dans sa mémoire ce qu'on avait pensé avant lui.

La poésie, la musique, la danse étaient nées dans les forêts, au milieu de leurs sauvages habitants : elles se perfectionnerent dans la vie policée, parcequ'on eut plus de temps à donner au plaisir, & plus d'occasions de se rassembler.

Plus les besoins s'étendirent, plus on eut souvent recours à l'aide de ses semblables : il fallait les persuader; & l'éloquence naquit.

On n'avait encore eu de l'esprit que pour le besoin; on en eut pour plaire. Ceux qui n'entrerent pas dans la lice des combats d'esprit, voulurent en jouir, & bientôt après les juger : d'abord tout leur sembla beau; mais à force de comparer les défauts & les beautés, ils acquirent du goût.

Le goût fut sur-tout le partage des peuples qui se communiquerent le plus fréquemment entre eux dans les places, dans les assemblées, dans les maisons : car le goût n'étant autre chose qu'un jugement, il se perfectionne par la comparaison fréquente des jugements divers.

Mais toute la délicatesse du goût ne

peut être connue que par les peuples qui ſe communiquent davantage avec le ſexe le plus délicat.

Chez les peuples peu communicatifs, chacun travaille à ſa maniere, &, en quelque ſorte, pour lui ſeul. N'étant point éclairé par les critiques ſéveres, par le commerce mutuel des eſprits, par les applaudiſſements immédiatement reçus, on ſent l'impulſion du génie, mais on connaît peu les convenances. Les ouvrages ſont découſus, & les idées tantôt ſimples juſqu'à la puérilité, & tantôt élevées juſqu'au giganteſque.

Quand le travail a produit l'abondance, quand les arts & les talents ſont cultivés, le luxe prend naiſſance. Nous n'en faiſons pas l'éloge, nous en conſidérons les effets. Le riche a recueilli, il veut jouir. De vaſtes monuments s'élevent, de ſuperbes palais ſont conſtruits: d'ingénieuſes imitations de la nature en font l'ornement; des eaux qui s'élevent dans les airs, qui tombent en caſcades, ou qui, reſſerrées dans des canaux, pren-

nent le cours que l'artiſte leur a preſcrit, donnent la vie à ce ſpectacle immobile. Combien d'arts de l'eſprit & de la main ont contribué à ces merveilles ! Connaiſſance des belles proportions, de la régularité des formes, étude profonde de la nature extérieure, recherches ſur les forces mouvantes, en un mot toutes les parties qu'embraſſent l'architecture, la ſculpture, la peinture & des parties conſidérables de la phyſique & des mathématiques. Quelques-unes de ces découvertes prêtent enſuite des ſecours à l'agriculture, étonnée de devoir quelque reconnaiſſance à des ſuperfluités.

Le palais eſt conſtruit : combien d'autres arts travaillent à l'ameublement de ce bel édifice, & aux vêtements de ſon poſſeſſeur! Toutes les fabriques, tous les métiers ſont mis en œuvre. L'œil attentif, qui ſuit ces opérations diverſes, voit une chaîne de ſecours mutuels que les arts accordent aux arts & les ſciences aux ſciences. Les métaux, les cryſtalliſations arrachées au ſein de la terre, brillent ſous

mille formes nouvelles. L'artiſte ne cherchait qu'à ſatisfaire les caprices du riche : il a décompoſé la nature, arraché ſon voile & ſurpris ſes ſecrets.

Mais une ſeule contrée ne peut fournir tant de richeſſes : il faut voler au-delà des mers, braver & maîtriſer deux éléments également perfides. De-là les étonnants progrès de la ſcience des calculs, de la géométrie, de l'aſtronomie. L'avare navigateur n'allait chercher que des richeſſes ; il trouve des connaiſſances nouvelles, des découvertes ingénieuſes, de nouveaux procédés, de nouveaux arts, qu'il rapporte dans ſa patrie. Ainſi les beſoins factices rendent encore de nouveaux ſervices aux premiers beſoins : ainſi l'eſprit humain, qui ſemblait s'égarer au milieu de brillantes bagatelles, s'éleve à une hauteur ſublime où il eſt étonné de lui-même.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page. ligne.

54. 24. cruels, *lisez*, cruels.
62. 17. *effacez* cette.
113. 13. bord, *lisez*, bords.
145. 24. de celle de, *lisez*, de celle des.
176. 26. les, *lisez* le.
177. 1. les, *lisez*, le.
187. 15. hom, *lisez*, hommes.
215. 11. ferait-on héros, *lis* ferait-on un héros.
251. 10. le plus d'égard, *lisez*, le plus d'égards.
353. 11. penées, *lisez*, pensées.
363. 11. fais, *lisez*, fait.
387. 1. je fais, *lisez*, je sais.
407. 4. frappé, *lisez*, frappée.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un imprimé qui a pour titre : *l'Homme Moral*, où *les Principes des Devoirs*, &c. par M. Levesque. Cet Auteur, déja connu par plusieurs savantes productions littéraires, après avoir fidèlement décrit dans cet Ouvrage la marche de la nature dans les différents degrés par où elle a conduit l'homme à l'état social, indique à celui-ci, dans autant de besoins, autant de pressants motifs des devoirs qu'il a à remplir envers ses semblables. Il m'a paru d'ailleurs aussi juste dans l'application de ses principes, qu'exact dans leur énoncé : ce qui me fait croire que ce fruit de son zele patriotique sera favorablement accueilli de tout Lecteur judicieux & sensé. Donné à Paris ce 12 Décembre 1783.

LOURDET, *Professeur Royal.*

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur LEVESQUE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *l'Homme Moral, ou les Principes des Devoirs, suivis de quelques Opuscules moraux*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées

tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires, dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MEAUPOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le dix-septieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, & de notre regne le dixieme. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, nº. 3136, fol. 55, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII, du Réglement de 1723. A Paris le dix-neuf Mars 1784.

VALLEYRE jeune, *Adjoint.*

1,50

